

40 Année - No 8

Aout 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

Les Deux Epouses

Par Camille Pert.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Les peuples qui se déforment le corps (Voir intérieur).

Sommaire: Roger Francoeur: Les Bains de Mer. J. E. L.: D'Edmonton à Fort George. Le Chercheur: Pour capturer les canards. Pour venger sa soeur. Le feu sans allumettes. Légende de la Reine. Les Pieuvres, terreur des matelots. La vie drôle: L'Opération. Les peuples qui se déforment le corps. F. de Verneuil: Ouragans et cyclones. Lions et dompteurs. Faits et anecdotes. Poésies spéciales, etc.

POIRIER, BESSETTE et Cie,
Edit.-Propriétaires,
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Etes-vous Nerveux ?

C'est la maladie de notre époque, causée par le surménagement, les excès, les abus de toute nature. Quelques doses de

Poudres Nervines



de Mathieu

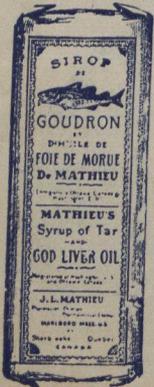
détendront votre système nerveux et votre nervosité disparaîtra très rapidement.

Les Poudres Nervines ne contiennent ni opium, ni chloral, ni morphine.

En vente partout: 25 cts la boîte de 18 poudres.

Tout Rhume est Dangereux

En négligeant votre rhume, vous préparez les voies à la Consommation. Evitez les Sirops calmants: il s'agit de vous guérir et même s'il s'agit d'un rhume ancien, vous vous en débarrasserez avec quelques doses de



Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de foie de Morue et autres Extraits Médicinaux.

Il relève et soutient les forces, tout en attaquant le mal dans sa racine; c'est là le secret des milliers de guérisons accomplies.

En vente partout.

Cie J. L. Mathieu, Sherbrooke, P. Q.

Un Buste Bien Dessiné

fait valoir la beauté la grâce de la Taille



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: «Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée.»

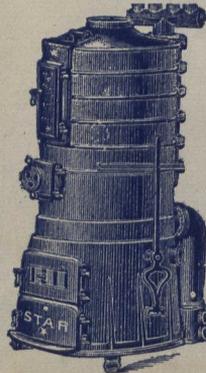
SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

Raoul Lebœuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaude.

Réparations de toutes sortes une spécialité.

Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.

No 350 RUE RACHEL EST

La Revue Populaire

Salons d'Optique Franco-Britanniques

Rod. Carriere - Henri Senecal

**OPTICIENS ET
OPTOMETRISTES**

205 & 207 Rue Ste-Catherine Est,

Entre les rues Ste-Elisabeth et Sanguinet,
Montréal.



Choix de lorgnons, lunettes, yeux artificiels, lunettes marine et d'opéra, **THERMOMETRES, BAROMETRES** de toutes sortes, Hygromètres et Boussoles, instruments photographiques et accessoires.

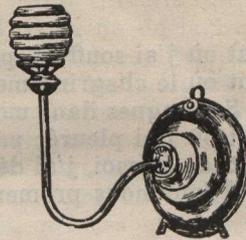
Salons privés pour l'examen des yeux, le choix de verres de lunettes et l'ajustement des yeux artificiels.

CONSULTATION—A l'Hôtel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi; aux Salons d'Optique, de 9 a. m. à 8 p. m. Téléphone Bell Est 2257.— **APPOINTEMENT PAR TELEPHONE.**

Toute une Nuit d'Éclairage

pour $\frac{1}{4}$ de cent

La Veilleuse en Nickel



Montreal

Beauty

donne une lumière douce, ne fatigue pas la vue, ne jette aucune odeur et est la plus économique.

Prix: 90c, par la malle 10c extra.

L. J. A. SURVEYER,
Importateur Quincaillier
52 Blvd St-Laurent - - - - Montréal.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques = Montreal, Can.



Bonheur d'Aimer

Partout où j'ai souffert, partout où j'ai rêvé;
Partout où le chagrin amer a soulevé
 Ses vagues dans mon coeur qui tremble,
Partout où j'ai pleuré; partout où, de sentir
La solitude en moi, j'ai désiré mourir,
 Allons nous promener ensemble.

J'ai laissé de mon âme à ces arbres ombreux,
A cette mer immense, oh! mon jeune amoureux,
 J'ai conté ma peine ingénue.
Aux jardins alanguis d'un arôme subtil
J'ai murmuré: Mon Dieu! Mon Dieu! quand viendra-t-il?
 En vain, j'attendais ta venue.

Ils ont partagé ma douleur, aussi, je veux,
Tandis que ton baiser effleure mes cheveux,
 Leur dire: Voyez! quelqu'un m'aime!
Voyez! je l'ai trouvé celui que je cherchais.
Et la brise au feuillage et la mousse aux rochers
 Diront: "Mais est-ce bien la même?"

"Naguère elle semblait si triste; les oiseaux
"Ne chantaient pas l'amour des fragiles berceaux,
 "Quand leur vol les menait près d'elle;
"Et, lorsque se baisaient les couples enlacés
"Le soleil radieux voilait ses yeux baissés
 "Pour lui cacher l'amour fidèle."

Maintenant, vous pouvez chanter! ah! maintenant,
J'aime à voir les amants paisibles, cheminant
 Le coeur battant, l'âme ravie.
Nous reverrons, ami, ce lugubre chemin.
Ma joue à ton épaule et ma main dans ta main.
 Car l'amour vois-tu c'est la vie!

Andrée GERMANE.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 4, No 8, Montréal, Août 1911.

Les Bains de Mer

VOICI venue l'époque où ceux qui ont suffisamment des loisirs... et de bank-notes en portefeuille, s'empres- sent de prendre un ticket à destination d'une plage quelconque.

Un séjour au bord de la "grande bleue" constitue, en effet, la villégiature par excellence pendant les chaudes journées d'été.

Il est assez intéressant, à ce sujet de remonter aux origines des bains de mer; on y découvre que, ce que l'on considère aujourd'hui comme une simple distraction était autrefois recommandé par les médecins comme une espèce de panacée universelle.

Il y a plus de 2300 ans, ce n'est pas hier, il est question, dans les écrits du poète Cratès, d'une maison de santé placée près de la mer.

Les Grecs, grands amateurs d'exercices physiques avaient reconnu que l'usage des bains de mer leur communiquait de la vigueur et de la souplesse.

Plus tard, au moyen-âge, on retrouve encore cette usage, mais seulement chez les populations riveraines; une curieuse chronique de l'an 1578 nous rapporte ce-

pendant que "le Roy (Henri III) par le "conseil des médecins, s'alla baigner en la "mer, pour guairir certaines galles dont "il estoit travaillé".

Vers la fin de la Renaissance, l'eau de la mer était réputée pour guérir... les enragés. On les plongeait sept fois dans l'eau la tête la première; à remarquer que pour les hommes ou pour les chiens, le traitement était le même.

Cette croyance était tellement forte que tous, princes et princesses, seigneurs ou manants s'empres- saient de courir à la mer dès qu'ils avaient été non pas mordus, mais simplement léchés par un chien supposé enragé.

Un médecin des bains connut même, à cette occasion, les honneurs de la réclame en vers:

A ses secrets admirables,
On accourt de tous côtés...
Enfin ce docteur guérit
Rage de corps et d'esprit.

Les bains de mer passaient, en effet, pour guérir également de la folie.

Aujourd'hui, on sait mieux à quoi s'en tenir sur les propriétés curatives d'un séjour au bord de la mer; on sait fort bien qu'il est préférable de recourir au traitement Pasteur pour la rage ou d'aller villégiaturer à la Longue-Pointe pour la folie, mais on ne peut pas nier également qu'une période de vacances sur une plage a un salutaire effet sur la santé.

L'air y est plus sain; de plus la vogue que les bains de mer ont acquise transforme ces plages en délicieux endroits de rendez-vous mondains et, toute question de santé mise à part, beaucoup ne les fréquentent qu'à cause de cela.

Les bains de mer ont peut-être décidé de bien des mariages. Leur rôle n'est plus celui de jadis, ils ne guérissent plus de la folie.

Je ne veux pas dire par là qu'ils en font faire une...

Roger Francoeur.

Sur la route du Grand Tronc Pacifique

D'EDMONTON A FORT GEORGE

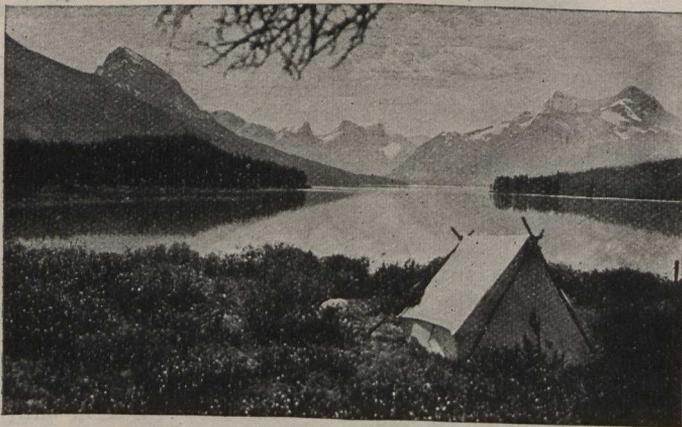
Par J. E. L.

DEPUIS quelques années, des milliers de personnes se dirigent vers la partie Ouest de notre pays; les unes pour admirer les richesses du sol, d'autres pour contempler le site pittoresque de l'endroit. Nous croyons intéresser tout particulièrement ces dernières en leur fournissant quelques détails sur les régions montagneuses que traverse le chemin de fer du Grand Tronc Pacifique.

C'est près de la rivière McLeod, située

à l'heure. Au sud-ouest, se dresse devant nous, dans toute sa majesté, la Roche Miette, dont les hauteurs atteignent huit mille pieds.

En quittant la Crique des Prairies, nous voyageons à travers le Parc Jasper, l'immense Parc National, de cinq mille milles carrés, spécialement réservé par le gouvernement du Canada pour la préservation du gibier en même temps que pour la propagation perpétuelle du gibier et du



Le lac Maligne

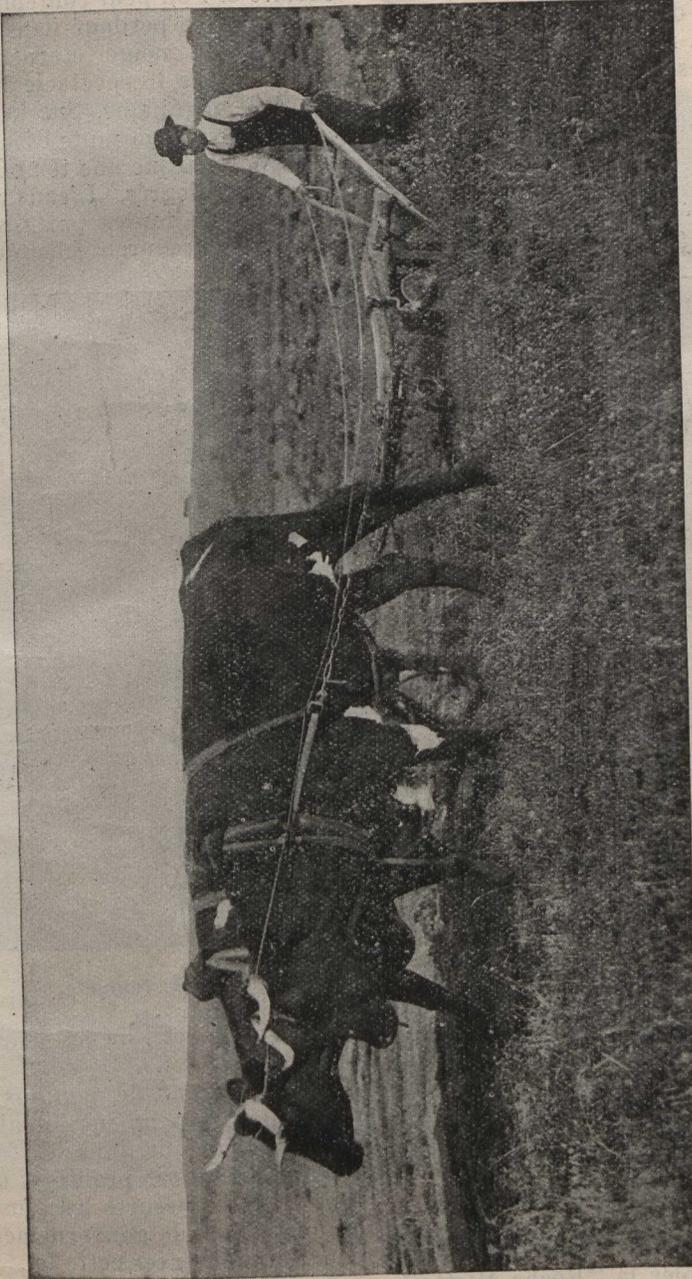
à 123 milles à l'ouest d'Edmonton, que nous commençons à apercevoir les Montagnes Rocheuses dont la chaîne s'étend au sud de Yellowhead.

Un peu plus loin, à la Crique des prairies, un des plus beaux panoramas se déroule aux yeux du voyageur, ébloui à l'aspect de la vallée Athabasca et de ces lieux enchanteurs. A cet endroit, la rivière est large de trois cents pieds et son courant se meut à une vitesse de huit milles

poisson, dans cette partie du Dominion.

A 197 milles à l'ouest d'Edmonton, le chemin de fer pénètre dans un endroit communément appelé "les Foothills." Ce terme toutefois, ne nous semble pas des plus justes, si l'on compare ces élévations à celles que l'on rencontre ailleurs. Au lieu d'une plaine quelque peu ondulée, comme le ferait croire une telle désignation, c'est là, en effet, que nous apparaissent véritablement

D'Edmonton à Fort George



Sur une ferme de l'Alberta.

les Montagnes Rocheuses.

La première de ces montagnes se trouve près du lac Brûlé. Sur le côté opposé au lac surgit la cime du "Bulrush", s'élevant de huit à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le lac Brule est tout simplement la continuation de la rivière Athabasca et le spectacle qu'il offre à la vue est des plus grandioses. Large d'un demi-mille environ, il s'étend sur une longueur de sept milles et le voyageur, avide de solitude, s'en va parfois goûter sur ses bords les

Les courants d'eau chaude

Les hauteurs du Fiddle Back surgissent ensuite et l'on peut contempler une infinité de pics, se perdant dans les nuages et couverts de neige éternelle. A mesure qu'on avance, le spectacle devient de plus en plus magnifique. Sur la route se rencontrent onze courants d'eau chaude et le principal marque une température de cent vingt-sept degrés. L'eau est sulfureuse, saine et, de toutes parts, des touristes nombreux accourent chaque année, pour



Le lac Berg et le Mont Robson pendant une tempête.

douceurs de la rêverie.

Fiddle Creek et le mont Folding, dont l'altitude est de neuf mille pieds, sont les places suivantes. Là, également, le site est tout à fait pittoresque et nous sommes encore près de la rivière Athabasca qui ne possède plus qu'une largeur de un à deux milles.

Enfin, un peu plus à l'ouest, il nous est permis de contempler la "Roche Miette" et la "Roche Suette"; les principales montagnes, et sans contredit les plus belles de cette partie du territoire.

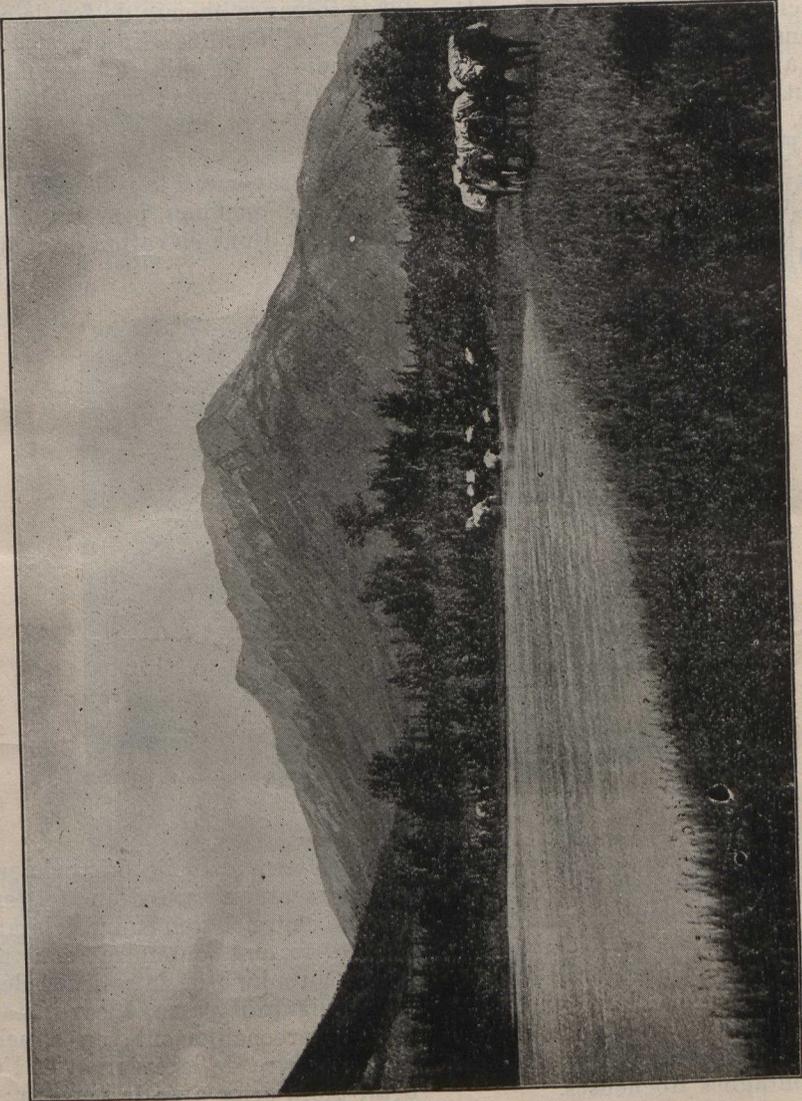
suivre sur le bord de ces sources une cure quelconque.

Des troupeaux de moutons et une multitude d'ours peuplent les alentours, les perdrix abondent dans les forêts. Toutefois, la chasse est prohibée dans le Parc Jasper et les mesures les plus sévères ont été prises, par le gouvernement canadien, pour faire observer cette loi.

Les différents sentiers

Nous suivons toujours avec le lecteur,

D'Edmonton à Fort George



Dans le Parc Jasper, près du lac Jasper.

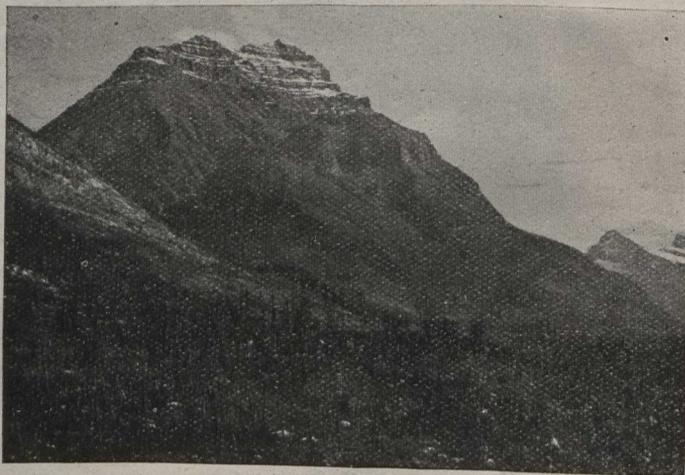
bien entendu, la route que parcourt le chemin de fer du Grand Tronc Pacifique.

Plusieurs sentiers différents se présentent tout à coup aux yeux du voyageur, qui lui permettent d'explorer ces lieux de fond en comble. Il faut mentionner spécialement celui de la Roche Miette, d'où nous pouvons apercevoir, toute la vallée Athabasca, avec ses aspects divers et ses richesses naturelles d'une beauté inouïe. De ce point, la vue s'arrête également, à l'ouest, sur Fiddle Creek et le mont Pyramide, d'une hauteur de 2,700 pieds; cependant qu'un magnifique panorama se déroule sur le côté opposé. On peut aussi voir le lac Jasper, le lac aux Poissons, la

puis son lac d'une rare beauté, entouré de toutes parts d'une foule de montagnes.

Un léger courant emporte les eaux de Yellowhead dans la rivière Fraser, qui parcourt, dans presque toute sa largeur, la Colombie Anglaise. De la position traversée par le chemin de fer, le coup d'oeil qu'offre la vallée Fraser est tout à fait splendide. Au sud, se dressent plusieurs hautes montagnes; cependant que, çà et là, scintillent une multitude de cours d'eau.

Nous traversons la rivière Moose et nous voyons à quelques pas les chutes ainsi nommées d'une élévation de cent cinquante pieds.



La Roche Miette

rivière Rocheuse, s'étendant dans le lointain comme de minces filets d'argent.

Nous sommes maintenant arrivés au confluent de l'Athabasca et de la rivière Miette. Le touriste qui est à bord du chemin de fer Grand Tronc Pacifique peut longuement admirer ces rives enchanteuses, avant de pénétrer dans la principale partie des Montagnes Rocheuses.

Sur le côté sud, nous contempons, dans toute sa splendeur, le mont Colke, de onze mille pieds d'altitude.

Le poisson abonde dans la rivière Miette. Il n'est pas très gros, mais, à la sauce blanche, il est exquis!

Nous traversons ensuite Yellowhead,

Il est assez difficile d'exprimer ce que l'on ressent en face d'un tel spectacle, près de ce tourbillon d'une éclatante blancheur, faisant entendre son murmure sourd, au milieu de la solitude des forêts. On dirait qu'il passe, à ces instants, une brise de recueillement; on s'incline devant l'oeuvre de la création et l'on voudrait alors crier avec le penseur: "Beauté, tu n'es pas un vain mot!"

De la Rivière Moose à Grand Fork

Si le lecteur n'est pas trop fatigué, nous partirons de la Rivière Moose, où nous nous sommes arrêtés un moment, pour

D'Edmonton à Fort George

nous diriger rapidement sur Grand Fork.

Ici le défilé est plus tortueux, mais l'aspect, quoique différent, n'est pas à dédaigner. C'est à huit milles du lac Moose qu'est situé Grand Fork d'où nous obtenons enfin le plus vaste panorama. Mais nous avons pu admirer, auparavant, et sur notre route, les monts Selwin et Rainbow qui dominent les alentours.

Nous voici à Grand Fork. De nombreuses montagnes entourent la vallée, mais nos yeux ne se jettent, pour ainsi dire, que sur le mont Robson, dont l'altitude mesure 13,700 pieds.

Le spectacle est trop grandiose pour être décrit et nous ne pouvons offrir qu'une marque trop faible d'admiration, à cet endroit.

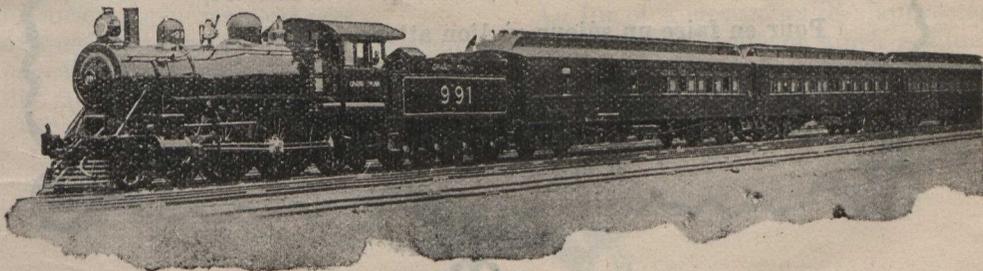
De Tête Jaune Cache à Fort Georges

Un peu plus loin que Tête Jaune Cache, situé à quatorze milles environ de Grand Fork, nous remarquons encore le mont Mica, d'une hauteur de 9,600 pieds.

Quelques heures plus tard le chemin de fer Grand Tronc Pacifique nous conduit à Fort Georges, destinée à devenir une des villes les plus importantes de l'ouest canadien.

La chasse se fait avec un énorme succès dans les alentours. Le climat y est salubre et bon pour la culture des fruits.

Nous laisserons le lecteur à Fort George, espérant qu'il se rendra lui-même sur les lieux, attirés par le charme des Montagnes Rocheuses.



Ombres et Lumières

(Pour la "Revue Populaire")

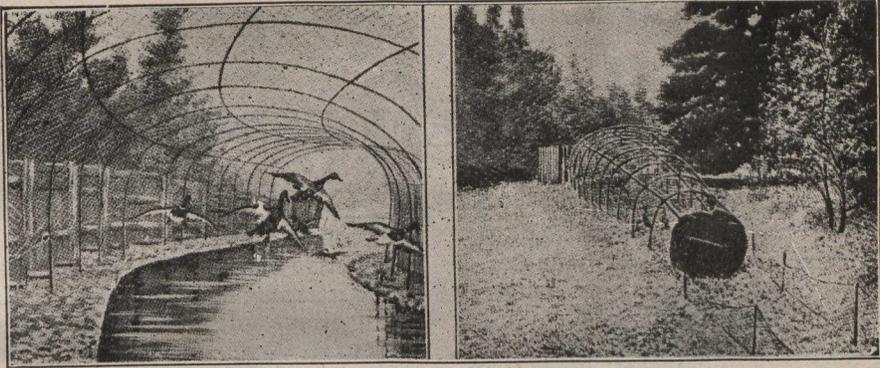
Blondissant les moissons, aux jours de Messidor,
Le soleil lentement... dans l'horizon de flammes,
Striant le ciel très pur de rouges oriflammes,
Disparaît au couchant... dans le calme... il s'endort...

Et le grand Crépuscule aux ombres brunissantes,
Se pare dans la nuit au manteau toujours noir;
Mais, la Lune apparaît dans la douceur du soir,
Avec les diamants des étoiles tremblantes;

Et quand revient l'aurore aux couleurs d'arc-en-ciel
Du renouveau d'un jour, c'est l'éternel mystère;
Le mortel comprend mieux, Dieu, qui créa la terre,
Pour en faire un séjour où l'on attend le Ciel.

Raoul BERGER.





Pour Capturer Les Canards

Par Le Chercheur

L'INGENIOSITE des chasseurs ne connaît pas de limites, surtout lorsque la fortune leur permet d'édifier certaines constructions favorables à leur sport favori.

C'est ainsi que le Duc de Leeds a construit, près du château Hornsby (Angleterre) un curieux dispositif destiné à capturer les canards sauvages.

Il a fait creuser un lac en miniature dans lequel s'ébattent en liberté quelques canards apprivoisés dont le rôle est d'attirer leurs congénères sauvages.

Lorsque ceux-ci arrivent, ils s'engagent, en nageant dans une galerie formée de treillis métallique serré puis, finalement,

arrivent dans une trappe qui se referme derrière eux.

Le plus amusant de la chose, c'est qu'un chien, spécialement dressé à cet effet, joue un rôle important dans cette chasse peu banale.

Quand les canards sont dans la première galerie, le chien saute de chaque côté et jappe; les canards, d'abord effrayés, s'irritent et, confiants dans leur nombre, s'avancent pour lui faire un mauvais parti.

Au fur et à mesure qu'ils s'approchent, le chien recule et amène ainsi, graduellement les canards à franchir le fatal passage; la trappe se referme et les sauvages oiseaux sont prisonniers.



MA PETITE COUSINE

J. E. L.

CES chers souvenirs de jeunesse ! Que de fois, accoudé à ma fenêtre, grillant quelque cigarette avec une distraction plutôt proverbiale, je me surprends à revivre votre lointain passé. Et de constater que, déjà, toutes ces choses ne sont plus, il se glisse dans mon âme comme un vent de tristesse indéfinissable...

Ma lectrice—j'ai le faible d'écrire surtout pour les dames—se fait probablement illusion et se croit peut-être en présence d'un vieillard aux cheveux tout blancs, dont les pas incertains se dirigent vers le tombeau ! Rassurez-vous ; je n'ai pas encore escaladé la fameuse colline et j'appartiens toujours à l'âge où le cœur l'emporte généralement sur la tête.

Mais, quand je parle de remembrance, je fais simplement allusion à cette époque où l'enfant voit ses aspirations prendre des proportions presque vertigineuses.

De tous ces souvenirs, un surtout m'est resté à jamais gravé dans la mémoire ; et je ne puis y songer sans qu'un sourire furtif ne vienne sournoisement se poser sur ma lèvre...

J'étais alors sur les bancs du collège et j'avais tout au plus treize ans. Mon caractère plutôt romanesque, le sentiment de l'amour qui m'envahissait me poussaient naturellement vers l'objet de mes rêves. Et ces rêves étaient personnifiés par une petite cousine, une blondinette au teint couleur de pêche, un peu espiègle, du même âge que moi.

Un jour, après maintes hésitations à n'en plus finir, elle se décida enfin à témoigner de sa flamme par écrit.

Oh ! cette lettre, la première que je recevais... Quand un compagnon vint me

la remettre clandestinement, il me semble que je n'avais plus rien à désirer. La terre aurait croulé que je ne m'en serais guère aperçu et il me prenait une folle envie d'entonner le "Nunc dimittis" !

Fiévreusement, je baisais les mots qu'elle avait tracés de sa petite main et, tout en dévorant les quelques lignes des yeux, je m'extasiais devant les représentations de cœurs transpercés d'un glaive de douleur, d'inscriptions merveilleuses qui enjolivaient l'envoi ! Une émotion indescriptible s'était emparée de tout mon être et la naïveté me faisait entrevoir un avenir des plus riants, dans les bras de ma petite cousine. Je bâtissais mille châteaux et, plus riche que Crésus, j'aurais voulu fuir avec mon doux trésor, par-delà les mers.

Mais le bonheur complet n'est pas de ce monde. Je fus soudain rappelé à la réalité et constatai, ce jour-là, que les déboires surviennent trop tôt.

Une main se glissa sur mon bras, puis je m'aperçus avec stupéfaction qu'elle s'était emparée de la lettre ! Hélas ! mon professeur avait tout vu ; et, dans un sourire de triomphe, il avait fait montre de son autorité tout en se moquant de mon inexpérience.

Ce qui suivit, je ne me le rappelle pas très bien, mais il m'est resté dans l'esprit comme une faible esquisse, faite de pen-sums et d'arguments frappants...

—Ne vous en déplaie, ma charmante lectrice, j'ai reçu plusieurs lettres depuis, et d'autres liaisons sont venues. Mais rien n'a pu me faire oublier mes amours de treize ans ni cette petite cousine, pour qui je me sentais la force de partir et d'aller me faire fendre la tête au Tonkin.



L'OPERATION

CA lui était arrivé comme un coup de fusil.

La veille, en revenant de dîner en ville, avec sa femme, il s'était couché en parfaite santé. Et, brusquement, au milieu de la nuit, il avait senti de telles douleurs intestinales que, n'y tenant plus, il s'était décidé à réveiller Geneviève.

Elle crut qu'il allait lui passer dans les bras.

En toute hâte, elle envoya le concierge chercher le médecin, le premier qu'il trouverait dans le quartier; et ce docteur Durand qui, très obligeamment, s'était levé pour venir, n'avait pas eu l'ombre d'une hésitation. Après un examen attentif, il diagnostiqua une crise d'appendicite et conclut à la nécessité d'une intervention immédiate.

Ils en restèrent l'un et l'autre atterrés.

—Tout de même, docteur, s'angoissa la petite Mme Labaume, on ne va pas lui ouvrir le ventre.

Très calme, le docteur riposta :

—Et après?... Aujourd'hui, la laparatomie est la plus bénigne des opérations... Du moment qu'on intervient à temps, c'est une incision sans conséquence... Voyons... voyons... pas d'enfantillage!

Il demanda seulement :

—Est-ce que vous avez un chirurgien?

Les grands yeux clairs de Geneviève reflétèrent un ahurissement.

—Eh bien, reprit-il, je vais vous en indiquer un : le professeur Watchman, un spécialiste américain, remarquablement habile. Vous irez le trouver de ma part, avec le mot que je vais vous donner... Et il vous traitera en ami...

Le médecin rédigea une première ordonnance, en prescrivant la diète absolue.

Dans l'après-midi, avec un mot de lui, Geneviève se présenta chez le professeur Watchman. L'éminent praticien répondit qu'il ferait connaître ultérieurement l'heure du rendez-vous. Enfin, dans le courant de la journée, le docteur Durand leur apprit que ce serait pour le lendemain, dix heures...

Quelle nuit ils passèrent! Geneviève ne put fermer l'oeil. Célestin non plus. Non pas, pourtant, que les douleurs se fussent avivées. Il lui semblait, au contraire, qu'au fur et à mesure qu'approchait le moment fatal, les crises s'espaçaient davantage. Mais ce qui l'épouvantait, c'était cette idée qu'on allait lui ouvrir le ventre. Sans rien dire, il se le tâtait, sous les couvertures, pour évaluer l'épaisseur de chair qu'il faudrait tailler. Jamais, il n'aurait cru être si gras.

La matinée fut peut-être plus angoissante encore. En voyant sa femme traîner, avec la servante, le petit lit-cage dans la chambre, apporter les matelas, préparer les draps, il sentit des gouttes lui perler le front.

Soudain, un coup de timbre retentit, qui se répercuta dans tout leur être. Ils en eurent la respiration coupée. Geneviève se précipita, et vit s'avancer dans le vestibule deux messieurs jeunes, graves et corrects. L'un avait sous le bras une boîte plate, qui ressemblait à un étui de flûte. L'autre portait un paquet enveloppé dans du papier bleu foncé. C'étaient les aides du professeur qui, pour éviter des pertes de temps, avaient pris les devants et venaient endormir le malade, en attendant l'arrivée du maître.

Toute pâle, elle les introduisit dans la chambre, attentive à ce qui allait s'y passer. Mais les deux internes l'ayant priée de s'éloigner, elle embrassa Célestin et, affreusement émue, se retira dans la salle à manger, d'où, l'oreille contre la cloison, elle essaya de suivre les événements...

Le bruit du timbre la fit de nouveau tressaillir. Elle retourna à la porte, et, cette fois, se trouva en présence du docteur Durand, qu'accompagnait un grand monsieur, jeune encore, à barbe blonde, aux yeux très doux, qui semblaient faits de deux gouttes de ciel. C'était le professeur Watchman, de la faculté de Philadelphie.

Les présentations furent brèves.

Le docteur Durand, qui connaissait maintenant la maison, emmena son illustre confrère dans la chambre d'opération. Et à peine venait-il de s'y enfermer avec lui, que Geneviève vit reparaitre le savant professeur qui, le plus courtoisement du monde, le sourire aux lèvres, venait "la mettre au courant des usages... Par considération pour son confrère, il consentait à lui faire un prix de faveur. Néanmoins c'était \$400!

La petite Mme Labaume crut sentir le parquet se dérober sous elle. Toute troublée, elle balbutia :

—\$400... Tout de suite?... Avant de commencer?

Le sourire et le geste du grand praticien répondirent pour lui.

--Mais, monsieur, haletait la jeune femme, de plus en plus pâle... nous n'avons pas \$400 chez nous... Et si nous avions pu supposer...

L'illustre professeur tint à lui prouver qu'elle n'avait pas affaire à un intransigeant. De la meilleure grâce du monde, il déclara qu'une "reconnaissance" lui suffirait. Mais comme elle se rappela les recommandations que Célestin lui avait faites, peu de temps après leur mariage. de ne jamais signer de billet, elle objecta qu'elle ne pouvait rien faire sans l'autorisation de son mari.

Sa réponse ne troubla pas l'éminent chirurgien. Toujours souriant, il répondit :

—Alors, c'est bien... On va le réveil-

ler!...

L'attente fut de courte durée. A peine débarrassées des compresses qui les obstruaient, les voies respiratoires se mirent à fonctionner normalement. Les paupières recommencèrent de battre. Les lèvres frémirent aussi; et, peu à peu, le patient reprit connaissance.

Ce brave Célestin eut même le réveil particulièrement aimable et gracieux. Dès qu'il eut refoulé les premières nausées du chloroforme, un sourire flotta sur ses lèvres; et, croyant l'opération terminée, il soupira d'une voix douce, sans trop savoir pourtant à qui il s'adressait :

—Ah! merci, docteur!... Je n'ai pas souffert!... Je n'ai rien senti!... rien senti du tout!...

—Je le crois bien! s'exclama Geneviève,



Moi, on a failli m'ouvrir le ventre...

impuissante à réprimer les manifestations de sa stupeur; on ne t'a pas opéré!

Cette observation, faite par une voix que Célestin reconnut tout de suite, acheva de lui rendre le sentiment de la réalité. Il dressa la tête, regarda autour de lui, se palpa le ventre, et n'eut pas plus tôt appris les raisons pour lesquelles l'éminent professeur lui avait fait reprendre l'usage de ses sens, qu'il s'écria :

—Hein?... quoi?... C'est pour me faire signer un billet à ordre que vous m'avez réveillé?

Et comme, sous l'action du chloroforme, ses douleurs s'étaient tout à fait dissi-

L'Opération

pées, il rejeta ses couvertures, sauta hors du lit et, dans un accès d'exaspération, congédia tout son entourage...

Mais quand les docteurs et les aides furent partis, et que la petite Mme Labaume se retrouva dans la chambre, en face de son mari en chemise, qui allait et venait comme un possédé, elle se demanda tout de même si ce bon Célestin n'allait pas regretter son mouvement de vivacité.

Et pourtant non. Il semblait positivement guéri. Il enfila son pantalon, ses chaussettes, comme s'il se fût levé pour aller au bureau. Il ne se ressentit plus de rien. La nuit suivante, il dormit comme un loir. Et lorsque, le lendemain, le docteur Durand vint le revoir, il fut à son tour stupéfait de le trouver debout, alerte, avec toutes les apparences d'un homme en parfaite santé.

Il n'était pas seul, d'ailleurs, à n'y rien comprendre ! Et non seulement Célestin se demandait comment il avait pu lui conseiller l'opération, mais il s'indignait qu'il eût osé lui adresser un praticien aussi étroitement attaché à ses intérêts matériels.

Or, Célestin Labaume venait de reprendre son train de vie ordinaire, lorsque, à quelques jours de là, il rencontra sur le boulevard une des personnes avec les-

quelles il avait diné en ville, la veille du jour où il était tombé malade. Et à peine lui eut-il demandé de ses nouvelles, que cet ami s'exclama :

— Savez-vous que, depuis que je ne vous ai vu, j'ai failli claquer ?

— Allons donc ?

— Oui, mon cher ; j'ai été empoisonné... Et c'est bien simple... Savez-vous par quoi ?

— Non.

— Mais par ce canard au sang, que du reste, nous avons mangé ensemble... Il paraît que tout le monde a été affreusement malade... Comment ! Et vous vous n'avez rien eu ?...

Au fur et à mesure qu'il parlait, les yeux de Célestin s'écarquillaient. Finalement, il s'écria :

— Moi ?... On a failli m'ouvrir le ventre !

Et il raconta son aventure.

Mais le voile s'était enfin déchiré. Il comprenait maintenant la brusque invasion du mal, les douleurs abdominales et l'erreur du diagnostic... Il s'expliqua aussi comment sa femme, qui faute d'appétit, avait laissé passer le plat, n'avait pas été malade.

Seulement, il n'y a plus moyen, maintenant, de parler devant lui de médecine, ni de chirurgie, sans qu'il vous réserve aussi l'histoire de "son opération" !

Yeux Noirs

(A une jeune fille aux yeux noirs).

J'aime les yeux profonds et noirs comme la nuit,
Les yeux immensément ouverts à quelque songe,
Au fond desquels l'amour, comme une étoile, luit,
Les yeux troublants, pleins de mystère et de mensonge.

Mon coeur est-il perdu dans ces deux yeux noirs-là ?
Je veux aimer ailleurs et je vois qu'il me manque.
Ou bien ces yeux font-ils métier de saltimbanque
Qu'ils m'aient, à mon insu, pillé comme cela !

Je veux pour me venger, ô charmante perfide !
Cueillir sous le duvet soyeux de vos longs cils,
Dans une coupe rose, des baisers virils,
Le trésor précieux d'une perle liquide.

Auxiliaires Méconnus

P **ARMI** les animaux inférieurs, il en est un grand nombre dont l'homme, entraîné par de vieux et ridicules préjugés, méconnaît les incontestables services. On ne saurait trop souvent plaider en faveur de ces humbles auxiliaires de notre lutte constante contre les insectes nuisibles.

Pourquoi détruire les araignées ailleurs que dans les appartements puisqu'elles se nourrissent exclusivement de mouches, de moucherons et de moustiques?

Pourquoi mettre le pied sur le joli grillet ou carabe doré qui court dans nos jardins, puisqu'il fait sans répit la guerre aux chenilles, aux limaces et aux hannetons?

Pourquoi tuer la couleuvre non venimeuse, qui vit de mulots et de souris et qui n'a jamais mordu personne?

Pourquoi tuer le petit orvet inoffensif qui croque les sauterelles, et pourchasser les charmants lézards qui ne se nourrissent que d'insectes?

Pourquoi détruire le coucou, dont la nourriture favorite est la chenille velue à laquelle nous ne pouvons toucher sans inconvénient?

Pourquoi tuer le grimpeur et dénicher la fauvette, ennemis du cloporte et des guêpes?

Pourquoi brûler de la poudre contre les étourneaux, gibier, médiocre, qui passent leur vie à manger des larves et à "épucer" jusqu'à nos bestiaux sur le dos desquels ils montent impunément, dans les prés, à la satisfaction des bestiaux eux-mêmes?

Pourquoi prendre les mésanges au piège lorsqu'on sait qu'elles font par an trois nichées pendant lesquelles chaque couple prend plus de 120,000 insectes, vers et œufs, en moyenne, pour élever ses petits?

Pourquoi tuer la coccinelle ou "bête au bon Dieu", qui se nourrit de pucerons?

Pourquoi tuer le crapaud, qui mange les limaces et les fourmis?

Pourquoi sauver la vie à des milliers de moustiques en détruisant l'engoulevent ou crapaud-volant, qu'on surnomme si sottement "tête-chèvre"?

Pourquoi sacrifier la chauve-souris, qui fait aux papillons de nuit et aux hannetons la guerre que les hirondelles font aux moucherons?

Pourquoi tuer la mignonne musaraigne qui ne vit que de vers de terre et ne touche pas au blé?

Pourquoi prétendre que la chouette mange les pigeons et les jeunes poulets puisque ce n'est pas vrai? Pourquoi la détruire, puisqu'elle fait la besogne de plus de huit chats en mangeant au moins 7000 souris par an?

Qui de vous pourrait nier les services que nous venons de signaler, services que nous rendent sans cesse les humbles animaux que nous venons d'énumérer? et notre liste est loin d'être complète.

Souvenez-vous que l'agriculture est la mère de l'industrie, qu'elle nourrit tous les humains, que sans elle il n'y a pas de commerce possible, et vous vous efforcerez de protéger ces utiles et précieux auxiliaires trop longtemps méconnus.



LES DEUX EPOUSES

Par Camille Pert

PREMIERE PARTIE

NID DE MISERE

Dans l'anxiété trop pénible de son attente, Gillette n'avait pu tenir dans les deux pièces de son petit logement.

Elle était descendue dans la boutique d'épicerie qui occupait entièrement l'étroit rez-de-chaussée, et elle s'entretenait avec madame Daillot, la commerçante, une veuve qui était aussi la propriétaire de l'humble maison.

L'on était tout au sommet de la butte Montmartre, dans l'une de ces rues paisibles, d'aspect provincial, qui avoisinent l'ancienne paroisse de Saint-Pierre, actuellement éclipsée par sa rivale, la flamboyante cathédrale du Sacré-Coeur.

Sur le seuil du magasin, les deux femmes adossées à l'embrasement de la porte guettaient attentives, les rues par laquelle Armand déboucherait sûrement.

—Ecoutez, ma pauvre petite dame, disait avec douceur Victorine Daillot, une grosse femme couperosée aux jolis yeux bleu clair d'une innocence d'enfant. Il est vraiment temps que votre mari, M. Armand, m'apporte un acompte, car, je vous l'avoue, je suis au bout de mon rouleau. Songez que voilà à peu près un an que vous êtes chez moi sans que j'aie vu la couleur de votre argent!

Très troublée, pleine de honte, Gillette murmura bas :

—Vous savez...

La veuve l'interrompit avec une extrême bonté.

—Eh! je sais bien que ce n'est pas l'envie qui vous manque de me payer! Aussi, je vous le dis en toute sincérité, je ne vous tourmenterais pas plus aujourd'hui que je ne l'ai fait jusqu'ici, si moi-même je n'étais pas gênée.

La physionomie de la jeune femme exprima une vive inquiétude.

—Quoi, vous aussi, ma bonne madame Daillot?

La commerçante hocha la tête soucieusement, un pli ridant son front très blanc, qui contrastait avec la teinte sanglante de ses joues, son regard franc, habituellement joyeux, tout terni.

—Dame! me supposez-vous donc millionnaire, ma pauvre enfant?... Voyons, soyez persuadée que je ne parle pas pour vous le reprocher, mais réfléchissez que depuis que vous êtes chez moi, non seulement ma location—la plus belle de ma maison—ne me rapporte rien, mais que vous vivez à crédit quasiment de ce que je vends... charbon, pain, conserves et

épiceries...

—C'est vrai, reconnut Gillette tout interdite.

—Pour sûr que c'est vrai!... Et voilà, tout cela s'allonge sur votre note sans qu'il me rentre rien dans ma caisse... Eh, mon Dieu, s'il n'y avait que vous deux, ça irait encore, vous êtes si économes!... mais, combien dans le quartier sont dans votre cas, et, n'y mettent pas votre discrétion!... Du reste, personne n'est malhonnête... Je sais bien que l'on me paiera un jour, mais quand?... On ne peut pas le savoir... Et, en attendant, on a ses échéances, auxquelles il faut satisfaire, ou bien, c'est le grand saut!—Ah! voyez-vous, le crédit à long terme, c'est là ce qui nous perd, nous autres petits commerçants!

Le ton sérieux inordinaire de la brave femme, ses paroles trop justes avaient atterré la pauvre Gillette.

Des larmes montant à ses yeux l'aveuglèrent subitement; elle couvrit son visage de ses deux mains crispées et sanglota, tout son corps mince, secoué de grands mouvements convulsifs.

Toute petite, mignonne, souple et gracieuse, dans ses pauvres vêtements usés, Gillette posédait une étrange beauté brune au teint ambré uni, à la chevelure épaisse couleur d'encre, aux lèvres pourpres, aux yeux de feu soulignés par les longues paupières bistrées.

Elle devait son type, très remarquable, netement oriental, à son origine tzigane.

Sa patrie était la Hongrie, mais elle avait circulé dans toute l'Europe et séjourné surtout en France, dont elle parlait la langue avec une grande pureté.

Madame Dailot, émue du chagrin que laissait voir la jeune femme, caressa son épaulement d'un geste maternel.

—Allons, ne vous désolerez pas comme cela!... Ce n'est véritablement pas le moment, puisque M. Armand va nous rapporter tout à l'heure ses appointements. Gillette eut un cri angoissé.

Ah! pourvu qu'on l'ait payé.

—Tiens, pourquoi donc pas?... C'est la fin du mois d'octobre aujourd'hui... On l'a fait trimer pendant trente et un jours sans lui accorder la moindre avan-

ce, c'est donc bien le moins qu'on lui allonge sa paie au jour dû!—Combien a-t-il déjà?

—On lui a promis deux cents francs par mois.

—Mazette!... c'est gentil, pour un homme qui n'a pour ainsi dire rien appris pour gagner sa vie...

—C'est bien ce qui a fait que, jusqu'à présent, aucune de ses démarches n'avait abouti... On est si difficile, et tous les emplois sont si encombrés!...

—Mais, là?...

—Armand s'y est présenté sur la foi d'une annonce... C'est un industriel qui a monté un atelier de photographie d'art, il fait des reproductions pour les peintres et les sculpteurs... On a pris Armand à l'essai, puis il est si adroit, il a tant de goût qu'il a pu se rendre utile tout de suite... Du reste, c'est très fatigant, toujours debout, et il est pris de sept heures du matin à six heures du soir.

La bonne femme éclata d'un gros rire.

—Bah! ne vous reste-t-il pas la nuit, mes pigeons!... Au travers du plancher qui est mince, je vous entends bavarder des fois jusque passé minuit! — Mais, voyons, songeons un peu au sérieux. C'est donc deux cents francs que M. Armand aura en poche?... Eh bien, moi, je n'ai un besoin pressant que de quatre-vingt-dix francs... Vous pourrez donc disposer du reste... Vous savez, ce ne sera pas trop d'acheter une paire de bottines à M. Armand, car, ma parole, il marche sur ses tiges!... et, quant à vous, c'est pitié de vous voir sortir sans seulement un châle à mettre sur vos épaules, avec le froid qui commence à piquer... Et, dame, ça ne fera que croître et embellir... en novembre, c'est le temps qui veut ça...

La jeune femme fit un geste d'insouciance.

—Oh! peu m'importe pour moi!... J'ai été élevée à la dure... Mnis, ces privations, ces humiliations de chaque jour pour Armand qui n'a pas été élevé à cela et qui l'endure à cause de moi, voilà ce qui me désespère!...

Madame Dailot se rapprocha, interrogeant sa locataire avec une curiosité qui n'avait rien que de bienveillant.

Les Deux Epouses

—Alors, c'est donc vrai qu'il est noble, ce jeune homme?... Comment est son nom, déjà?

Les mains abandonnées le long d'elle, rêveuse, Gillette répondit franchement, sans vouloir rien cacher à leur humble bienfaitrice.

—Armand appartient à l'une des plus vieilles familles de la noblesse française de l'Ouest. Il est comte et devrait hériter de son oncle, qui est célibataire, titré aussi et immensément riche.

—Mais son nom, vous ne me l'avez point dit?...

—Henneguy de Baudrihay.

La bonne femme hocha la tête, pleine de respect et aussi de commisération.

—Pauvre garçon!...

Des larmes gagnèrent de nouveau les yeux de la jeune femme et se répandirent sur son visage enfiévré.

—Oui, pauvre, malheureux garçon! s'écria-t-elle avec un mélange de passion ardente et de désespoir véhément. Victime de son amour!... victime de mon égoïsme, car, s'il est ici à souffrir de la misère, s'il doit s'astreindre à un pénible et infime travail, c'est pour moi seule!... C'est moi qui ai causé sa brouille avec sa famille, moi qui l'ai jeté dans les difficultés sans nombre qui l'accablaient aujourd'hui... Moi, qui l'empêche d'en sortir!

Mme Daillot réfléchissait ardemment, frappant le bout de son nez avec son doigt court et épais, que les travaux grossiers avaient rendu plus rude qu'une râpe.

—Ecoutez donc!... il faut tout de même qu'ils aient mauvais caractère dans la famille de M. Armand!... Ne pas fermer les yeux sur une petite folie de jeune homme, se fâcher pendant si longtemps, on n'a pas idée de ça!... Surtout quand il s'agit d'une gentille femme modeste et tranquille comme vous!...

Gillette releva ses beaux yeux emplis de mélancolie sur son interlocutrice, et prononça avec douceur et gravité.

—C'est que, justement, madame Daillot, il ne s'agit point d'une folie... du moins, pas comme vous l'entendez...

Gillette enleva la bague d'or passée dans son annulaire gauche et la tendit à

la bonne femme.

—Tenez.

Mme Daillot lut tout haut les noms gravés à l'intérieur du cercle.

—Armand Henneguy de Baudrihay—Gillette Ruiz—11 octobre 1897.

La jeune femme hocha la tête.

—Oui, voici deux ans... un peu plus de deux ans que nous avons été mariés, Armand et moi, devant le consul de France à Trieste, où nous nous trouvions à cette époque.

La commerçante rendit l'anneau d'un geste respectueux.

—Alors, comme cela, vous êtes comtesse?...

—J'ai droit au titre de mon mari, mais dans notre situation!...

—Et l'oncle?... le vieux comte, sait-il que vous êtes mariés?

Gillette fit un geste de dénégation un peu craintif.

—Hélas! non!... Ni lui ni personne de son entourage... De peur de s'aliéner tout à fait son parent, Armand n'a pas osé lui avouer que c'était chose accomplie... Il l'entretient dans l'idée qu'il veut m'épouser et que rien ne le détournera de ce dessein.

—Et?...

—Eh bien, jusqu'à présent, rien n'annonce que la colère de M. de Baudrihay diminue... Après une explication orageuse, il a fermé sa porte à son neveu, lui a supprimé la pension qu'il lui faisait et lui a déclaré qu'il ne le reverrait de sa vie et devrait le rayer de son testament s'il persistait dans un acte que ses préjugés lui font considérer comme déraisonnable, blâmable et même honteux...

Madame Daillot songeait.

—Vous m'avez bien dit que l'oncle de votre mari était riche?

—Important propriétaire foncier dans l'Ouest, également propriétaire de maisons de rapport à Paris... Il habite un luxueux hôtel rue Pergolèse et même grand train.

—Alors, puisque M. Armand est orphelin, ainsi que vous me l'avez dit, comment se fait-il qu'il ne soit pas en jouissance d'une fortune égale à celle de son oncle. C'est tout du bien d'héritage dans

ces familles de nobles.

Gillette secoua la tête.

—Armand ne possède absolument rien, parce que son père et son oncle n'étaient pas enfants de la même mère et que toute la fortune de la famille est venue de la seconde femme de feu M. le comte de Beaudrihay, le grand-père d'Armand.

—Vous m'en direz tant!... Alors, ce grand-père?

—Ne possédait qu'une infime gentil-homme en Vendée et ne s'était pas beaucoup plus enrichi en épousant une demoiselle pauvre et noble comme lui, dont il eut Edouard qui devint le père de mon Armand. Sa femme, morte, il se remaria, et cette fois, plus brillamment sous le rapport de la fortune.

—Mais pas de la naissance, peut-être? interrompit madame Daillot.

—C'est vrai. La seconde femme du vieux comte était fille d'un entrepreneur de travaux publics qui lui donnait en dot plusieurs millions.

—Rien que cela?...

—Elle eut un fils, l'oncle d'Armand et une fille, auxquels toute sa fortune passa.

—Alors, votre beau-père?

—Il ne put rien laisser à Armand en mourant, car il avait vécu fort difficilement lui-même.

—Comment fut donc élevé M. Armand?

—Par les soins de son oncle qui le traita de tout temps comme son fils... Et, ce fut pourquoi, Armand, se croyant certain de cette affection, comptant sur cet héritage pour l'avenir, ne chercha point à s'assurer un moyen d'existence par lui-même.

—C'eût été prudent. Sans quoi, il était dans la main de son parent.

—C'est ce dont il s'aperçut et se repentait trop tard, alors que rien n'y pouvait plus remédier.

Madame Daillot sourit malicieusement.

—Il y a songé et s'est mordu les ongles, quand il vous a aimée, je parie?...

—Oui.

—Comment avez-vous donc fait connaissance? Car—excusez-moi, si je vous dis franchement ma pensée, c'est parce que je n'y vois pas d'outrage et que je vous aime bien—il me semble que vous

ne deviez pas être tout à fait du même monde que votre amoureux?...

Gillette sourit faiblement,

—Ah! grand Dieu, non!

Madame Daillot frappa dans ses mains, triomphante.

—C'est bien ça! Avec vous, je me sens à mon aise, je vous cause tout gentiment... tandis que je me trouve toute chose auprès de M. Armand.

—Ah! c'est qu'on le voit en tout si différent de nous autres!... même en bottines éculées et en vêtements râpés...

Gillette rêvait, les yeux fixés dans le vide, revoyant le passé.

Cela lui paraissait déjà si lointain, si effacé!

—Quand il m'est apparu pour la première fois, il était resplendissant!... Beauté, jeunesse, élégance, il avait tout! Ah! c'est alors madame Daillot que vous vous fussiez sentie intimidée devant lui!

—Pour sûr, alors!... Vous étiez à Paris?

—Non, c'était à Nice, où il passait la saison et fréquentait naturellement le plus grand monde.

—Et vous?...

—Moi, je faisais partie, avec mes deux soeurs, d'un orchestre tzigane dont notre père était le chef.

Madame Daillot s'exclama.

—C'est donc cela que vous raclez votre violon du matin au soir! et cela si joliment que les passants s'arrêtent dans la rue!

Gillette continuait:

—Nous jouions tous les soirs dans un grand restaurant où toute la colonie étrangère et la jeunesse élégante se rendaient pour dîner et pour souper.

L'épicière eligna de l'oeil.

—Dites donc, ce que l'on devait vous regarder!... Jolie comme vous êtes, vous avez dû en recevoir des propositions!...

La jeune femme secoua la tête, sérieuse.

—Non, madame, car mon père faisait bonne garde autour de nous, ainsi que mes beaux-frères, car mes deux soeurs étaient mariées à des musiciens comme nous...

—Combien donc que vous étiez?

Les Deux Epouses

—Onze en tout.—Deux étaient des cousines, et le reste des compatriotes.

—Et votre père était si sévère que cela ?

—Certes !—Quiconque voit de pauvres hères comme nous pensera aisément le mal... et du reste, je ne prétends pas que toutes les troupes se comportaient comme la nôtre... Mais chez nous, on était honnête... On faisait son métier avec bonheur et orgueil, on travaillait dur, et l'on était heureux de quelques pièces d'or que l'on rapportait le soir, dans le logis où l'on vivait en famille.

—Enfin, fit madame Daillot impatiente d'arriver aux faits. Vous vous êtes tout de même liée avec M. Armand ?...

—Il m'avait remarquée, ainsi que bien d'autres jeunes gens avant lui. Je lui avais plu, et tout de suite—il me l'a dit depuis—il a senti qu'il s'attacherait à moi pour toute sa vie... Jamais il n'avait aimé comme cela, et au reste, il n'avait que vingt-trois ans.—Du reste, mon père n'eut point à repousser ses avances, car il n'en faisait pas... Tous les soirs, il s'installait à une table, la plus près possible de l'endroit où je me tenais, et jusqu'à l'heure où l'établissement fermait et où nous nous retirions, il se contentait de me contempler, détournant discrètement les yeux lorsqu'à mon tour je le regardais.

—Cela devait vous arriver souvent, hein, ma petite ?

Gillette rougit.

—C'est vrai, avout-t-elle. Armand me plaisait. Je le trouvais charmant, j'étais touchée de son attention soutenue, et pour la première fois de ma vie, j'eusse souhaité entendre cet inconnu me parler, me dire l'impression que je lui faisais et que je devinais.—Mais il ne songeait même pas à m'aborder.

—Pourtant, il s'y est décidé ?

—Dans des circonstances particulières, qui me donnèrent à lui pour toujours.

—Oh ! dites vite ! supplia madame Daillot toute émue, stimulée par cette histoire d'amour. C'est un vrai feuilleton que vous me contez-là, ma petite !...

—Eh bien, un soir, mon père souffrant n'avait pu nous accompagner... Notre

séance terminée, nous revînmes à la maison en flânant, car la nuit était belle... Mes soeurs s'appuyaient au bras de leurs maris, nos autres camarades nous avaient quittés et les deux ménages ne s'occupaient point de moi... Il arriva que, sans y penser, je me laissai distancer... Je me trouvais au bord de la mer, qu'éclairait la lune, et j'étais si absorbée par ce magnifique spectacle que je ne m'aperçus point de ce que je restais seule... Deux ou trois voix d'homme m'interpellaient, des rires, des plaisanteries me le rappelaient... Je voulus fuir... je me trouvai entourée d'un groupe de jeunes gens qui sortaient du café que nous venions de quitter...

—Un peu allumés, cela va sans dire, interpella l'épicière.

—Et qui, poursuivit Gillette qui s'animait dans ce récit, me découvrant sans défense, et imaginant aussi que j'étais lasse de la réserve où l'on me tenait, commencèrent à m'obséder...

—Pauvre mignonne !...

—Au lieu de leur répondre sèchement, de les rappeler à la raison je m'emportai, je pleurai, ce qui ne fit que les exciter davantage... Enfin, l'un d'eux s'empara de mon bras.—Viens souper avec nous, cela t'adoucira, ma belle petite sauvage ! cria-t-il en essayant de m'entraîner.—Affolée, j'appelai au secours, et ce fut alors que, repoussant ses camarades, Armand surgit à mes yeux...

—Ah ! le brave cœur !... Mais que ne paraissait-il plus tôt ?

—On ne m'avait pas positivement insultée... Et, d'ailleurs, jusque-là, il était resté à l'écart, interdit, sans être certain que je ne cherchais pas aventure, et désolé de me rencontrer ainsi.

—Il est vrai que c'était louche de vous voir seule dans la rue, au milieu de la nuit !...

—Cependant, mon cri d'angoisse ne permettait pas de s'y tromper... Je réclamais bien sincèrement de l'aide, je voulais échapper à mes insulteurs.—En quelques mots énergiques, il me débarrassa de ses amis... Ensuite, lorsqu'ils furent tous partis, il me demanda, chapeau bas, la permission de me conduire jusqu'à mon

logis et de me remettre à mes parents, afin que j'évite le danger de nouvelles rencontres.

—Je pense que vous l'avez vite pris au mot!...

—Ah! certes!... Il ne me quitta qu'à ma porte.—Et, le lendemain, quand il reprit sa place habituelle auprès de notre orchestre, mon père qui était remis de son indisposition et à qui j'avais tout raconté, vint le remercier chaleureusement.—Dès lors, tous les soirs, pendant chaque repos, Armand causait avec nous, se montrait si simple, si franc, si aimable qu'il gagnait tous les coeurs...

—Y compris le vôtre, n'est-ce pas, ma mignonne?

—Surtout le mien!—A la fin de la saison, nous quittâmes Nice et nous partîmes pour Vienne où nous avions un engagement pour tout l'été.—Je vous avoue que je pleurais bien fort en pensant que je ne reverrais plus sans doute, mon protecteur d'une nuit, mon ami de tous les soirs...

—Il ne vous avait encore fait aucune déclaration?

—D'amour?... non, pas en paroles, mais nos yeux se comprenaient si bien et se disaient tant de choses!... Le dernier soir nos regards ne pouvaient se détacher...

—Ah! je pense combien vous deviez avoir le coeur en deuil, ma pauvre petite! C'est qu'il est joli garçon, votre mari!... et si séduisant de toute sa personne!...

—Le voyageur ne fut pas gai pour moi, je peux vous l'affirmer!... Avec cela qu'il me fallait soigneusement dissimuler ma peine, car l'on me guettait... Elle restait en dedans et ne me faisait que plus de mal.—En vérité, j'étais si lasse, si brisée, que le lendemain de notre arrivée, il me fallut appeler à moi tout mon courage pour me rendre, le soir, à l'établissement où désormais nous nous produisions.—A peine étions-nous installés et tandis que j'examinais machinalement la foule évoluer autour de nous dans l'immense jardin, tandis que je songeais à Nice, à ces bonnes soirées passées aux côtés d'Armand, sous ses regards, mes yeux s'arrêtèrent... Je ne pus retenir un cri...

Madame Daillet s'exclama :

—Votre amoureux vous avait suivie, je le parierais!...

—Il était là, tout ému, tout souriant, me contemplant comme là-bas!...

—Ah! eristi, que c'était gentil, tout de même! proféra la veuve au comble de l'enthousiasme et les larmes aux yeux.

—Je jouai ce soir-là comme jamais cela ne m'était arrivé... Mon archet courait, endiablé, mes camarades entraînés, rivalisaient de brio, mais aucun, pas même mon père, n'atteignit ma verve... J'eus un succès fou!... A la quête, mon beau-frère ramassa plus de trois cents francs.

Madame Daillet approuva.

—A la bonne heure! voilà un pays où l'on aime la musique et les musiciennes!...

Gillette reprit avec tristesse.

—Néanmoins, mon bonheur ne devait pas durer... Mon père n'avait pas vu d'un bon oeil l'arrivée d'Armand...

—Il se méfiait, cet homme...

—Comme il était aussi vif que résolu, il pria Armand de venir lui parler dans notre demeure, et là, il lui reprocha nettement sa conduite, lui faisant observer qu'il n'était pas généreux ni même honorable de poursuivre une jeune fille qui n'avait rien fait pour l'attirer et qui voulait rester bonne. Il ajoutait que si Armand ne quittait pas Vienne—où l'on voyait bien qu'il ne venait que pour moi—on devrait alors me renvoyer chez ma grand-mère, au fond de la Hongrie... Quoique ce parti coûtât à mon père, il s'y résoudrait pour me soustraire à un amour qu'à la longue, craignait-il, je pourrais partager.

—C'était joliment sensé de la part de votre père de s'exprimer ainsi, déclara madame Daillet admirative.

—Là-dessus, au grand étonnement de mon père, Armand lui protesta de son amour et de son respect pour moi, et enfin lui demanda ma main.

—Ah! quelle aubaine!... Ça dut lui porter un fier coup, à votre papa!

Gillette secoua la tête.

—Mon père ne le prit point ainsi... Il connaissait le monde et il réfléchit immédiatement à toutes les difficultés que rencontrerait Armand pour exécuter son des-

sein. Il était évident pour lui que jamais la famille de Baudrihayé n'accepterait d'accueillir une musicienne, une malheureuse petite bohémienne comme moi...

—Le fait est que pour du monde de l'aristocratie, c'est dur à avaler! reconnut l'épicière.

Il remercia donc Armand de ses intentions, mais lui déclara fermement qu'il repoussait ses propositions... me défendait un mariage qui ne pouvait que faire notre malheur à tous deux...

—Au fond, il n'avait pas tort! Les événements l'ont bien prouvé.

Gillette acquiesça douloureusement.

—C'est vrai... Cependant, nous étions jeunes, nous nous aimions...

La veuve continua en souriant avec indulgence:

—Et, vous avez fait des bêtises?... C'était inévitable.

—Avant qu'Armand quittât Vienne, il avait obtenu de moi un rendez-vous en cachette... J'avais tant de chagrin de me séparer de lui, il sut si bien me persuader de sa tendresse, me présenter l'opposition de sa famille comme incertaine que je lui cédaï et je partis avec lui...

Madame Daillot approuva, entraînée.

—Pardi! écoutez donc, on n'est pas de pierre!... Je vous le dis, ma petite, il n'y a guère de femmes qui n'auraient pas fait comme vous, étant à votre place!... Sapristi, un comte, joli garçon, qui vous adore et vous promet de vous épouser!... Qui résisterait à une pareille tentation!...

—Armand tint sa parole... On nous maria à Trieste, où nous parvint le consentement de mon père... Il était désolé, mais les événements survenus l'obligèrent à nous céder... Quant à mon mari, il pouvait se passer de l'avis de ses parents, étant majeur et ne dépendant que de lui-même.

—Excepté au point de vue finances, observa la commerçante.

—C'est la triste expérience qu'il nous restait à faire!... D'abord, nous ne songâmes point à l'argent... Le portefeuille d'Armand était bien garni, nous voyageâmes en Grèce, en Italie, achetant sans compter tout ce qui nous faisait envie... Ce furent quelques mois de rêve!...

—Puis après, vint le réveil.

—Ah! combien cruel!— Quand Armand n'eut plus d'argent, il en demanda à son oncle qui lui intima l'ordre de rentrer en France... Armand lui obéit, se rendit chez lui, raconta notre histoire, tout en omettant d'avouer l'acte irrévocable qui nous liait, suppliant le comte d'accorder son consentement à notre mariage qu'il se proposait de lui révéler s'il le voyait faiblir.—Mais il se heurta à une colère grandissante, à un refus opiniâtre que rien ne lui avait fait prévoir en son parent qui, jusqu'alors, s'était montré excellent et plutôt faible envers lui... Nous restâmes à Paris, d'abord cachés dans un petit appartement du côté du Luxembourg, puis, enfin, ici...

—Et, peu à peu, la misère vous a saisis? Armand a emprunté, comptant toujours fléchir son oncle... puis, ne trouvant plus de prêteurs, car il ne voulait pas s'adresser à ses amis, il a cherché un emploi... Mais, que d'obstacles se levaient devant lui!... Que de difficultés invincibles... Il ne pouvait se présenter nulle part sous son nom pour solliciter les humbles positions que seules il était apte à remplir... Il n'avait donc aucun titre, nulle recommandation... il était forcé de se cacher comme un voleur! —Moi, j'aurais voulu m'occuper, vous savez avec quelle persévérance inutile j'ai cherché à donner des leçons de musique...

L'épicière haussa les épaules.

—Vous êtes trop jeune et trop jolie pour ce métier... Les dames vous jaloussent et vous craignent et, les élèves pour rire, vous n'en voulez pas.

—J'ai proposé à Armand de m'engager dans un orchestre de mes compatriotes...

—Il vous l'a défendu... Parbleu, du moment que vous portez son nom!... Il ferait beau voir une comtesse jouant du violon dans les cabarets de Montmartre!

—Aussi n'ai-je pas insisté, quoiqu'il me coûtât de songer qu'il m'eût été aisé de gagner au moins notre pain... Je n'avais pas honte, moi, d'un métier que toute ma famille exerçait...

—Mais, au fait, comment votre famille ne vous est-elle point venue en aide!...

—Ma fuite m'a mise en froid avec mon père... Je ne l'ai plus revu, et comme il a négligé de m'écrire à l'adresse que je lui avais donnée, j'ignore où il trouve actuellement.

La bonne veuve soupira, son coeur tout remué de pitié.

—Ah! mes pauvres enfants, il n'y a pas à dire, il faudra vous débrouiller tout seuls!... Et si ça n'est pas toujours facile pour des gens habitués à la misère, combien c'est plus compliqué pour du monde comme votre mari!...

Mais, Gillette, qui, tout en causant, n'oubliait pas sa faction, poussa une soudaine exclamation d'espoir et de crainte.

—Armand! enfin, le voici!

Et, immédiatement, à la démarche saccadée du jeune homme, à la pâleur, à l'expression égarée de son visage, les deux femmes pressentirent une catastrophe.

Gillette joignit les deux mains et murmura avec angoisse:

—Mon Dieu! mon Dieu!...

Il parvint jusqu'à elles à pas précipités, s'arrêta, les dévisagea durement et jeta, comme pressé d'en finir:

—Je n'ai pas été payé, je n'ai rien, pas un sou!... J'ai eu affaire à des filous!... Non seulement on m'a refusé mon argent avec impudence, mais on m'a réclamé des indemnités à propos de je ne sais quel instrument détérioré que je n'avais ni touché ni même aperçu... Je me suis fâché, on m'a menacé des agents, prouvé que tout me donnerait tort, à commencer par le nom d'emprunt que je porte... Alors, voilà, je suis parti... Je n'y retournerai plus... il n'y a rien à espérer, tout est terminé de ce côté!...

Abasourdie, madame Daillot gémissait, reprise par ses inquiétudes personnelles.

—Oh! là, oh! là! c'est-il Dieu possible qu'il y ait des gredins pareils!... Et moi qui comptais sur ces quatre-vingt-dix francs... J'ai une traite à payer demain matin, que vais-je devenir?...

Armand ouvrit les bras.

—Qu'y puis-je? cria-t-il avec âpreté. Voulez-vous mon sang?... C'est tout ce que j'ai à votre service!...

Et, poussant Gillette devant lui, il la

fit gagner l'escalier en colimaçon montant au premier étage.

—Viens!...

Là-haut, c'était une chambre pauvrement meublée, aux rideaux de cretonne claire, gris de poussière, au papier de tenture décollé par l'humidité et criblé de trous de clous posés par de précédents locataires; une chambre froide, sans le moindre tapis sur le parquet qui ne portait plus que de rares traces de l'encaustique qui le colorait autrefois.

Armand embrassa d'un coup d'oeil cet aspect désolé, fit deux pas, se laissa tomber à genoux devant le lit sans courtepointe, étendit les bras, appuya sa tête et sanglota éperdument.

Bouleversée, Gillette le contemplait debout, à quelque distance, paralysée par l'émotion.

Armand était svelte, de haute taille élégante. Son visage amaigri par les soucis et la mauvaise nourriture, avait une beauté pleine de distinction. Ses yeux bleus cernés, anxieux, sa moustache blonde, sa chevelure cendrée et soyeuse conservaient tout le charme de sa jeunesse et de sa race.

Et, malgré le désespoir qui l'accablait, sa douleur, sa faiblesse n'avaient rien de dégradant, gardaient une sorte de noblesse touchante.

Enfin, Gillette reprit ses sens, secoua l'espèce de torpeur désespérée qui l'avait momentanément gagnée.

Elle courut à son mari et l'enveloppa de ses bras.

—Armand, mon bien-aimé, ne te désole pas ainsi, je t'en supplie, bégaya-t-elle.

Elle ne songeait pas à ce qu'elle prononçait; elle n'avait que le seul ardent besoin de faire cesser ces pleurs, d'arracher le jeune homme à sa souffrance.

—Mon Armand... mon mari... Ecoute-moi!...

Il se releva, la prit, la serra contre lui presque brutalement, sans conscience de la force de son étreinte.

—Ma petite, ma chère petite! gémit-il. Puis il l'abandonna et se mit à arpenter la chambre.

—Quel mauvais sort s'acharne sur moi? Comment, avec deux bras solides, avec la

Les Deux Epouses

sincère volonté d'accepter n'importe quelle besogne, ne puis-je arriver à gagner mon pain et celui de la femme que j'ai juré de protéger et de faire vivre!...

Et, avec un ricanement :

—Ma pauvre enfant, quel misérable soutien as-tu choisi?... bon pour t'entraîner dans l'abîme!... sans force pour t'en retirer!...

Gillette l'avait suivi; elle nouait ses deux bras souples autour du cou du jeune homme.

— Mon Armand, murmura-t-elle, les yeux brillant de passion et de dévouement, quoi qu'il arrive, quelques souffrances que nous devions supporter, n'est-ce pas encore trop bon pour moi?... N'est-ce pas à moi de te demander pardon du trouble que j'ai apporté dans ta vie?

Les yeux du jeune comte perdirent leur expression exaspérée, se voilèrent d'un attendrissement.

Sa voix résonna, très douce.

—Mon amour... mon cher trésor...

Et, étroitement enlacés, confondant leurs deux détresses, ils sanglotèrent pendant de longues minutes.

Enfin, le temps eut raison de la première violence de leur douleur.

Ils se séparèrent, vinrent s'abattre sur les deux uniques chaises de l'appartement et s'accoudèrent au guéridon que recouvrait un tapis rouge minable, maculé de taches d'encre.

Gillette prit la parole :

—Il n'y a pas à hésiter, dit-elle.

Dès demain, je descendrai dans Paris et je m'engagerai. En bornant mes prétentions, je suis certaine de trouver promptement un emploi...

Un éclair passa dans les prunelles d'Armand.

—Jamais!...

Elle fit un geste.

Cependant, nous sommes à bout...

Il reprit avec plus de violence.

—Il faudra bien mettre ton orgueil de côté... D'ailleurs, qui saura que je suis ta femme?...

— Tu ne me comprends pas ! jeta-t-il avec vivacité. Je consentirais à ce que tu reprisses ta vie d'autrefois, si tu pouvais recommencer à exercer ta profession

dans les conditions de jadis... avec ton père, tes frères et tes soeurs... Tandis que, telles que se présenteraient les circonstances aujourd'hui!... Ah! ce serait une folie!...

Gillette leva les bras avec un découragement.

—Alors, c'est la faim... c'est la mort!...

Il se dressa, la voix vibrante.

—Eh bien, soit!... la mort ensemble, te ferait-elle bien peur, Gillette!...

La jeune femme attacha ses yeux sur son mari, livide, et balbutia :

—La mort, Armand?

Il la prit dans ses bras.

—Ce n'est qu'un sommeil paisible, éternel... C'est l'oubli de toutes les anxiétés... Tiens, ce serait si aisé!... Ces ouvertures closes, un réchaud de charbon... et nous nous endormirions, poitrine contre poitrine, nos lèvres jointes...

Elle secoua la tête avec horreur.

—Oh! Armand, pas cela!... Jamais, cela!... Je veux vivre, je veux t'aimer!... Songe combien nous sommes jeunes!... Dormir, tu dis!... Mais, le sommeil, c'est la séparation, le néant!... Je ne veux pas désespérer si vite... Tout n'est pas perdu pour nous, il doit y avoir encore des portes où frapper, des âmes à émouvoir!...

Il eut un cri amer.

—Ah! désigne-les moi!

Gillette noua ses bras au cou du jeune homme, avec une supplication ardente.

—Essaie, mon Armand, ne te décourage pas, essaie tout!... Mais, ne me demande pas de mourir, ne me parle pas de disparaître et de te perdre, car je t'adore trop pour y consentir!...

Il se remettait.

—Tu as raison, le suicide est une lâcheté... Mais, que tenter, où aller!... Ah! je ne sais plus!... Clus!... Conseille-moi, mon pauvre ange?...

—Voyons ton oncle?... Si tu retournerais chez lui... si tu essayais de le persuader de nouveau?...

Et, au geste douloureux d'Armand, elle reprit tendrement :

—Je sais combien cela te coûtera... Pourtant, qui sait si notre bonheur n'est pas là, tout près, et peut-être plus facile à obtenir que tu ne l'imagines... Après

tout, cet homme a de l'affection pour toi, il ne peut pas rester éternellement inflexible...

Armand secoua la tête, sombre :

—Tu ne connais pas mon oncle Christian, Gillette!... Voilà pourquoi tu parles ainsi...

Elle se fit plus douce, plus persuasive.

—Pour moi, cher aimé, pour notre amour, consens à t'humilier... Va, rentre dans sa maison... essaie de plaider encore notre cause... Avoue-lui la vérité... Peut-être cédera-t-il devant l'irréparable.

Armand la regardait avec tristesse. Enfin, il se décida.

—Je ne t'ai pas dit les causes exactes de notre brouille, mais voici l'heure où tu dois tout savoir, afin de ne point garder de vaines espérances... Depuis longtemps, depuis toujours, mon oncle Christian avait décidé de me marier à ma cousine Claire de Nieulles, la fille de sa soeur... Lorsque je t'ai connue, nous étions tacitement fiancés, Claire et moi.

—Jamais, sois en sûre, mon oncle ne me pardonnera d'avoir bouleversé ses projets. Jamais il n'admettra pour moi une autre femme que celle qu'il avait choisie. —J'ai pu, au début, avoir des illusions à ce sujet; à présent, je vois clair et je ne m'en fais plus... Retourner auprès de mon oncle est cent fois inutile, du moment que je ne puis lui dire : —“Accordez-moi votre pardon, je me soumetts et je suis prêt à devenir le mari de sa cousine Claire.”

Le front courbé, dans un suprême découragement, Gillette convaincue, murmura :

—Ah! tu as raison... Nous sommes bien perdus, et nous n'avons plus qu'à mourir!...

Un heurt léger à la porte les fit tressaillir.

—Ah! qu'est-ce encore! fit Armand énérvé.

Au même instant raisonnait la voix de la propriétaire.

—Madame Armand, ouvrez-moi... Je vous apporte de la soupe... Vous n'avez certainement pas songé à préparer quelque chose, et moi, je me trouve avoir de trop pour mon dîner...

Touchée par cette pitié qui chez la brave femme dominait jusqu'à ses graves préoccupations personnelles, Gillette fit un geste pour s'élançer vers la porte ; mais, Armand la retint vivement.

—Merci, madame! dit-il en élevant la voix, d'un ton acerbe. Ni l'un ni l'autre nous n'avons faim!...

—Allons, ne faites pas les fiers, répliqua la bonne femme, l'accent déconfit. Je vous assure que si vous acceptez mon potage, cela me fera grand plaisir.

Le front d'Armand se plissait, sous une intolérable souffrance de son amour-propre. Je vous répète que nous n'avons besoin de rien! cria-t-il avec impatience.

—Bon, bon, c'est bien, ne vous mettez pas en colère, je m'en vais, marmotta la veuve, dégué à en pleurer, et quand même emplie d'une respectueuse admiration pour le grand seigneur qui malmenait ainsi ses bonnes intentions.

Et, l'on entendit son pas s'éloigner dans l'escalier, ainsi que décroître le cliquetis de la louche dans la soupière qu'elle portait.

Armand se promenait avec agitation.

—Ah! l'aumône!... la pitié de gens comme cette femme!... En sommes-nous vraiment là? Et, demain, tout à l'heure, serons-nous réduits à devoir accepter!...

Puis, rencontrant le visage pâle de la jeune femme, remarquant son attitude défaillante, il eut un remords soudain.

—Mon Dieu, mais, tu as peut-être faim? J'ai eu tort de repousser ce secours!... Oh! Gillette, ma pauvre petite, pardonne-moi un orgueil absurde que je ne puis vaincre!... Ma chérie, si tu as besoins, dis-je, je vais rappeler cette femme!... Je l'implorerai!... Je ne veux pas que tu souffres!...

Elle se hâta de nier l'appétit que venait de réveiller en elle la pensée d'un repas, si léger fût-il.

—Non, non!... Oh! tu as bien fait de refuser... Madame Daillet ne cesse d'offrir ses services, puis elle vous les reproche ensuite...

Cependant, comme la nuit tombait rapidement, et qu'elle sentait qu'une faiblesse la gagnait, elle se dirigeait vers le lit.

—Je suis si lasse... Je vais m'étendre un peu.

Armand soupira, jetant un regard navré à la pauvreté du lieu.

—Le buffet vide, la cheminée sans feu... dormons... C'est, en effet, la seule ressource qui nous reste!... Si toutefois, le sommeil ne nous abandonne pas à son tour!...

Mais, ils étaient trop jeunes pour connaître les insomnies.

Bientôt, l'anéantissement — suprême bien des malheureux — les gagna.

En bas, Mme Daillet songeait tristement devant les restes de sa soupe froide, ressassant son instinctif sentiment d'admiration pour le mouvement de fierté qu'avait eu le jeune comte.

—Ah! oui, murmura-t-elle, on voit bien que ce n'est pas du monde comme nous autres!...

Pourtant, la pensée de la pauvre Gillette s'endormant l'estomac vide, après la longue journée d'attente, d'espoir si cruellement déçu, tourmentait la brave femme au moins autant que la perspective de la traite qu'il lui serait impossible de solder le lendemain matin.

—Pauvres... pauvres enfants! répétait-elle, désolée de son impuissance à les soulager.

II

CHEZ LE COMTE CHRISTIAN

Le lendemain matin, comme le jour gris de l'automne finissait pénétrait dans la misérable chambrette, Gillette encore mal éveillée vit Armand déjà debout, procédant à une longue et minutieuse toilette.

Rasé de frais, ses cheveux disposés avec soin, ses vêtements bien brossés, sa cravate nouée avec un art qu'il négligeait depuis longtemps, il avait vraiment retrouvé l'apparence de son élégance ancienne, malgré les quelques défauts irrémédiables provenant de sa pauvreté.

En effet, malgré l'aspect convenable de sa mise, il suffisait de l'observer d'un peu près pour apercevoir sa chaussure minable, le peu de brillant de son faux-col empesté par les mains inexpertes de Gillette,

l'absence des gants, de la canne, des mille riens inutiles qui complètent et précisent l'ajustement de l'homme riche et recherché.

Lorsqu'il fut complètement habillé, il s'approcha du lit, et se pencha sur la jeune femme qui l'étudiait en silence, vaguement inquiète.

—Au revoir, ma chérie.

Elle se souleva.

—Où vas-tu?

Il souriait d'un air singulier.

Chercher de l'argent.

Pendant une seconde, une terreur indicible posséda Gillette. Elle pensa que, sous le coup des émotions qui les torturaient, son mari était devenu fou.

—Armand, je t'en prie, parle-moi... Explique-moi... Dis-moi ce que tu veux faire?...

Il répondit avec un calme qui la rassura, au moins sur l'état mental du jeune homme.

—Je vais chez mon oncle... J'ai beaucoup réfléchi cette nuit... En somme, tout espoir n'est pas perdu.—D'ailleurs, je ne veux pas que tu souffres, et je suis décidé à accepter n'importe quelle solution...

Elle se pendit à son cou, effrayée à présent de la tranquillité désespérée qu'il montrait.

—Mon Dieu, qu'as-tu résolu?... Quels accommodements pourrais-tu donc admettre?...

Il répondit sincèrement.

—Je ne puis te le dire, car je n'en sais rien moi-même... Je ne sais ce que je dirai à mon oncle... Rien n'est encore arrêté dans ma tête... Cela dépendra des circonstances, de l'accueil que le comte me fera...

—Et, s'il refuse de te recevoir?...

—Je m'arrangerai de façon à forcer sa porte... Je te le répète, je le verrai et tout prendra une autre face... j'ai mis de côté mon orgueil, mes scrupules... je suis prêt à tout...

Et, serrant tout à coup dans ses bras avec emportement le corps frêle de sa femme.

—Mon amour! jeta-t-il passionnément. Je ne veux pas te voir pâtir!... Oh! ce matin, au jour levant, je t'ai regardée...

et, je ne saurais te dire la douleur, l'effroi que m'a causé la vue de ton cher petit visage amaigri, de ton corps amenuisé, fragile comme celui d'un petit oiseau! Quand tu es éveillée, l'éclat de tes yeux fait illusion, mais, pendant le sommeil, on lit toutes les souffrances sur tes traits altérés... Tu avais l'air d'une morte!... —Ah! je ne sais comment t'exprimer ce qui s'est passé en moi... Cela a été une révolution!... A présent, vois-tu, je sens que pour te sauver, pour ramener la santé et la joie en toi, un crime même me serait facile à commettre!...

Elle se pressa contre lui avec une gratitude un peu inquiète.

—Mon cher Armand, ne songe pas à moi... J'ai connu plusieurs fois les heures de profonde misère... mon corps et mon âme y sont faits... Je ne les redoute point.

Il se dégagea de la douce étreinte de la jeune femme avec une violence.

—Non, je te dis, cela ne peut durer ainsi!... Coûte que coûte, je te donnerai le bonheur, la paix, la sécurité, je te le promets!...

Et saisissant son chapeau, il s'enfuit avec hâte, sans répondre aux appels de Gillette, alarmés de ses projets mal définis, qui semblaient à la jeune femme gros de menaces imprécises.

En bas, le jeune homme rencontra l'épicière en train de lever le carreau du magasin.

Elle se releva avec précipitation, confuse d'être surprise en si humble occupation, et désolée que le jeune comte dût traverser la salle toute mouillée d'eau savonneuse.

—Ah! monsieur Armand, si j'avais su que vous sortiez d'aussi bonne heure, j'aurais expédié mon nettoyage!...

Il saisit les mains de la brave femme.

—Pardonnez-moi ma brusquerie d'hier soir, fit-il ému. Soyez bonne encore une fois... Portez quelque chose à manger à ma pauvre petite Gillette... car elle meurt d'inanition... Du reste, soyez sans crainte, notre situation précaire va cesser... Cette après-midi, je reviendrai avec de l'argent, et je vous dédommagerai largement des sacrifices que vous avez faits

pour nous et des ennuis que nous vous avons causés.

Les larmes aux yeux, la veuve protesta, avec une effusion.

—Ah! je ne regrette qu'une chose, c'est d'être si peu fortunée, croyez-le bien, monsieur Armand...

—Merci!... N'oubliez pas Gillette.

Et madame Daillot ne tarda pas à le perdre de vue.

—Qu'a-t-il donc ce matin! fit-elle, passablement stupéfaite des façons de son locataire, avec, elle aussi, la pensée d'un détraquement possible du cerveau du jeune.

—Sa tête lui tournerait, que je ne m'en étonnerais qu'à moitié! pensa-t-elle tout en disposant un énorme bol de café au lait, du pain et du beurre sur un plateau pour le monter chez Gillette.

L'heure était infiniment trop matinale pour se présenter chez le comte Christian, mais Armand fuyait les questions de Gillette; et, en outre, la course était longue de la Butte jusqu'à la rue Pergolèse pour un homme déjà épuisé par une nourriture insuffisante, et qui n'avait rien pris depuis la veille à midi.

Donc, libéré de l'espionnage bienveillant de sa propriétaire, le jeune homme ralentit le pas, et s'achemina vers son but avec lenteur, les yeux attachés aux pavés, les mains dans ses poches pour les préserver du froid piquant, tout grelottant sous son mince costume d'été qui ne couvrait aucun pardessus.

Il y avait longtemps que son opulente garde-robe avait passé chez le brocanteur; il ne lui restait plus que l'habillement qu'il portait, fané par un constant usage et qui montrerait bientôt la corde.

Tout en suivant sa route, il réfléchissait. Et sa songerie oscillait sans trêve dans un cercle restreint, se posant toujours sur les mêmes points.

Son oncle le recevrait-il? Quel serait son accueil?

Quelles modifications constaterait-il en lui?... Le temps écoulé depuis leur dernière entrevue, un an auparavant, l'avait-il rendu moins intransigeant, ou, au contraire, poussé à bout par l'obstination d'Armand, lui mettrait-il immédiatement

le marché à la main?...

La vie des quartiers riches s'éveillait avec lenteur autour de lui.

Des laitiers passaient avec un tintement de bouteilles de verre aux anses enfilées dans une tringle; des porteuses se hâtaient, chargées d'appétissants petits pains, de croissants chauds, de brioches, de gâteaux anglais enfarinés, apportant le premier déjeuner qui serait consommé dans la paresse des lits.

Des palefreniers promenaient des chevaux emmitouffés de laine. Les rares magasins s'ouvraient, garnissaient leurs étales; fleurs naturelles, épiceries exotiques, tapissiers de luxe, marchands de vins et bars à l'usage de la nombreuse valetaille française et anglaise.

Dans l'avenue du Bois, des jardiniers râtissaient les allées, balayaient les pelouses, semées des feuilles mortes détachées des arbres pendant la nuit. Puis, d'autres, armés de tondeuses, vinrent raser les gazons et enlevèrent les tiges flétries dans les massifs de dahlias, de zinnias et de chrysanthèmes.

Assis sur un banc, Armand compta les interminables minutes d'une heure entière.

Comme il n'avait plus de montre, il remonta jusqu'au bureau des tramways de la place de l'Etoile et constata avec un soulagement que le moment convenable pour demander à voir le comte de Baudrihayé était enfin venu.

Alors, sans plus perdre de temps, il se dirigea avec résolution vers l'hôtel de la rue Pergolèse qui, jusqu'au jour de sa rupture avec son oncle avait été également sa demeure.

Le concierge, qui le reconnut, le salua profondément et le laissa passer sans aucune observation, frappant simplement les deux coups de timbre qui devaient appeler le valet dans l'antichambre.

Celui-ci, nouveau dans la maison, commença par protester avec une certaine insolence de l'impossibilité de voir son maître en ce moment.

—M. le comte est encore au lit... Jamais M. le comte ne reçoit avant midi, et encore, seulement les personnes de son intimité, ou qui ont rendez-vous avec lui.

Cependant, l'assurance d'Armand l'intimida. Il consentit à jeter un coup d'oeil sur la carte que le jeune homme lui ordonnait de porter à M. de Baudrihayé, et, son examen le plongea dans une profonde stupeur.

—Je vais prendre les ordres de M. le comte, dit-il, maté.

Il avait conscience d'avoir commis un grave impair et tremblait des conséquences qui pouvaient suivre pour lui.

Les minutes de l'attente dans le luxueux vestibule aux murs couverts d'armes anciennes et de vieux brocarts provenant de chasubles parurent odieusement interminables au jeune comte.

Et, ce lui était doublement cruel de faire antichambre en ce lieu familier qu'il considérait comme sien, où il circulait naguère en maître.

Enfin le valet reparut. Empressé, obséquieux, courbé, il s'effaça contre le battant de la porte ouverte:

—Si M. le comte veut entrer... M. le comte l'attend.

Armand franchit ce seuil avec un violent battement de coeur. Une soudaine lâcheté l'emplissant et l'incitant à fuir, à se soustraire à ce qui allait suivre, à refuser le joug que l'on allait poser de nouveau sur ses épaules.

Le souvenir de Gillette, pâle, demi-morte de faim, de la nécessité urgente, de l'impasse où ils se trouvaient tous deux acculés, lui rendit une sorte de courage exaspéré. Il traversa la chambre d'un pas précipité.

Dans la pièce toute blanche, aux rideaux de soie liberty clairs, le comte Christian était assis dans son lit de cuivre sans aucune draperie, dont la courteline était faite d'une magnifique couverture de renard bleu doublé de velours blanc.

Le chocolat fumait dans le pot de vieille faïence du Japon monté en argent placé avec le service du déjeuner sur le guéridon laqué blanc du chevet.

Les journaux, la correspondance que le comte parcourait s'étalaient sur le drap garni d'une haute guipure.

Les deux hommes se contemplèrent pendant un instant avec une profonde émo-

tion.

Toutes les années passées côte à côte jadis, la sincère affection qui les liait et qui ne s'était point refroidie sous le voile de leurs dissensions momentanée, tout ce que leur coeur renfermait à leur insu, jaillit, s'imposa à leur mémoire, força leur pensée.

Une lueur pareille passa dans leurs prunelles, un sourire semblable effleura leurs lèvres. Tous deux se devinant en une communion absolue réprimèrent l'élan qui les jetait l'un vers l'autre, et, ceci, par un sentiment de pudeur morale, de délicatesse raffinée qu'ils possédaient à un degré égal.

Le comte tendit la main à son neveu comme s'il l'eût vu la veille au soir.

—Tu permets que j'achève le dépouillement de mon courrier? dit-il avec affabilité.

Armand s'inclina, un flot de reconnaissance au coeur pour cet accueil plein de tact.

—Tout ce que vous voudrez, mon oncle!...

Et il prit place dans le profond fauteuil anglais de cuir fauve que Christian lui indiquait, d'un geste imperceptible.

Un magnifique lévrier qui dormait sur le tapis devant le feu se déroula, d'un geste souple, le son de la voix d'Armand réveillait en lui un lointain souvenir. Il se souleva, tourna sa tête fine, un peu inquiète, hésita, puis, d'un bond fut aux pieds du jeune homme, le museau levé, laissant échapper un aboi de bonheur angoissé, sa queue battant fiévreusement le sol.

Touché, Armand se pencha et flatta l'animal.

—Mon bon Cad!...

Alors, la joie du chien ne connut plus de bornes, il aboya, sauta, tournoya, se roula, s'élança sur Armand. On fut obligé de l'expulser.

Cad mis à la porte, Armand reprit sa place et le silence recommença.

Dans la tiédeur, l'élégance de la pièce, dans cette atmosphère luxueuse retrouvée et qui lui était si familière, une sorte de dilatation physique et morale se faisait dans le jeune homme.

Le cauchemar des derniers mois écoulés s'effaçait de son esprit. Il redevenait l'homme insouciant et serein de jadis. Ses timidités, ses rancœurs, ses craintes de l'heure précédente s'étaient évanouies.

Lorsque Christian releva les yeux sur lui, il n'était plus le solliciteur désespéré, l'être exaspéré qui était entré tout à l'heure, chancelant, crispé, mais l'enfant d'autrefois, le neveu chéri, gâté, certain de la bienveillance inépuisable de son parent.

Malgré sa feinte attention aux lettres qu'il décachetait à l'aide d'un couteau de vermeil, le comte Christian n'avait songé qu'à Armand et le dépouillement de sa correspondance n'était qu'un prétexte pour réfléchir et observer à l'aise.

Lorsqu'il rejeta la dernière enveloppe et se tourna vers son neveu, son opinion était faite sur celui-ci. Dompté, l'enfant prodigue revenait au berceau, vaincu, prêt à toutes les soumissions. Il ne s'agissait plus que de lui imposer sa volonté.

Et, par goût, par horreur des scènes pathétiques dont son esprit sceptique apercevait surtout les côtés grotesques, autant que par tact, divination de ce qui achèverait le plus sûrement la victoire commencée, le comte se résolut à n'aborder aucune explication.

Très habile, connaissant le caractère faible de son neveu, il préférerait ériger en fait accompli ce qui n'aurait même pas été discuté entre eux.

—As-tu déjeuné? demanda-t-il en versant du chocolat dans sa tasse d'argent.

Armand rougit sous le regard pénétrant de son oncle qui, tout en parlant, inventoriait sa mine plus que défaite.

—Non! avoua-t-il bravement.

D'un trait, Christian vida sa tasse; puis, la remplissant de nouveau, il la tendit à son neveu en poussant vers lui le plateau chargé de petits pains.

—Tiens, dit-il en souriant, je suppose que cela ne te répugnera pas de boire après moi?... et il est préférable de ne pas appeler le domestique...

Bien qu'il affectât une gaieté insouciant, une commisération le mordait au coeur. L'extrême détresse de son neveu lui était apparue soudain.

Des larmes qu'Armand ne pouvait contenir qu'à grand'peine montant à ses yeux, le jeune homme acquiesça d'un signe et commença à manger. Il s'efforçait de modérer la voracité qu'appelait en lui sa faim contenue depuis longtemps.

Evitant soigneusement de le regarder, par discrétion, le comte Christian se levait. Et, enveloppé d'une robe de chambre de flanelle blanche, au large monogramme brodé en soie rouge sur le côté gauche, il alla et vint dans la pièce, fumant une cigarette avant de passer dans son cabinet de toilette.

Et, ce faisant, il bavardait, avec sa grâce de mondain, sa prolixité de cerceleur très écouté, enchanté de son auditeur retrouvé, secrètement attendri de la mansuétude avec laquelle il avait accueilli le rebelle, la joie de son triomphe le portant à toutes les indulgences.

Très grand, assez fort, sans être le moins du monde obèse, le front carré, un peu dégarni, le teint frais, une forte barbe blonde striée de blanc qu'il portait assez longue, Christian de Baudrihayé avouait avec coquetterie ses cinquante-quatre ans afin de les entendre contester sincèrement, car il avait l'apparence jeune.

Il incarnait le type parfait du gentilhomme de l'ancien temps, chatouilleux sur le point d'honneur, chasseur enragé, fanatique de cheval. Il poignait à ces qualités un modernisme suffisant et le vernis, l'élégance matérielle et intellectuelle de l'homme qui fréquente les meilleurs salons.

Il s'était fait l'éducateur de son neveu et tirait vanité de son élève jusqu'au jour de l'escapade de celui-ci qui les avait brouillés.

En un quart d'heure, Armand, si dépaysé naguère, était remis au courant de la chronique sportive, mondaine et demi-mondaine.

Pendant deux ans il avait vécu étranger à ce cycle spécial sans le regretter; néanmoins, aujourd'hui, malgré lui, il s'y plongeait avec les délices du voyageur qui rentre enfin dans son Paris, après de longs mois d'absence.

De nouveau, les menus potins de cer-

cle le passionnaient; il écoutait avec curiosité les racontars concernant telle ou telle femme; les on-dit sur le pouf d'un certain banquier; riait aux aventures de l'un, haussait les épaules à propos du duel de celui-ci, approuvait le projet de réunions hippiques où les dames seraient admises comme concurrentes proposé par un grand ami du comte Christian.

Enfin, il était rentré dans son personnage oublié depuis son mariage avec la pauvre bohémienne qui l'avait entraîné hors de son milieu pour leur malheur à tous deux.

Sa toilette terminée, vêtu d'un correct complet gris fer, sa cravate bleu foncé piquée d'un rubis sans monture apparente, Christian de Baudrihayé qui, par une sorte de pudeur moins rare chez les hommes que parmi les femmes s'habillait toujours seul, décréta :

—Tu vas venir aux écuries voir ma nouvelle acquisition... une jument cerise, une merveille!...

Puis tu monteras t'habiller chez toi... Tout est resté comme tu l'as laissé et tu trouveras certainement de quoi remplacer avec avantage ta défroque actuelle...

Et, Armand ayant un geste mortifié, il ajouta en riant :

—Tu as tout au plus l'air de mon secrétaire, tu sais!—Après, nous passerons au cercle où nous déjeunerons.—Ils ont un vin de Bourgogne en ce moment!... —Et, à trois heures... Ma foi, tu tombes joliment bien aujourd'hui!... tu m'accompagneras avenue de Neuilly où j'ai rendez-vous chez Rudell pour faire choix d'une automobile...

Armand se récria.

—Une auto, vous, mon oncle?...

—Mon Dieu oui, je verse dans le travers à la mode... J'y ai mis le temps, mais m'y voici comme tout le monde! — Tout cela nous conduira bien jusqu'à l'heure du dîner.—Ah! je t'emmène chez la douairière de Clameroy... elle sera enchantée de te revoir... il n'est pas de semaine où elle ne demande de tes nouvelles, et si tu as l'intention de revenir bientôt d'Orient.

Il s'arrêta, pour reprendre en soulignant sa phrase :

—Car, n'oublie pas que, pour tout le monde, tu t'es plongé pendant deux ans dans les délices des contrées chantées par les poètes arabes... Syrie, Perse et Inde, à ton choix...

Une gravité, une angoisse étaient revenues en Armand.

—Mon oncle, fit-il, la voix tremblante, je ne saurais vous accompagner ce matin... Ne m'en veuillez pas; mais, là-bas, quelqu'un attend, souffre!...

D'un geste vif, le comte Christian fit jouer l'ouverture d'un meuble en acajou foncé, une sorte de bureau-secrétaire très compliqué. Et, dans un tiroir, il prit une enveloppe cachetée qu'il tendit à Armand.

—C'est juste, dit-il avec précipitation. Voici dix mille francs préparés depuis longtemps pour cette destination... Va les porter, je déjeunerai sans toi...

Puis il ajouta, d'un ton sans réplique :

—Mais je compte que tu seras ici de bonne heure pour t'apprêter... Tu sais que Mme de Clameroy dîne à sept heures et demie précises et qu'elle n'aime pas que l'on arrive en retard... Je ne partirai qu'avec toi...

Armand s'inclina.

—Je serai prêt, mon oncle.

Le comte insista, sérieux.

—Tu me le promets?

—Je vous en donne ma parole d'honneur, répondit le jeune homme non moins grave.

Sous ces paroles, en apparence banales, toute la vie d'Armand se décidait.

Christian le comprenait bien ainsi. Un sourire de triomphe s'épanouit sur ses fortes lèvres sensuelles.

—Alors, va! fit-il avec bienveillance.

Cependant, comme Armand s'élançait vers la porte, il lui cria avec un gai persiflage où perçait une réelle crainte des remarques de l'office.

—Je t'en prie!... passe là-haut avant de sortir et change au moins de bottines!.. Quand cela ne serait que pour mon concierge!...

Le jeune homme lui répondit en riant :

—Oui, oui!...

Et il gravit lentement l'escalier, rentré dans le passé, ayant enjambé en un ins-

tant les deux ans écoulés, à l'ineffable bonheur, aux cruelles transes.

Là-haut, son ancien appartement conservé scrupuleusement dans l'état où il était quand le jeune homme l'avait quitté, l'émut comme un ami retrouvé.

Un flot de gratitude l'envahit.

—Mon bon, mon excellent, mon bien cher oncle! s'écria-t-il tout haut en pleurant de joie et d'attendrissement.

Pas un instant il n'avait consenti à réfléchir, n'avait voulu se demander à quel prix le pardon, la réconciliation étaient achetés. Il s'était refusé à démêler ce que sous-entendait le silence prudent du comte de Baudrihaye.

III

LES INQUIETUDES DE GILLETTE

Lorsque le cheval du fiacre, exténué par la montée de la Butte parvint péniblement au tournant de la rue, Armand de Baudrihaye, excédé de son allure lente, ouvrit la portière et sauta précipitamment à terre, jetant quarante sous dans la main du cocher.

—C'est bien, cela suffit... Je suis rendu!... Je n'ai plus besoin de vous.

Et, il courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'au magasin d'épicerie.

Madame Daillot était assise à sa caisse, des lunettes sur le nez, très attentionnée à relever des mailles échappées dans un ouvrage de tricot.

Elle sursauta à l'entrée en tempête d'Armand.

—Oh! Dieu saint! s'exclama-t-elle, est-il possible de faire peur au monde comme cela!...

Sans parler, le jeune homme avait fouillé dans la poche intérieure de son veston et tiré de l'enveloppe déjà éventrée remise par son oncle, un papier qu'il posa sur le cuir éraillé du vieux comptoir.

La bonne femme se courba, émue à la vue du billet.

—Qu'est-ce que c'est que ça?...

Puis elle eut une sorte de suffocation. Tout le sang s'enfuit de ses joues coupées qui verdirent.

—Non, je me trompe! balbutia-t-elle

presque inintelligemment.

Armand souriait.

—Mais non.

—Ça n'est pas possible!... Ça n'est pas un billet de mille francs.

—Vous ne faites point erreur, madame Daillot, c'est bien mille francs...

—Pour moi? fit-elle incertaine.

—Sans doute... Je ne crois pas que nous vous devions plus que cela... Cependant, si nous avons dépassé ce chiffre, vous me le direz... A présent, grâce à Dieu, je suis à même de vous dédommager...

Elle jeta son tricot, enleva ses lunettes et les précipita dans un tiroir de la caisse.

—Vous me croirez si vous voulez, M. Armand! fit-elle avec un éclat. Mais, je vous jure que jamais jusqu'à cette heure et dans toute ma vie je n'avais touché ni vu de billets de mille francs... Et, encore à présent, voyez-vous, je ne peux pas m'imaginer qu'un malheureux chiffon de papier, si faible, représente une pareille somme!...

Ah! Jésus, si par hasard on allait l'égarer!... le brûler!...

Armand se ravisait.

—Mais, au fait, je ferais mieux de vous donner la somme en billets de cent francs. Celui-ci vous sera peut-être incommode à changer dans ce quartier.

Mme Daillot l'arêta, au moment où il portait la main à son veston dans lequel il avait remis l'enveloppe.

—Non! laissez-le moi!... Il me fait peur, ce billet, mais je veux quand même le garder... Oh! tenez, il me pousse des goûts d'avarice!... Vrai, il me semble que jamais je ne pourrai m'en séparer!...

Puis, saisie par une autre pensée, sa curiosité mise en éveil.

—Vous voilà donc sorti de peine, M. Armand? C'est sans doute votre oncle avec qui vous vous êtes reconcilié?

Le visage d'Armand exprima une vive contrariété.

—Gillette vous a donc parlé de me famille, madame? s'écria-t-il avec une brusque colère.

Mme Daillot se hâta de réparer avec adresse la gaffe qu'elle venait de commettre.

—Pas autrement que de me dire que vous aviez un parent fort riche avec lequel vous étiez en froid pour l'instant...

Et, elle ajouta, avec une indifférence assez bien jouée pour tromper le jeune homme:

—Alors, vous voyant en fonds, il était assez naturel que je suppose que vous êtes rapapillotés tous deux, n'est-ce pas? Rasséréiné, Armand fit un signe de tête affirmatif.

—C'est cela même, Mme Daillot, vous avez deviné.—Mais, vous m'excuserez si je vous quitte?... Il me tarde de porter la bonne nouvelle à Gillette.

—En effet, courez vite!... Ah! la pauvre petite, je suis bien contente que la misère soit finie pour elle!...

Dans la chambre où Armand fit une joyeuse irruption, Gillette assise sur une chaise de paille, se courbait au-dessus du rapiéçage laborieux d'une vieille jupe.

Du reste, entre ses doigts peu habitués à manier l'aiguille, l'ouvrage n'avancait guère et promettait un médiocre résultat.

—Armand!... C'est toi?...

Avant qu'elle eût secoué la surprise où la jetait l'arrivée inopinée du jeune homme, il était à ses pieds.

—Vois, chérie!...

Il répandait sur la misérable étoffe décolorée de la robe de Gillette la liasse de billets de banque que son oncle, le comte Christian lui avait remis une heure auparavant.

—Ma Gillette! prononça-t-il d'une voix étouffée par l'émotion. Nous sommes enfin sauvés!...

Revenu près d'elle, son amour le ressaisissait, plus violent, plus impérieux que jamais.

—Ma chérie, m'entends-tu?... Me comprends-tu?... Plus de pauvreté, plus de privations!... Jette ces haillons, viens, sortons de ce taudis!—Ou plutôt, non, ne quittons pas ce lieu, où, malgré nos souffrances, nous nous sommes tant aimés!... Seulement, patiente encore quelques jours et je le transformerai... Des tentures, des meubles, des tapis, et ce nid de misère sera habitable... Oh! quelle joie, ma Gillette de te revoir dans un cadre digne de toi!—Mais, tu ne dis mot!... Comprends-

tu que mon oncle m'a pardonné?... Que je suis redevenu son enfant... Que me voici tel que tu m'as connu, il y a deux ans!...

Elle l'écoutait attentivement, pétrissant de ses petites mains ambrées le papier bleu qui craquait.

—Tant d'argent! dit-elle enfin. N'est-ce point le prix de notre bonheur sacrifié?

Il se releva d'un bond.

—Quoi?... Tu n'es pas plus heureuse que cela?...

Elle quitta son siège et vint déposer les billets sur la table, s'excusant avec douceur.

—Je te demande pardon!... Je suis contente que tu te sois réconcilié avec ton oncle... Et pourtant, oui, je ne sais pourquoi, j'ai peur...

Il se récria, avec une gaieté qui sonnait un peu faux.

—Peur?... Mais de quoi?... Crois-tu donc que j'aie volé cet argent?...

—On peut faire pis que de voler, prononça-t-elle lentement.

Il eut une violence.

—Explique-toi!... Mais, dis donc ta pensée!...

Elle ne répondit point, examinant les changements survenus dans la toilette d'Armand.

—Tu as vu ton oncle?

Il s'enthousiasma.

—Il a été charmant, exquis!... Pas un mot de reproche, pas une plainte ni un blâme!... Il m'a tendu la main, et cela a été tout... Ah! jusqu'à cette heure inoubliable, je ne savais pas à quel point je l'aimais!...

Gillette s'était assise, guettant ses paroles, toujours emplie d'une méfiance vague, quoique n'imaginant point le coup qui allait la frapper.

—Alors, il sait?

—Quoi?

—Notre mariage.

Armand se troubla...

—C'est-à-dire...

Elle eut un cri.

—Tu ne lui en as pas parlé?... Oh! Armand, est-ce possible?...

Il se tut, décontenancé, cherchant en vain les raisons qui expliquaient, légitimement le silence lâche qu'il avait gardé.

Gillette répéta, dans le plus grand abattement.

—Tu ne lui as rien dit!

Tout s'effondrait autour d'elle, sous elle.

Armand avoua.

—Eh bien, non!... Je t'affirme que le moment n'était pas favorable pour faire cette confidence... J'avais absolument besoin de toucher mon oncle... Aurait-il été adroit de le froisser, de l'indisposer à notre égard par une franchise prématurée?... Que serions-nous devenus si, aux premiers mots, il eût refusé de m'entendre et m'eût ordonné de le quitter?... Plus tard, je chercherai le joint, le moment précis où j'aurai chance d'être écouté... Alors, je pourrai parler utilement, pour ainsi dire à coup sûr.

Elle recommença, absorbée.

—Tu n'as rien dit!... il ne sait rien!... Mais alors, cet argent?... Pour quel usage, pour qui te l'a-t-il donné?...

Armand reprit avec précipitation:

—Oh! il sait que tu en profites!... Tu vois, il admet ton existence...

Et, avec une persuasion, il continua:

—Songe que mon oncle est habitué à tout voir plier autour de lui... Il a toujours été gâté par la fortune, par son entourage, par les événements... Personne, avant moi, ne lui a jamais résisté... Si nous voulons triompher de lui, il faut avoir de la patience et user des plus grands ménagements, sans quoi notre cause est irrémédiablement perdue!...

Elle chercha les yeux du jeune homme qui se déroba à son investigation.

—Enfin, que vous êtes-vous dit?... Comment as-tu expliqué notre détresse?... notre situation... osé formuler ta demande?...

—Je n'ai rien dit.

—Comment?...

Armand fit un geste impatienté.

—Eh non!... entre gens comme nous, on se comprend à demi-mot!...

Gillette hocha la tête, songeuse, sans songer à se blesser du mot échappé à son mari.

—C'est singulier, murmura-t-elle.

—Qu'est-ce qui est singulier?

Elle leva les yeux sur lui, l'étudiant avait souri.

— Depuis que tu es entré, je ne le reconnais plus... Tu ne me parles plus du même ton qu'il y a quelques heures... Ta voix, ton expression de visage, ton allure, tout en toi est transformé...

— Tu as raison!... C'est que j'ai un fameux poids sur le coeur!

Et, d'un geste tendre, il enlaça la jeune femme.

— Réfléchis donc, ma chérie, que hier, cette nuit, ce matin encore, j'étais en proie au dernier des marasmes, que je ne voyais que le suicide, la mort comme dénouement au drame dont nous étions les acteurs malgré nous... Songe que je m'abandonnais au désespoir suprême... que j'étais arrivé à ce point d'exaspération de la souffrance morale que la vie, l'amour, toi-même ne me représentaient plus rien... devenaient des fantômes, du néant!... Et, voici que, brusquement, comme le rideau se lève au théâtre sur le plus brillant des décors, l'existence reprend sa saveur, je vois un avenir, des jours de bonheur pour toi, pour nous deux!... Ah! je comprends que tu ne retrouves plus en moi le misérable, quasi dément qui t'a quittée ce matin!... Mais, c'est moi, l'Armand d'autrefois qui te revient. Ne l'aimeras-tu plus ainsi que tu l'as aimé?

Pressée sur la poitrine de son mari, bercée par ces paroles de tendresse, elle se rassurait peu à peu.

— Tu as raison... Je devrais être joyeuse...

Il l'embrassa.

— Tu l'es... mais, les épreuves que nous avons subies t'ont rendue nerveuse, inquiète, le bonheur a peine à pénétrer en toi.

— Peut-être!

Les bruyants appels de la propriétaire sur le palier interrompirent leur conversation.

— S'il vous plaît, qu'est-ce qu'il va vous falloir pour votre déjeuner?... Voulez-vous que je vous cuisine un bon bifteck?

Armand la fit entrer.

— Venez ici, Mme Daillot, j'ai à vous parler... Vous comprenez que nous ne pouvons continuer à occuper un logement

aussi restreint.

La bonne femme hochait la tête avec tristesse.

— Oh! je pense bien qu'à présent je ne vous aurai pas longtemus comme locataires! C'est trop pauvre ici pour du monde comme vous!...

— Au contraire, Mme Daillot, j'ai l'intention de m'installer tout à fait chez vous.

Et l'on convint que les autres pièces situées au même étage seraient réunies à celles que les jeunes gens occupaient déjà.

Une cloison abattue agrandirait la chambre, et l'appartement se composerait en outre d'un vaste cabinet de toilette, d'une cuisine et d'une salle à manger.

Au second, l'on verrait à réunir, s'il était possible, les trois pièces principales pour former une sorte d'atelier que Gillette aménagerait peu à peu selon sa fantaisie.

Madame Daillot consentait à tout, approuvait tout, exubérante.

— Ah! que c'est beau, l'argent!...

Gillette se laissait distraire, graduellement gagnée par la joie générale.

Et, consultée à tout moment par Armand, elle donnait son avis sur la couleur de telle ou telle tenture, souhaitait tel meuble à cette place...

Cependant, lorsque le jeune homme lui annonça qu'il la quitterait le soir pour rejoindre son oncle, toute sa gaieté un peu factice l'abandonna. Elle retomba dans le sombre découragement de naguère.

Désolé du changement qui s'opérait en elle, il tenta de la raisonner sans succès.

— Voyons, pouvais-je refuser d'obéir aux désirs de mon oncle qui s'était montré si bon?

— Je ne dis pas cela.

— Mais ta physionomie est navrée.

— Non.

— Tu sembles près de pleurer...

— Du tout!...

— Tiens, tu pleures!...

Elle essuyait ses larmes courageusement, répétant:

— Non, je t'assure...

— Tu m'en veux!...

—Je te jure que non... Je comprends bien que cette complaisance était nécessaire... que tu ne pouvais agir autrement.

—Eh bien, alors, pourquoi te désespères-tu ?

Elle appuya sa tête sur l'épaule d'Armand, d'un geste émouvant d'enfant qui souffre.

—Je ne sais pas... C'est plus fort que moi... Je ne puis chasser cette impression atroce que je te perds, que tu t'éloignes de moi définitivement.

—Quelle folie !

Il la caressait, la berçait de tendres protestations, sincèrement apitoyé.

Pourtant, une impatience se levait tout au fond de lui.

Quelle enfant peu réfléchie elle était !... quelle sensitive !... Et comment lui apprendre qu'il lui faudrait désormais la laisser seule chez madame Daillot, qu'il devait retourner habiter rue Pergolèse ?...

Car, il savait bien que sa réconciliation avec son oncle sous-entendait cette obligation !...

Sans doute, il pourrait souvent s'échapper et il ne se passerait pas de jour sans qu'il ne vînt visiter Gillette, mais il lui serait impossible de vivre avec elle continuellement, au moins pendant une période dont il lui était impossible de déterminer la durée de façon certaine.

Néanmoins, comme elle ne pleurait plus, il se persuada que ses arguments l'avaient convaincue, et il partit déchargé, tout à la pensée de ceux qu'il allait retrouver.

Penchée au balcon de sa fenêtre, Gillette le regarda s'éloigner ; et, ses larmes tombaient goutte à goutte, pressées.

—Voyons, il n'y a pas de bon sang à vous chagriner ainsi !... gronda la voix maternelle de madame Daillot. C'est être trop enfant, tout de même !... Un jour comme aujourd'hui, vous devriez ne faire que rire et danser !...

Mais Gillette secoua la tête.

—Ah ! c'est que, voyez-vous, je sais ce qui est... ils me l'ont repris ! dit-elle, la voix douce, en une détresse absolue.

LE VIOLON DE GILLETTE

Trois mois avaient coulé.

Une vie double s'était établie pour Armand. Comme deux personnalités étaient nées en lui.

Bien qu'il se fût replongé avec délices dans l'existence à laquelle il était habitué—oisiveté surchargée de besognes frivoles, plaisirs, satisfactions de toutes sortes—les heures qu'il passait avec Gillette ne lui devenaient pas moins chères.

Il semblait, au contraire, que leur séparation forcée eût accru son amour. Jamais il ne l'avait aussi passionnément adorée.

Du reste, la jeune femme ayant paru prendre son parti de la situation fautive où ils se trouvaient, ne se plaignant plus, ne le questionnant jamais sur la voie qu'il suivait pour préparer son oncle Christian à l'annonce toujours retardée de leur mariage, Armand se laissait emporter par les événements, plongé dans une heureuse insouciance de l'avenir.

A la vérité, il aurait dû, au contraire, concevoir les plus sombres appréhensions, car, chaque jour tout le convainquait que l'opinion du comte de Baudrihay n'avait pas varié d'une ligne ; et que, lui avouer la vérité, serait courir à la rupture immédiate et cette fois définitive.

Mais, outre son tempérament particulièrement timide, capable de coups de tête, inapte à une résistance persévérante, tout concourait à rendre lâche le jeune homme ; la certitude de la colère impossible à conjurer, du chagrin de celui-ci ; son effroi de retomber dans l'abîme dont il était sorti.

Pourvu des moyens de gagner sa vie, il se fût résigné, pour l'amour de Gillette, à une existence obscure et à un labeur pénible mais son impuissance le terrassait.

Elevé en oisif, l'expérience lui avait cruellement démontré qu'il le devait rester, qu'il lui était impossible de se tailler une place à côté de travailleurs dressés à la lutte dès leur enfance.

Sa soumission ou la mort, il n'y avait pas d'autre issue à leur situation.

Et, Armand, fou de Gillette, voulait désespérément vivre.

Vers la fin de janvier, un soir que le jeune comte pénétrait dans la chambre joyeusement éclairée par la grande lampe d'onix dressée sur son pied de bronze, ainsi que par le feu de bois de la cheminée, Gillette qui attendait son mari poussa une exclamation, frappée par l'altération de ses traits.

—Qu'as-tu?... Qu'arrive-t-il?...

Il demeura muet, interdit, ne s'étant point attendu à ce que son visage le dénonçât.

Elle l'avait rejoint, interrogeant avec anxiété les yeux du jeune homme qui se détournaient.

—Armand, parle!... Je le veux!...

Il porta la main à son front avec un gémissement.

—Ah! je suis bien malheureux!

Affolée, elle le pressait.

—Mon Armand, je t'en prie, avoue-moi tout!... Quelle nouvelle catastrophe nous menace?...

Il avait frémi; un égarement dans les yeux, il protestait:

—Non, non, il n'y a rien!... C'est-à-dire si... une contrariété... un chagrin...

—Mais, quoi?

Il se remettait un peu, refoulant son émotion, retrouvant les phrases préparées en venant.

—Eh bien oui, je vais te dire... Seulement promets-moi d'abord d'être courageuse, de ne pas pleurer!... Surtout, promets-moi d'être certaine que je t'aime plus que jamais... et que c'est parce que je suis absolument forcé—tu entends?—Absolument!... que j'ai consenti...

Gillette haletait.

—Consenti à quoi?... Pour Dieu, Armand explique-toi!

—A une absence... Oh! deux mois seulement.

Elle bondit, frappée d'effroi.

De ses bras noués autour d'elle, il la retint.

—Ma chérie, écoute moi!...

Elle balbutia:

—Partir!... tu veux partir! Oh! c'est

fini, tu m'abandonnes!...

Il eut un cri du coeur:

—Moi!... Oh! Gillette, peux-tu dire cela!... Moi qui t'adore!... Moi qui ne puis vivre sans toi... Moi qui me résous à tout pour te donner une existence heureuse!...

Elle fit un geste de mépris.

—Ah! quittons tout ceci!... Allons dans le plus affreux taudis, que m'importe?... Me suis-je jamais plainte quand la faim et le froid me tenaillaient? Ah! ce n'est pas à moi que le dénuement fait peur!... Pourvu que je t'aie auprès de moi, je suis satisfaite... Ce luxe que tu as mis autour de moi, je le déteste, tiens!... Car du jour où j'en ai joui, je t'ai perdu.

—Gillette!...

—Ah! laisse-moi dire tout ce que j'ai sur le coeur!... Voilà trop longtemps que cela m'opprime!... Pourquoi m'as-tu épousée si tu as honte de moi, si tu dois me renier, cacher mon existence, dérober notre bonheur comme une faute!... Voilà deux ans que je suis ta femme, et tu n'oses le dire!... Je suis traitée comme une infâme, et même moins bien!... Car il y en a beaucoup avec qui l'on se montre, que l'on promène à son bras... tandis que moi, tu ne m'avoues pas!... Qu'ai-je donc fait?... quel crime ai-je commis?... Tu m'as prise dans une humble situation, c'est vrai, mais, lorsque tu m'as offert ton nom, tu la connaissais... Nul n'a cherché à t'attirer, à te circonvenir... Tu m'as eue, n'ayant jamais aimé que toi... j'ai été à toi, toute!... Je t'aime, comme nulle femme ne saurait t'aimer... Il n'est pas de sacrifices que je ne sois prête à te faire, et voilà comment tu me récompenses!...

Armand se jeta à ses genoux, l'entourant de ses bras, dans le plus grand désordre.

—Ma Gillette adorée... si tu savais le mal que tu me fais!...

Ses magnifiques cheveux noirs déroulés, son oeil de feu illuminant sa figure passionnée de gitane, elle resplendissait d'une beauté sauvage.

—Ah! laisse-moi!... laisse-moi, je te dis! Car tout haut placé, tout noble que tu sois, tu ne me vaux pas!...

Il sanglotait.

—Tu as raison! je suis un lâche, un misérable, un criminel!... Mais, je t'aime tant!

—Si tu m'aimes, aie le courage de m'imposer aux tiens, de me défendre!...

Il se releva, livide.

—Gillette, je te jure que je ne le peux pas! cria-t-il avec angoisse. Je ne puis que mourir pour toi, avec toi!... Je te l'ai déjà proposé et tu as refusé...

Elle répondit avec énergie.

—Je ne veux pas mourir!... puisque nous nous aimons. Ah! si je sentais que mes baisers, ma tendresse te lassent, je ne demanderais rien autre que m'éteindre, que disparaître!... Mais tu m'aimes, je t'aime... Je veux vivre!...

Affaissé sur une chaise longue, le front dans ses mains, il balbutia :

—Alors, prends-moi comme je suis... accepte les nécessités de notre situation.

Elle s'exclama :

—Est-ce que je la connais?... Tu ne me dis rien!... Tu me caches tout!...

Armand protesta.

—Tu es injuste!... Si j'évite ce sujet, c'est qu'il est pénible pour tous deux et que je le redoute... J'ai si peu d'heures à passer avec toi... pourquoi aller les gâter par des ressassages inutiles!...

Elle riposta :

—Ils ne le seraient pas si tu avais la volonté ferme de parvenir au but auquel tu devrais songer sans cesse.

Il l'avait attirée contre lui, la dévorant de caresses passionnées.

—Ma Gillette, mon bien, mon trésor... Pourquoi te tourmenter, pourquoi nous déchirer ainsi tous deux?... Soumettons-nous aux entraves que nous ne pouvons briser... Que t'importe de n'être pas ma femme aux yeux d'indifférents, d'importuns, puisque toi seule existe en mon cœur, en mon être entier!...

Elle essayait de le repousser.

—Oui, c'est avec de telles paroles que tu endors ma peine, que tu achètes mon silence!... fit-elle avec amertume. Je cède, grisée par toi, j'oublie tout lorsque tu es près de moi... Mais sais-tu quelles tristes pensées m'obsèdent quand tu es parti et que je reste seule!... J'essaie de te

suivre en imagination, de deviner les lieux où tu te rends, ce que tu penses, ce que tu dis... Et, pendant des heures je me débats dans une nuit désespérante... Tu disparais là-bas derrière ces maisons, et je ne sais plus rien de toi, de ta vie ni de ton être... Tu dis que tu es à moi?... Qu'est-ce donc que je possède?... puisque la plus grande partie de ton existence appartient à d'autres gens, à des préoccupations que j'ignore, à des occupations dont je n'ai point ma part... Tu fréquentes un monde qui m'est inconnu, tu vis auprès de personnes dont je ne connais ni les pensées, ni même la silhouette extérieure... Quand tu arrives, tu apportes avec toi une atmosphère étrangère, des parfums que je ne connais point, une gaîté ou une tristesse dont j'ignore les causes... J'ai tes baisers, mais n'est-il pas atroce pour moi de ne pas savoir pourquoi ils sont tantôt joyeux, tantôt angoissés... Sont-ils vraiment unis des époux tels que nous deux... qui ne partagent qu'un amour muet, aux effusions que n'accompagnent aucunes confidences.

Il l'écoutait, prostré.

—Tout ce que tu dis me désole... et je n'y puis remédier.

Gillette se dirigea vers son cabinet de toilette, baigna longuement ses joues brûlantes, ses yeux douloureux, et revint, plus calme.

—Alors, dis-moi, tu pars? dit-elle, les yeux attachés sur le visage défait de son mari.

Armand répondit faiblement :

—Oui.

—Avec qui?

Sans la regarder, il débita avec précipitation :

—Avec mon oncle Christian... il a décidé de passer six semaines à deux mois en Corse et il veut m'emmener. J'ai fait mon possible pour le détourner de ce projet... Je n'ai pas réussi... Il faut que je parte...

—Et, tu reviendras? demanda-t-elle avec lenteur.

Il eut un élan.

—Ah! je compterai les heures qui me sépareront de toi!... et le jour même de mon retour, je serai ici!...

Les Deux Epouses

—Tu m'écriras!...

—Sans doute!

—Et moi, j'aurai ton adresse?

—Poste restante, c'est plus prudent.

Gillette protesta.

—Mais ton oncle n'ouvre pas tes lettres, je suppose?...

—Non, dit-il gêné, mais une erreur peut être commise... Et, du reste, rien que la vue de ton écriture...

Elle n'insista pas, un froid, tombant en elle.—Comme il avait peur!... Quel soin d'éviter tout prétexte pour l'aveu!...

—C'est bien... j'adresserai où tu voudras.

Il l'avait reprise dans ses bras.

—Ma Gillette, m'aimes-tu?

Elle le regarda, sérieuse.

—Comment pourrais-je ne pas t'aimer?

Je n'ai que toi... Les heures que je passe sans toi, je suis plus isolée du monde, de la vie extérieure qu'une religieuse au fond d'un couvent... Tu es l'univers pour moi.

—Tu ne t'ennuie pas trop?

—Non... Puisque je ne puis être à tes côtés, je préfère la solitude.

Il eut une diffusion.

—Ma petite âme chérie, dis-moi si tu désires quelque chose, toilette, bijoux, meubles... n'importe quoi... afin que je te le procure... Songe que je suis riche, à présent... et que cet argent n'a de prix pour moi que s'il peut combler tes caprices. Mais, tu n'en as pas!... tu ne demandes, tu ne souhaites rien!... Le peu de confort dont tu es entourée, j'ai dû te forcer à l'accepter!...

La joue contre sa joue, elle dit câline-ment:

—C'est qu'une seule chose m'est vraiment précieuse... toi.

L'embrassant avec passion, il reprit:

—Si, cherche!... Tu as bien une fantaisie, un désir?...

L'oeil de Gillette s'éclaira tout à coup.

—Eh bien, écoute, il y a un objet dont la possession me ferait un vif, un immense plaisir... particulièrement pendant le temps où je vais me trouver si seule...

—Ah!... et c'est?...

—Mais, c'est une telle folie!...

—Dis toujours!

—C'est un violon... un violon unique.

Armand rit.

—Diable!... faudra-t-il mettre vingt mille francs pour posséder ce trésor.

Elle haussa les épaules.

—Crois-tu que je te le demanderais!...

Non, ce violon appartient à un vieux tzigane aveugle et demi-paralysé. Il l'a estimé cinq cents francs... Mais il ne veut le vendre qu'à un artiste de sa race, et il a refusé des offres supérieures qui lui ont été faites par des commerçants ou des amateurs... Seulement, tu comprends qu'il n'y a pas beaucoup de nos compatriotes qui puissent mettre un tel prix dans un instrument... bien que celui-ci soit une merveille et célèbre parmi nous...

—Et où demeure le détenteur de ce violon?

—Passage Violet.

—Son nom?

—Strégo.

Armand consulta sa montre.

—Il n'est que neuf heures à peine... Je cours chez lui et je te rapporte l'objet...

Gillette secoua la tête.

—Il ne te livrera point.

—C'est vrai!... Comment faire?

La jeune femme leva timidement les yeux sur son mari.

—Il y aurait un moyen.

—Lequel?

—Tu ne consentirais point.

—Dis?

Elle prononça avec effort.

Prenons une voiture et allons chez lui ensemble.

Armand se troubla.

—Ensemble!...

Gillette se découragea.

—Tu vois!...

Il se remettait, évaluant rapidement en lui-même le peu de chances qu'il y avait d'être aperçu par quelqu'un de sa connaissance à cette heure et dans ce quartier... N'avait-il pas circulé pendant des mois, inconnu dans ce Paris que ne fréquentaient point les mondains, les fêtards qui étaient sa compagnie habituelle?

—Nous irons tous deux, si tu le désires.

Elle frappa des mains joyeusement.

—En vérité, tu consens ?

—Oui.

Elle l'embrassa avec une vivacité, une gratitude de petite fille à qui l'on accorde un jouet longtemps convoité.

—Partons-nous ?

—Partons.

Elle fut prête en cinq minutes et un quart d'heure plus tard leur fiacre descendait en cahotant des hauteurs de Montmartre et venait les déposer à la porte du vieil artiste.

C'était, au fond d'une cour noire, un couloir mal éclairé, qui filait et aboutissait à une seconde cour, véritable boyau sur lequel ouvraient des débarras où s'entassaient des caisses éventrées, une foule de débris de toute sorte.

A l'un de ces cabinets vitrés, Gillette frappa, le cœur battant, et, n'obtenant point de réponse, elle tourna le bouton, qui céda.

Des paroles furent prononcées en une langue slave qu'Armand ne comprenait pas. Gillette répondit. Un colloque assez vif suivit.

Enfin, la jeune femme s'adressa à son compagnon :

—Tu as des allumettes ?

La flamme claire jaillit. S'orientant dans la pièce, Armand découvrit une petite lampe à pétrole et l'aluma.

Sa lueur éclaira une étroite pièce bien rangée, relativement confortable.

L'homme, très vieux, à la face de momie brune, ratatinée, était couché. Le violon, but de cette visite, pendait à la muraille, au-dessus du lit.

De ses mains tâtonnantes d'aveugle Sirego atteignit l'instrument et le tendit dans la direction d'où provenait la voix de Gillette.

—Joue, ma fille, dit-il en français. Je verrai si tu es de notre race.

Toute tremblante, les yeux brillants, elle caressa le violon tout noirci, à la mine antique, le contemplant, ravie, sans se lasser.

Puis, tout à coup, ses doigts saisirent l'archet, elle rétablit l'accord en quelques gestes rapides, et, affermissant l'instrument sous son menton, elle commença.

Souvent, Armand avait admiré la vir-

tosité de Gillette, et, bien qu'il n'eût point les fibres musicales particulièrement sensibles, le jeu de la jeune artiste l'avait ému, autant par la douceur pénétrante que par la bizarrerie passionnée de son exécution.

Mais, ce soir-là, tout concourait pour lui à rendre l'audition inoubliable— l'émotion qu'ils avaient ressentie tous deux naguère, la perspective d'un lendemain dont il connaissait mieux qu'elle les périls et les angoisses, la solennité de cette demi-nuit, de ce chevet d'un homme qui était presque un mourant.

Gillette se surpassa.

Electrisée par l'émotion du moment, par le bonheur quasi religieux de manier le chef-d'oeuvre tant envié, enivrée par les sons inouïs de douceur et de puissance qu'elle en tirait, elle fit courir dans une de ces fantaisies dont seules les tziganes ont le secret, un frisson indicible sous l'épiderme de ses auditeurs.

Lorsqu'elle s'arrêta, baissa son archet, haletante comme si sa propre voix eût pleuré et chanté à la place de ces cordes vibrantes, Strégo eut un cri rauque et souleva ses bras demi-glacés.

—Ah! mon enfant! Quelle joie pour moi de penser que mon trésor a trouvé son digne possesseur!...

Un quart d'heure plus tard, Gillette sortait, emportant dans sa boîte, précieusement serré contre elle, le violon, son idole.

Dans la rue, Armand, qui la suivait, chercha du regard.

—Où donc est notre voiture?...

Au moment où Gillette lui répondait, il recula, saisi, avec une sourde exclamation, ses yeux agrandis, fixés sur un jeune homme planté sur le trottoir à quelques pas de lui, et l'examinant, ainsi que Gillette, avec une stupeur égale à celle que montrait Armand.

La jeune femme se tourna avec un émoi.

—Quoi donc?... Qu'as-tu ?

Le personnage inconnu fit un pas en avant.

—Toi, Armand, est-il possible! cria-t-il avec un accent étrange de colère, de blâme et d'étonnement.

Le jeune comte sortit de l'espèce de lé-

thargie où cette rencontre l'avait jeté. Il eut un geste violent et poussa Gillette jusqu'au fiacre qui stationnait un peu plus loin.

—Viens!... viens!...

Ils montèrent, refermant la portière. Et la voiture s'éloigna.

Là-bas, à la même place, le jeune homme restait pétrifié.

Gillette questionna, tremblante.

—Qui est-ce? Tu le connais?

Ses dents serrées, Armand répondit:

—Mor. cousin... Louis de Nieulles.

Mais, lui seul pouvait mesurer tout ce que cette rencontre inopinée pouvait avoir de tragique!...

Lorsqu'ils parvinrent au seuil de leur demeure, Gillette avec surprise qu'Armand ne payait point le cocher.

—Tu ne le renvoies pas?

Il balbutia:

—Non... Je ne puis rester... je...

Elle l'interrompit, frappée.

—Tu me quittes?... Ce soir, maintenant? Oh! non! voyons?

Il avait pris ses mains.

—Il le faut, Gillette!...

Dans un désarroi, il songeait à la conversation terrible qui, sans doute, aurait lieu tout à l'heure entre lui et Louis de Nieulles... Certainement, l'autre se rendait rue Pergolèse, l'attendait... exigeait, menaçant, indigné, des explications que lui donnait le droit de réclamer l'acte qu'Armand avait accompli la veille!...

Une idée subite traversa Gillette...

—Quand donc pars-tu pour ce voyage?

Il hésita.

—Demain matin.

Elle gémit.

—Et c'est aujourd'hui seulement que tu me préviens!...

—Que veux-tu? J'ai été lâche!...

Tous deux parlaient bas, dans la crainte d'être entendus; leur accent altéré n'en était que plus impressionnant.

Gillette arrachait ses mains de l'étreinte d'Armand.

—Oh! oui, lâche... lâche, prononça-t-elle avec accablement.

Il la supplia.

—Ma Gillette!...

Elle soupira profondément.

—Eh bien! va...

Il la prit dans ses bras.

—Dis que tu me pardonnes?

Son émotion, sa douleur étaient si intenses, si profondes que tout le ressentiment qu'éprouvait la jeune femme fondit. Elle répondit à son embrassement:

—Je t'aime.

Il la serra avec désespoir sur sa poitrine; puis la repoussa, et, comme fou, courut à la voiture.

—Allez! partez! cria-t-il. Rue Pergolèse, 7 bis!... et dépêchez-vous!...

Gillette remonta l'escalier sombre en trébuchant.

Au premier étage, la porte de la cuisine s'ouvrit; Mme Daillot parut avec sa nièce, une jeune fille qui servait de bonne à celle que l'on appelait dans la maison que Mme Armand.

—Mon Dieu, comme vous êtes pâle!... Seriez-vous malade? s'écria la brave femme alarmée.

Gillette ne répondit pas: un vague sourire entr'ouvrait ses lèvres. Elle pénétra dans la chambre et alla s'asseoir devant le feu, tremblant de tous ses membres.

Mme Daillot l'avait suivie, de plus en plus inquiète.

—Vous avez pris froid, je parie? ... Quelle idée de sortir ce soir!... et si peu couverte comme vous êtes!...

Quand elle parvint à tirer quelques mots de la jeune femme, elle s'aperçut que celle-ci désirait.

—Marie; cria-t-elle à la bonne, d'une voix étranglée par l'effroi. Vite!... Cours chez le docteur!—Ah! mon Dieu! c'est fait de nous!... On lui a causé trop de misère, elle n'y résistera pas, la pauvre petite créature!...

V

LES JARDINS DE L'HOTEL BEL-

LEVUE

Armand marchait à pas lents, le front baissé, le yeux distraitement attachés sur

le sable de l'allée, indifférent à la magie du spectacle qui l'environnait.

Haut perché sur l'une des collines entourant Ajaccio, l'hôtel Bellevue possédait de merveilleux jardins. Fleurs et plantes exotiques s'y mêlaient avec exubérance, et, entre les massifs, on apercevait par échappées le panorama incomparable de la baie aux eaux lisses, miroitantes sous le soleil, semées de navires qui, à cette distance, et de cette élévation semblaient de précieux et minuscules objets d'étagères dispersés sur une étonnante étendue de nacre bleue.

Parvenu à un banc ombragé de chênes verts que protégeaient en outre d'épais taillis d'arbousiers, de grenadiers et de fusains, il s'assit et rêva, le front enseveli dans ses mains.

Il y avait déjà douze jours qu'il était en Corse, sans nouvelles de Gillette; et, des faits de toute gravité, des événements irréparables s'étaient accomplis pour lui, par lui et autour de lui.

Des pas légers faisant crépiter le gravier à peu de distance le tirèrent de sa songerie. Il releva les yeux et tressaillit en reconnaissant celle qui s'avancait.

C'était une élégante, fine créature, grande, blonde, mince, aux traits purs, à la beauté aristocratique magnifiquement sertie par son riche costume de drap blanc discrètement brodé d'acier. Naguère, elle s'appelait Claire de Neuilles, et, depuis quinze jours elle portait le nom de son cousin Armand Henne-guy de Baudrihaye, leur union ayant été bénie aux yeux de tous à Saint-Thomas-d'Aquin.

Acculé par la nécessité, vaincu par son irrémédiable faiblesse, le jeune homme avait été jusqu'au bout du crime.

Déjà légitimement lié à Gillette, il s'était marié de nouveau avec la fiancée que lui imposait son oncle le comte de Baudrihaye.

Claire l'aborda, le sourire aux lèvres, bien qu'une visible mélancolie se mélangeât à l'adoration empreinte en ses yeux fixés sur Armand.

—Je vous ai cherché partout, dit-elle avec un timide reproche. Vous avez donc oublié notre projet d'excursion pour ce matin?

Armand se leva précipitamment, avec un cri d'excuse:

—Mon Dieu, que je vous demande pardon!... Je ne sais où j'avais la tête!... Le charme de ce lieu m'a séduit, et je me suis oublié!...

Il consulta sa montre, très vexé.

—Dix heures, déjà! Eh bien, si la voiture est encore là, nous pouvons quand même faire un tour...

Claire le fit rasseoir sur le banc et se plaça à ses côtés.

—Non, je l'ai renvoyée... Je ne tiens pas à cette promenade si elle vous ennuie.

Armand se récria.

—Du tout!... Je vous affirme que c'est une simple distraction de ma part... et dont je suis honteux. J'aurais été enchanté de vous faire voir cette vallée célèbre que nous devons visiter.

Claire regardait autour d'elle.

—Quel joli petit coin!... On dirait un jardin d'hiver. Tenez, si vous voulez, nous disposerons la serre de notre hôtel à Paris de façon à rappeler cet endroit.

Armand acquiesça avec indifférence.

—Si cela vous plaît...

La jeune femme avait tiré un carnet et un crayon de sa poche.

—Faites-moi un croquis, cela me servira pour diriger les jardiniers...

Armand obéit en silence. Claire se rapprocha de lui; et, afin de mieux suivre son travail, elle s'appuya doucement sur l'épaule du jeune homme.

Et, malgré lui, un souvenir impérieux, cruel, lancinant, le pénétrait, s'imposait à lui d'une autre silhouette féminine, d'une étreinte tendre, pareille à celle-ci—et si dissemblable!

Comme la jeune femme l'embrassait en s'écriant:

—C'est tout à fait cela... C'est charmant! Merci! Il se souleva, fébrile, exacerbé, rejetant le carnet et le crayon sur les genoux de Claire.

—Venez!... Ne restons pas ici... le soleil commence à y darder de manière intolérable!...

Il souhaitait la présence d'étrangers, le bruit, la cohue qui l'étourdiraient et qui, surtout, l'arracheraient à l'intimité avec cette pauvre enfant que d'heure en heure

lui devenait plus pesante, plus insupportable!

Elle pâlit un peu, confusément blessée de ces paroles.

—Pourquoi nous en aller?... Nous sommes fort bien ici. Que parlez-vous de soleil?... Il ne parvient pas jusqu'à nous. Vous est-il donc si pénible de passer quelques instants avec moi?...

Il protesta, embarrassé.

—Le croyez-vous, ma chère Claire?...

Des larmes montèrent subitement aux yeux de la jeune femme.

—Je me le demande parfois!...

Armand l'examina, inquiet.

—Voyons, ce n'est pas sérieux, je suppose?... Vous plaisantez?

Elle prononça avec une émotion contenue:

—En vérité oui, cela est... Nous sommes mariés il est vrai depuis moins de quinze jours, mais déjà lorsque je m'interroge, je n'ose affirmer que je n'aie pas commis la pire des imprudences en acceptant de vous épouser dans les circonstances où nous nous trouvions...

Il l'interrompit avec impétuosité.

—Rétablissons les faits!...

Elle dit, aussi vivement:

—C'est fort simple!... Moi, je vous ai toujours aimé, Armand!... Toujours je vous ai considéré comme mon fiancé... et cela a été pour moi une déception bien cruelle lorsque, par des tiers étourdis ou malveillants, j'ai appris que vous m'aviez oubliée, que vous aimiez une autre femme.

Armand essaya de l'arrêter.

—Claire, vous m'aviez juré d'enterrer le passé!...

Elle secoua la tête:

—Il faut nous expliquer, Armand! Lorsque notre oncle est venu me dire que vous aviez rompu avec l'autre, que vous reveniez à moi... l'affection que je croyais éteinte en moi s'est réveillée... m'a aveuglée... Pendant nos courtes fiançailles, je vous trouvais bien parfois distrait, nerveux, bizarre... mais mon amour me fournissait des excuses pour vous. Nous nous sommes mariés... nous voici l'un en face de l'autre. Et, au lieu que graduellement nous soyons de plus en plus amis, époux, il me semble que, de jour en jour, nous

nous éloignons plus, nous nous comprenons moins...

—Claire!... je vous jure!...

Elle eut un cri:

—Ah! Faites moins de serments, mais que je sente la sincérité dans vos paroles, dans toute votre attitude!...

Il se leva et marcha avec agitation.

—C'est votre suspicion seule qui vous égare! qui transforme tout de moi! J'ai été stupide. J'aurais dû tout nier, mentir, prétendre vous avoir aimée toujours également... Alors, vous ne me poursuivriez pas d'une méfiance injuste... vous n'auriez pas l'idée de douter de l'affection réelle, profonde que je vous porte.

Il ne mentait point.

S'il était incapable d'éprouver de l'amour pour Claire, il gardait en lui-même une sérieuse estime, une fraternelle tendresse pour la douce, droite, noble et gaie compagne de son enfance.

L'ayant toujours vue d'une extrême réserve à son égard, il l'avait crue froide, et s'était volontiers imaginé leur union amicale, quelque peu austère, de toute façon peu absorbante.

Quelques jours de mariage l'avaient dé trompé sur le caractère de celle qu'il avait criminellement épousée.

Mais, par cela même qu'elle aimait Armand avec une passion grandissant chaque jour, il devenait plus facile de la tromper. Son coeur avait besoin de leurs res et les recherchait avidement.

La tirade du jeune comte la frappa.

—Peut-être avez-vous raison, murmura-t-elle. Si je suis injuste à votre égard, pardonnez-moi...

Il revint à elle, soulagé.

—Oublions l'un et l'autre cet entretien.

Et, lui tendant la main.

—Venez, nous allons descendre jusqu'au bord de la mer en suivant les terrasses... C'est une route un peu longue mais enchantresse.

Comme Claire remettait dans sa poche le carnet sur lequel Armand avait dessiné les entours, elle eut un brusque rappel et atteignit une lettre.

—Tenez, j'avais oublié de vous remettre ceci...

C'était une enveloppe commune, à la

souscriptios tracée par une main assez maladroite. Adressée rue Pergolèse, elle avait été renvoyée en Corse par le concierge.

A l'inspection, Claire l'avait jugée émaner de quelque domestique, quémendeur ou petit fournisseur, et n'y avait attaché aucune importance—détail qui sauva Armand de ses investigations.

Il ouvrit cette missive sans défiance, et, aux premiers mots demeura éperdu, terrassé.

Il avait lu :

“Mon cher monsieur Armand,
“Ceci est pour vous dire que Madame

“Gillette atteinte d'une fièvre cérébrale
“au jour de votre départ n'est pas encore hors de danger...”

A quelque distance, Claire, les yeux au lointain, désignait l'horizon, du bout de son ombrelle blanche.

—Sont-ce les côtes de France que l'on aperçoit là-bas?... Cette ligne trouble...

Armand balbutia, anéanti.

—Je ne crois pas...

La France... Paris... le petit appartement de la butte Montmartre, dans quel horrible éloignement tout cela était!... Et, là-bas, tout là-bas... Gillette gisait, malade, peut-être morte!...

Il continuait hâtivement sa lecture, dévorant les lignes tremblées que Madame Daillot avait tracées sur un papier grossier.

“Si je ne vous ai pas écrit plus tôt,
“c'est qu'un hasard seul m'a fait découvrir votre adresse parmi des papiers, et
“encore, j'ignore si cette lettre vous
“parviendra. Mais au nom du ciel, où que
“vous soyez, quel que soit le motif de votre départ, revenez! Le pauvre petit ange dans son délire n'a eu que votre nom
“à la bouche. Actuellement, sa fièvre est
“beaucoup tombée; elle a repris connaissance, mais le médecin n'en est que plus
“inquiet, parce qu'il dit qu'elle ne pourra
“peut-être pas surmonter l'abattement
“où elle est plongée, et qui n'est causée
“que par votre absence...”

Claire appelait, impatiente.

—Venez-vous? Qu'a donc cette lettre de si intéressant?

Armand glissa précipitamment le papier dans la poche intérieure de son veston.

—Rien!...

Et il rejoignit la jeune femme qui prit son bras, babillant pour le distraire—avec un remords de la scène qu'elle avait provoquée naguère et qui — croyait-elle — avait amené le nuage persistant sur le front d'Armand.

Celui-ci, malgré l'angoisse effroyable qui l'étreignait, parvenait à garder une apparence calme, tellement il était rompu à l'impassibilité, au mensonge de l'attitude du mondain, perpétuellement dressé sur la scène de son existence de parade.

Il parlait, répondait, pouvait trouver machinalement des insignifiances qui contentaient Claire, mais rien de son cœur ni de son esprit n'était en ce lieu; tout avait fui bien loin, au delà de la mer, des espaces immenses...

—Quel beau ciel, quelle mer inouïe! disait Claire extasiée. Et quel air doux!... Ne trouvez-vous pas que c'est une véritable caresse?...

Lui, voyait les nuées sombres qui voyageaient sans doute au-dessus de Paris. Son épiderme frissonnant croyant sentir, non le radieux soleil méditerranéen, mais l'air piquant que janvier apporte dans le nord. Puis, il imaginait la tiédeur fade de la chambre de la malade... un lit apparaissait, dans une alcôve, avec le petit corps, immobile, allongé de Gillette... Ah! son visage pâle, contracté par la douleur... ses grands yeux où les larmes perlaient, coulaient en gouttes sur les oreillers!...

Justement Claire s'écriait :

—Oh! ces yeux, ces beaux yeux de ve-lours!...

Il tressaillit et aperçut à leurs côtés trois gamins bronzés, vêtus de haillons. Tendait des fleurs, ils priaient, implorant des sous, dans un français mélangé de patois.

Il vida sa bourse dans les petites mains sales, bouleversé, car l'éclat de ces regards bruns sertis de longs cils, de cet émail blanc bleuté dans l'ambre satiné de l'orbite lui rappelait d'autres regards!...

Ils étaient arrivés à une esplanade où, devant un café, un orchestre napolitain

Les Deux Epouses

commençait à jouer.

Quelques accords de harpe traversèrent l'espace, relottant comme des sanglots humains; et la voix chaude et langoureuse d'un jeune homme lança, — avec ce mélange d'ironie et de mélancolie pénétrante qui fait le charme des chanteurs populaires italiens, — les premières phrases de la chanson d'"Ohi Caroli".

Claire s'arrêta.

— Oh! écoutons, voulez-vous?... C'est si ravissant, cette musique...

Mais Armand, familiarisé avec la langue italienne, fuyait déjà, poursuivi par le cri déchirant sous la gouaillerie du texte. "Après m'avoir fait tant languir, voici que tu me fais mourir!"

Mourir!... Dans l'existence réelle, est-ce que l'on mourait d'amour trahi, comme dans les chansons?...

Hélas! la pauvre petite, qui avait tant languï, ne mourait-elle pas, abandonnée, là-bas?... "n'ayant que son nom à la bouche"!

Oh! partir!... partir immédiatement!... la rejoindre, se pencher sur ce petit corps, tout glacé de souffrance et de désespoir, le réchauffer, le rappeler à la vie par ses baisers, ses caresses!...

Au loin, la voix jetait: — "Te voir, c'est ma vie... et tu me refuses ta présence!"

— A quoi songez-vous donc? demanda Claire que décontenançait à la fin le mutisme de son mari.

Il regarda autour de lui, hébété, ne sachant plus pourquoi il se trouvait là, ni comment il y était venu... La lettre, la chanson, les yeux noirs, la vision de Gillette, mourante... tout dansait dans son cerveau malade...

Ils étaient arrivés au port, juste à la place où touchaient les paquebots se dirigeant vers les côtes de la Provence... Sur une grande pancarte, un départ pour Marseille était annoncé pour le lendemain matin, à six heures.

Un tremblement saisit Armand; une révolution se fit en lui.

— Ecoutez, Claire, prononça-t-il tout à coup d'une voix changée, ne taxez pas de caprice ou de folie ce que je vais vous dire. Je souhaiterais rentrer à Paris...

Claire le regarda avec une profonde surprise, croyant avoir mal compris.

— Que voulez-vous dire?

— Je voudrais partir...

Elle jeta:

— Mais, quoi donc?... La Corse vous déplaît?...

— Je ne m'y sens pas bien... Vous avez vu tout à l'heure dans quel état de nervosité je suis... vous serait-il désagréable d'abrégier le séjour que nous devons faire ici?

Elle dit d'un ton contraint.

— Je ne sais que vous répondre!... J'étais si loin de m'attendre à cela... Il est évident que je ferai ce que vous désirez... Pourtant, ne croyez-vous pas qu'il semblera bien étrange à nos parents, à nos amis, de voir écourter de la sorte un voyage de noces?...

Il eut une impatience.

— Que vous importe le qu'en dira-t-on?

— Peu de chose, en effet, répliqua-t-elle. Il me coûte surtout de renoncer à un séjour que je trouvais enchanteur...

Et, une émotion la gagnant:

— Il m'est surtout très pénible de penser qu'ici où tout me paraissait charmant, vous vous déplaisiez!...

Armand n'écoutait point ce qu'elle disait, poursuivant une idée au dedans de lui.

— Pourriez-vous prendre le prochain bateau?...

Elle fit un signe affirmatif.

— Si vous voulez, dit-elle abattue.

— Quand part-il?

— Demain matin.

— Oh! alors, impossible!... Songez donc, Armand!... C'est de la folie!...

Et, comme il la regardait, le sourcil froncé, une contrariété marquée sur ses traits, elle reprit avec vivacité:

— Enfin, que signifie cette fantaisie?... Partir demain matin!... Quand nous devons rester un mois ici!... Demain matin!... Mais je ne puis croire que vous ayez dit cela sérieusement!... C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?...

Il répéta, grave avec une obstination:

— Je veux partir!...

Elle posa sa main sur le bras du jeune homme:

—Armand, vous me cachez quelque chose!... Qu'est-ce que voile cette soi-disant subite résolution?... Pourquoi voulez-vous fuir Ajaccio?... Qu'est-ce qui vous attire à Paris?...

Il se troubla, comprenant quelle imprudence il avait commise... Et, malgré ses efforts, il ne découvrit aucun prétexte plausible à avancer.

—Rien ne me chasse d'ici, répondit-il en tâchant d'assurer sa voix.

—Alors, pourquoi partir?...

Il la regarda longuement.

—C'était un caprice, prononça-t-il d'un air étrange.

Elle secoua la tête.

—Il est singulier!...

Son parti brusquement prit, il dit:

—Après tout, si vous vous plaisez ici, Claire, je n'insisterai pas pour vous faire quitter ce lieu... Restons-y...

Des voitures de louage passaient, en quête de clients, Armand fit signe à l'une d'elles d'approcher et y fit monter Claire.

—Pardonnez-moi encore une fois? dit-il d'un ton affectueux, en serrant la main de la jeune femme.

Elle soupira.

—Ah! Armand, j'espère que l'avenir vous rendra le calme... Sans lui, il n'y a guère de bonheur possible.

Il lui répondit par des banalités, presque gai.

A l'hôtel, après le déjeuner auquel il ne toucha pas, il se jeta sur le divan du salon de leur appartement.

—Excusez-moi, ma chère Claire, mais le soleil, cette course de ce matin, m'ont donné une atroce migraine!...

Elle l'embrassa au front, mi apitoyée, mi méfiante. Et, le contact de cet épiderme brûlant la convainquit de la réalité du malaise du jeune comte.

Elle en ressentit un soulagement. Evidemment les bizarreries d'Armand pendant la matinée avaient une cause morbide!... Elle se reprocha ses soupçons jaloux.

—Souffrez-vous beaucoup?

Il répondit, les yeux clos:

—Oui.

Alors, Claire s'activa, satisfaite de le soigner. Elle lui apporta des oreillers,

baissa les jalousies afin d'obscurcir doucement la pièce, fit apporter de la glace.

—Merci... je n'ai besoin que de sommeil...

Et, comme le jeune homme ne bougeait plus et paraissait s'assoupir, elle se retira dans la chambre à côté afin de ne point risquer de le réveiller avec le léger craquement des pages du roman qu'elle coupait avant de le lire.

Aussitôt que Claire eut disparu les paupières d'Armand se soulevèrent, son regard angoissé brilla; ses traits perdirent leur impassibilité menteuse.

Et, délivré de la tendre et vigilante surveillance de la jeune femme, il se replongea dans des visions de désespérance.

Devant lui défilaient, en scènes fantomales, les souffrances de Gillette, son débat contre la mort, son lent et tragique enlèvement dans le désespoir... la vie s'exhalant de ses lèvres décolorées... Il entendait distinctement sa faible voix l'appeler...

Puis, c'était l'enterrement ignoré... suivi de la simple humble logeuse...

Il eut un sursaut, un cri involontaire s'échappa de ses lèvres.

—Ah! j'irai!... je la sauverai!...

Claire, inquiète, parut sur le seuil de la chambre.

—Qu'avez-vous?... Vous avez appelé?

Il répondit d'une voix éteinte, tournant contre la muraille son visage dont l'altération aurait pu le trahir.

—Moi?... Non.

—Cependant, je vous ai entendu...

—J'ai peut-être rêvé.

Le soir il dina.

Sa résolution était prise, immuable désormais. Et, le mépris auquel il était décidé des conséquences qui suivraient fatalement l'acte qu'il voulait accomplir, mettait en lui une fièvre, une exubérance qui pouvaient passer pour de la gaieté.

Claire s'endormit en toute sécurité, rassérénée, confiante en l'avenir, consolée par la tendresse sincère, les démonstrations passionnées qu'il avait eues pour elle.

Quand le jour pénétrant dans la chambre le réveilla, elle constata qu'Armand n'était plus auprès d'elle.

Le cabinet de toilette ainsi que le salon étaient vides.

Sans doute, repris par sa migraine de la veille, le jeune homme était sorti pour respirer l'air frais du matin. Il rentrerait prendre le thé bientôt.

Elle fit sa toilette, choisit un peignoir dont Armand lui avait fait compliment et attendit... patiemment d'abord, puis, avec une sourde appréhension d'on ne sait quel obscur malheur planait sur elle.

Enfin, incapable de rester plus longtemps inactive, elle se décida à sonner...

La femme de chambre déposa le plateau du déjeuner sur une table et remit une lettre à Claire.

—Voici ce que monsieur a dit de remettre à madame, avant qu'il sorte.

Les yeux fixés sur l'enveloppe, marquée au chiffre de l'hôtel, la jeune femme attendit d'être seule pour ouvrir cette lettre menaçante.

Elle lut... sans un cri, sans un geste, sans une larme, foudroyée.

—Ma pauvre Claire, pardonne-moi, comme je pardonnerais à un malade ou à un fou. Je part. A quoi bon te mentir? — La femme que j'ai aimée, que j'aime encore plus que tout, se meurt. Je cours auprès d'elle.

—En ce moment, je ne sais ni ne veux savoir envers qui je suis le plus coupable; je ne puis voir que ceci: "elle" souffre, "elle" m'appelle... j'y vais!...

—Sans doute, adieu pour toujours, mais laisse-moi te dire en cette heure tragique pour nous tous où tu vois que je ne mens pas, que je t'aime profondément, d'une affection fraternelle qui certainement fût devenue du véritable amour si mon coeur n'avait pas été tout plein de l'autre.

—Pardon!...

—Armand."

Claire relut. La vérité lui semblait tellement invraisemblable qu'elle se croyait sous l'empire d'un cauchemar.

Puis, elle jeta le papier avec un horreur sur la table où reposait le déjeuner oublié, et elle se laissa aller tout au fond

du fauteuil sur lequel elle était assise.

Des pensées multiples tourbillonnaient en elle. Et, sur toutes ces images, parmi tous ces sentiments: désespoir, colère, humiliation, blessure sanglante de son coeur et de son orgueil de femme, surnagea enfin cette idée maîtresse de sauver l'honneur du nom, la réputation de son mari, de sauvegarder les apparences pour elle, pour lui, pour la famille qu'ils représentaient désormais.

Elle sonna de nouveau, et fit prier le gérant de passer chez elle.

—M. le comte de Baudrihay a dû partir ce matin, appelé par des affaires urgentes, dit-elle brièvement.

Le gérant s'inclina.

—M. le comte nous a prévenu, en effet, qu'il était obligé de rentrer à Paris dans le plus bref délai, et que madame la comtesse demeurerait...

—Mon mari n'ayant pas voulu me réveiller ce matin avant son départ, je suis forcée de vous demander certains détails dont nous ne nous sommes pas entretenus.

—Je suis aux ordres de madame la comtesse.

—La dépense est-elle réglée?

—M. le comte avait déposé à la caisse six mille francs qu'il nous a ordonné de remettre à madame la comtesse lorsqu'elle le désirera.

—Bien... Faites ma note, je vous prie... Je partirai par le prochain paquebot pour Marseille...

—Alors, mardi?...

—Parfaitement.—A quelle heure?

—A onze heures, madame la comtesse.

—C'est bien.

—Madame la comtesse n'a plus rien à me dire?

—Non, je vous remercie.

Le gérant se retira.

Restée seule, l'énergie dont Claire avait fait preuve aux premiers instants l'abandonna brusquement.

Elle se laissa tomber sur la chaise-longue et enfouit sa tête dans les coussins.

—Mon Dieu! suis-je déjà veuve? s'écria-t-elle en un désespoir plein d'emportement

VI

L'HONNEUR DU NOM

Avril commençait.

Deux mois avaient passé depuis qu'Armand affolé avait quitté Claire pour accourir au chevet de Gillette gravement malade.

Et, avec les souffles printaniers, la petite convalescente réduite à l'ombre d'elle-même, se reprenait ardemment à la vie, à l'amour passionné de son mari.

Tous deux vivaient dans un rêve, à l'écart du monde, perdus en cette Butte qu'entourait un perpétuel et vague concert de cloches et de chants de pèlerins, au milieu des fleurs et des plantes emplissant l'atelier du second étage transformé en une sorte de serre que Gillette soignait avec une minutie inlassable.

Armand, se refusant à réfléchir, avec cette faculté d'inertie et d'oubli qui est l'apanage et le soulagement des gens faibles avait écarté de lui le fardeau de soucis, de responsabilités, tout le drame dont son acte criminel l'avait chargé.

Il vivait uniquement par Gillette et pour elle, sous le charme invincible de l'adorable petite bohémienne.

Quant à elle, trompée par la tendresse sincère du jeune homme, par son besoin même d'être heureuse après les longues heures de souffrance qu'elle avait endurées, elle vivait dans une atmosphère de bonheur et de sécurité telle que jamais encore elle n'en avait connu.

Cependant, le péril était latent autour d'eux.

Et, la rupture de cette fragile tranquillité ne devait pas tarder à s'accomplir...

Un après-midi, ils se tenaient dans l'atelier dont une partie de l'immense baie ouverte laissait librement pénétrer l'air doux et le soleil qui vivifiaient les plantes, souveraines de ce lieu.

Bambous, palmiers et lataniers semblaient frissonner d'aise sous ce souffle, fleurant la saison estivale proche.

Etendu dans un fauteuil profond, Armand lisait, bercé par la mélodie douce

que fredonnait Gillette en s'accompagnant d'une guitare.

Et le silence autour d'eux était coupé par le gazouillement des petits oiseaux de la volière, les favoris de la jeune femme.

La porte craqua. Marie, la petite bonne, entra, portant une carte.

—Monsieur, fit-elle l'air effaré, c'est une personne qui vous demande, s'il vous plaît!

Cette annonce, si simple dans la vie de gens soumis aux conditions de l'existence ordinaire, jeta un trouble extrême en Armand et Gillette.

Une visite?... Un étranger chez eux?... N'était-ce pas une menace?...

Pourtant, le jeune homme questionna, se rassurant à la réflexion.

—Que voulez-vous dire, Marie?... Une personne?... Un homme ou une femme?... Un fournisseur sans doute?... Est-ce que l'on ne vous a pas remis un mémoire?...

A présent, il ne redoutait plus la misère, son oncle Christian lui ayant assuré une vingtaine de mille francs de rente par contrat, lors de son union avec sa cousine Claire de Nieulles.

Mais la bonne protesta:

—Oh! monsieur, ce n'est pas cela du tout!... C'est un monsieur très bien, très distingué, qui est déjà un peu sur l'âge... Il m'a dit qu'il avait à vous parler pour affaire urgente et que vous le verriez sûrement.—Dame! je lui avais dit que je ne savais pas si vous le recevriez! — Du reste, voici son nom...

Et, la jeune fille tendit la carte, qu'elle n'avait pas eu la curiosité d'examiner, tant son agitation était grande de cet événement insolite: une visite pour ses maîtres!...

—Donnez!...

Armand s'empara de la carte, y jeta les yeux, pâlit et recula.

—Ah!...

Gillette s'élança.

—Qu'y a-t-il?... Qui est-ce?

Armand n'eut pas la présence d'esprit de dérober la carte aux regards de la jeune femme, qui eut un cri d'effroi.

—Lui!...

—Que faire? interrogea-t-il tout bas,

avec une angoisse.

Elle fit un geste, en un désarroi.

—Que sais-je?... Il faut bien le recevoir!

Puis, elle ajouta, plus ferme :

—Après tout, quoi?... C'est peut-être heureux!... S'il vient, c'est qu'il souhaite une réconciliation, qu'il est décidé à un arrangement... Oh! je vais me jeter à ses pieds, et...

Armand avait sursauté.

—Toi? cria-t-il d'une voix étranglée par une terreur subite. Toi!... Au nom du ciel, ne parais pas devant lui!...

Et, avec une résolution soudaine, que soufflait en lui son angoisse.

—Va, va!... descends, laisse-moi!...

Surtout, ne remonte pas, ne bouge pas, ne te montre pas!...

Elle se récria :

—Pourtant, Armand!...

Il la supplia, la voix entrecoupée :

—Je t'en prie, ma Gillette!... Je connais mieux mon oncle que toi! Nous avons tout à redouter de lui aujourd'hui. Cette venue n'est point un présage de raccommodement crois-moi!... C'est au contraire la guerre qui recommence!... Ah! va en bas, et surtout ne reviens pas!...

Il la poussait vers le petit escalier qui faisait communiquer l'atelier avec l'appartement du premier étage.

—Oh! Armand, je crois que tu as tort! soupira-t-elle, pleine d'anxiété, craignant la faiblesse de son mari et les promesses que le comte de Baudrihayé pourrait lui arracher.

Cependant, elle obéit et ne tarda pas à disparaître.

Armand fit alors un geste.

—Allez, Marie, priez ce monsieur de monter...

—Oui, monsieur, balbutia la bonne, bouleversée par le mystère de tout ce qui se passait autrement en cet intérieur si calme habituellement.

Quelques minutes plus tard, la porte se refermait sur Christian de Baudrihayé.

L'oncle et le neveu étaient de nouveau en présence; mais, aujourd'hui, en des circonstances cent fois plus palpitantes que lors de leur première explication dans l'hôtel de la rue Pergolèse.

Christian eut un regard rapide autour de lui et constata en même temps l'absence de Gillette et la preuve de sa présence un moment auparavant aux coussins froissés du divan sur lequel elle était couchée, à la guitare jetée précipitamment sur le tapis.

Débout, raidi au milieu de la pièce, Armand attendait, muet, les paroles de son oncle.

Celui-ci attira un fauteuil et en montra un autre au jeune homme d'un geste bref.

—Assieds-toi, dit-il, nous avons à causer longuement.

Vêtu de sombre, il paraissait soucieux et fatigué, portant néanmoins sur ses traits une expression d'énergique décision, le fond de son caractère étant plutôt autoritaire et impérieux.

Son regard scruta Armand qui s'était assis, obéissant machinalement à l'ordre de son parent. Puis, il dit sèchement, avec une ironie cinglante :

—Je constate que les événements n'ont pas influé sur ta santé!... Tu as une mine superbe... tout à fait l'air de l'homme heureux, content de lui, satisfait de sa conduite, en règle avec sa conscience et la société.

Armand releva la tête.

—Mon oncle!... il me semble que le moment n'est pas bien choisi pour m'accabler d'épigrammes... et...

L'autre lui coupa la parole.

—Tu as raison, causons sérieusement. Aussi bien, est-ce pour cela que je suis venu et non pour te faire des reproches qui, je le crains, couleraient inutiles sur ton incroyable anesthésie morale! — Qu'est-ce que tu comptes faire?

Et, le jeune homme le considérant, incertain du sens précis de cette interrogation il reprit avec vivacité :

—Oui!... As-tu l'intention de persévérer dans cette folie inqualifiable?... As-tu réfléchi à ta situation envers ta femme?... ses parents, moi, le monde?... Sais-tu seulement ce qui s'est passé après ton départ d'Ajaccio?...

Le jeune homme répondit brièvement :

—Vous m'étourdissez de questions, mon oncle... Je ne saurais répondre à toutes en même temps.

—Eh bien, qu'as-tu à dire à la dernière?... T'es-tu inquiété de la manière dont Claire a pris ta fuite?... comment elle l'a expliquée aux yeux des étrangers?...

Armand secoua la tête négativement.

—Non!

—C'est bien ce que je pensais! s'écria Christian avec amertume. Ainsi tu as abandonné lâchement, de façon grotesque, grossière!... une jeune femme, ta femme, celle qui porte ton nom!... et cela pendant le voyage de nocces!... Tu t'es sauvé comme un insensé, la laissant seule, en proie à toutes les inquiétudes, les hontes, aux tourments d'une situation pareille!... et tu ne t'occupes même pas de ce qu'elle est devenue?—Et si elle s'était tuée?...

Très pâle, Armand prononça avec netteté:

—Du moment où je reçus la nouvelle que la femme que je n'avais cessé d'aimer passionnément était mourante, rien n'a plus existé pour moi, sauf elle!... Je sais que j'ai commis un crime envers Claire... envers vous, mon oncle, envers la société entière... mais il est infime auprès de l'injure que je lui ai faite, à elle!...

Le comte l'interrompit avec colère.

—Armand!... je suis venu ici pour te parler de Claire, et non de cette femme!...

Le jeune homme se leva brusquement.

—Et moi, je vous réponds que je ne sais plus, que je ne veux plus savoir si Claire a existé!... Qu'il n'y a qu'un être sur terre qui soit tout pour moi!... Que tout le reste, je l'ignore!...

Christian leva les bras, s'écriant avec plus plus de douleur et de stupéfaction que d'emportement.

—Mais, c'est de la démence!

—C'est possible!...

Cette obstination, l'espèce de délire qui se lisait dans les yeux du jeune homme, au paroxysme de son exaspération passionnelle eurent raison du comte.

Il comprit qu'il échouerait par la violence, l'autre étant devenu insensible, à toute menace, à la perspective de n'importe quelle conséquence de ses actes désespérés.

Il l'appela.

—Reviens près de moi, Armand... Souviens-toi que j'ai remplacé ton père...

Que je n'ai fait qu'user envers toi des droits que m'a conférés ma parenté et les soins que j'ai eus pour toi...

—Mon père serait ici que je lui répondrais comme je vous réponde! proféra le jeune homme.

Le comte hocha la tête.

—Hélas, j'en suis persuadé!... — Ah, mais, quel sortilège cette fille a-t-elle donc employé pour t'enchaîner ainsi!... Et, comment, à ton âge, ayant vécu comme vivent les jeunes gens de ton monde, dans ta situation, as-tu pu te laisser accrocher par une petite fille telle que celle-là!

—Mon oncle, ne parlez pas de Gillette! s'écria Armand impétueusement.

—Eh! il le faut bien, pauvre fou!... Comment, c'est pour une musicienne, une cabotine de dernier ordre que tu vas perdre ta vie et celle d'une femme telle que Claire, jeter le ridicule, la honte sur notre famille! Ah! tiens, notre pauvre Claire a montré qu'elle est plus digne que toi de porter le nom de Baudrihaye!... Tu ne sais pas, il t'importe peu de savoir ce qu'elle a fait?—Eh bien! je vais te le dire quand même!... Sans perdre la tête sous l'injure, sous la blessure que tu lui causais, en fille de coeur et de vaillance, elle a réparé, caché ta faute, autant qu'il le lui était possible!... C'est chez moi, au château de Baudrihaye, qu'elle est venue ensevelir sa douleur, sa stupeur, et cela sans rien dire, même à ses parents, m'écrivant à moi, une lettre qui est un chef-d'oeuvre de noblesse, de grandeur et de souffrance, me suppliant de la venir trouver, de la conseiller... Elle est encore là-bas... nul ne sait son retour, le sien... l'on vous croit encore en voyage... Et, voici où la pauvre enfant touche au sublime!...—Froissée dans tout ce qu'elle a de plus délicat, le coeur ulcéré, sa vie entière écroulée, elle pense néanmoins principalement à l'honneur de notre nom!... Elle te pardonne, elle veut que tu rentres, que tu reprennes ta place, et qu'aux yeux du monde tout demeure inconnu de cette abominable aventure. — Cependant, comprends-le, Armand, le moment est décisif. Bientôt, dans quelques jours, il sera impossible de continuer plus longtemps le mensonge auquel elle s'est cramponnée...

Les Deux Epouses

On ne pourra plus nier ton absence... Tout se saura!...—Armand! toi, comte Henneguy, il faut que tu reviennes dans ta maison, auprès de ta femme, auprès de la comtesse de Baudrihayé!...

Droit, frémissant de tout son corps, Armand répondait à cette adjuration, jeta l'aveu terrible:

—Mon oncle!... ma femme... ma seule femme légitime...

Le comte Christian l'interrompit sans l'écouter, lançant l'argument suprême qu'il avait gardé pour le cas de résistance absolue.

—Tais-toi!... n'insulte pas Claire!... tu ne le peux pas, tu n'en as pas le droit! Car elle va être mère, et tu dois respecter la mère de ton enfant!... du descendant de notre famille, de l'héritier de notre nom!...

A cette révélation inattendue tombant sur lui comme un éclat de foudre, Armand recula, chancelant, et alla s'effondrer sur le divan.

—Claire! balbutia-t-il éperdu.

—Oui! s'écria le comte triomphant. Si tu n'as pas pitié de ta femme, voudras-tu couvrir ton enfant d'opprobre? Ah! Armand, tu fais bon marché de nous, mais cependant je ne crois pas que tu sois assez dégénéré, assez aveuili pour que l'idée de ta race ne réveille pas ton honneur!... Allons, viens, suis-moi, rentre avec moi auprès de celle qui, je te le promets, ne t'adressera pas le moindre reproche, qui te demande seulement de remplir ton strict devoir, qui est de lui assurer la considération, le respect du monde dans lequel vous devez vivre...

—Un enfant!... répétait-il assommé.

C'était alors que son crime lui apparaissait dans toute son horreur! et que grandissait aussi, en lui, peu à peu, une volonté désespérée de le cacher, de le nier, de l'étouffer, non pour lui-même, mais pour l'innocent...

Suivant avec anxiété la physionomie d'Armand, le comte Christian devina qu'il avait touché juste et l'emportait.

Il saisit les mains du jeune homme et le força à se lever.

—Allons, du courage! s'écria-t-il avec émotion.

Son neveu se laissa aller sur sa poitrine, vaincu.

—Ah! mon oncle!... mon bon oncle!...

L'autre le pressa affectueusement entre ses bras.

—Chut! assez de faiblesse. Pardon et oubli, c'est Claire qui a donné le mot d'ordre... Viens, sortons vite, nous avons un train qui nous mettra ce soir à Baudrihayé...

Armand se dégagea avec fermeté.

—Non, mon oncle, je ne puis partir d'ici de cette façon... Il y a un être frêle, encore à peine guéri d'une terrible maladie, et que ce choc non adouci tuerait.

Le comte fit un geste colère.

—Eh! as-tu pensé à l'autre, quand tu as fui là-bas aussi brusquement?...

—J'étais fou, alors.

—Dis que tu aimes celle-ci et que l'autre t'étais indifférente!...

Armand ne répondit point à ses paroles.

—Je serai chez vous demain matin, prêt à vous suivre où vous voudrez, à faire ce que vous me commanderez...

Christian se désespéra.

—Ah! si tu la revois, tout est perdu!...

Le jeune homme secoua la tête.

—N'ayez aucune crainte, mon oncle, dit-il avec abattement, ma décision est bien prise, non point sous l'impulsion d'une émotion passagère, mais parce que je reconnais la nécessité de sauvegarder l'honneur de notre nom... Laissez-moi libre d'agir... vous pouvez compter sur ma promesse.

Le comte de Baudrihayé hésita pendant quelques instants; puis comprenant qu'il n'aurait point raison de l'entêtement d'Armand, il se résigna.

—Ta parole, Armand?

—Vous l'avez, mon oncle, répondit le jeune homme gravement.

Christian prit son chapeau.

—A demain, dit-il en tendant la main à son neveu qui la prit et la serra avec une décision qui le rassura quelque peu.

—A demain! prononça le jeune homme avec une simplicité tragique.

Et il demeura dans la pièce, sur un signe du comte, sans reconduire celui-ci, plongé dans une rêverie douloureuse que

traversaient de lancinantes pensées.

Lorsque le roulement de la voiture emportant Christian de Baudrihay se fut totalement évanoui, qu'un silence complet régna autour de lui, il tressaillit tout à

coup et se dirigea vers l'escalier conduisant à l'appartement de Gillette.

—Je vais tout lui dire!... Je n'ai pas d'autre alternative! murmura-t-il, le coeur défaillant à la pensée de l'effrayant aveu.

DEUXIEME PARTIE

I

LE CALVAIRE DE CLAIRE

Octobre jaunissait les arbres du parc de Baudrihay. Dans les massifs, des roses tardives prenaient d'ardentes couleurs, leurs pétales se tordant comme brûlés par les rosées fraîches des nuits.

Sous les marronniers de la terrasse dominant de très haut l'étendue de la plaine où courait la Loire au lointain, un bel enfant de trois ans jouait avec les fruits mordorés que son petit pied faisait jaillir des cosses vertes hérissées de piquants.

Au bord extrême de la terrasse, que longeaient des caisses de citronniers, d'orangers et de lauriers-roses que les jardiniers n'avaient pas encore rentrés, Christian de Baudrihay et Claire, sa nièce, causaient, assis sur un banc.

L'enfant était le fils d'Armand, et près de quatre ans s'étaient écoulés depuis que, rappelé à son devoir de chef de famille, le jeune homme était revenu auprès de celle qui, aux yeux du monde, portait son nom.

Une teinte plus argentée couvrait la tête de Christian, mais sa vigueur, son aspect de santé étaient toujours les mêmes. Il avait aujourd'hui cinquante-huit ans sonnés.

Claire venait d'atteindre sa vingt-troisième année. Elle était dans tout l'éclat de sa beauté de femme faite.

Sa chevelure s'était légèrement foncée, prenant une opulente teinte d'or bruni, sa gorge s'épanouissait au-dessus de la tail-

le, toujours svelte; ses traits nobles et purs avaient contracté un caractère de mélancolie qui leur donnait un charme puissant.

C'était cette expression persistante de chagrin sur les traits de la jeune femme—expression qui ne cédaient la place à de la tendresse exaltée que lorsqu'elle contemplait son fils, le petit Marcel—qui était le sujet de la conversation de l'oncle et de la nièce.

—Tu n'es pas heureuse, Claire, affirmait-il, son regard caressant le visage de la jeune femme avec une affectueuse pitié.

—Mais si, mon oncle, dit-elle doucement.

—Non.

Puis, plus bas, il ajouta :

—Pourtant, Armand t'aime...

Les joues de la jeune femme s'empourprèrent.

—N'abordons point ceci, mon oncle! jeta-t-elle avec vivacité.

Il hésita.

—Permetts-moi d'insister, mon enfant... Tu n'as jamais voulu entretenir tes parents des secrets douloureux de ton ménage.

Elle l'interrompit :

—Me donnez-vous tort?

—Certes non!... Il n'est pas certain que l'indignation de ta mère ne t'eût pas poussé à des partis extrêmes et funestes. Pourtant, le premier moment d'effervescence passé, son expérience t'aurait peut-être utilement guidée... La vie t'a réservé un problème à résoudre où la plupart des jeunes femmes eussent échoué... Je ne crois pas que tu y sois arrivée...

Ses yeux attachés au sol, Claire pro-

nonça, l'accent découragé :

—Et s'il n'a point de solution ?

Christian sourit :

—Crois-en ma vieille science, ma petite Claire, ton problème, dont les facteurs sont des êtres jeunes, a une solution infaillible... l'amour.

Elle dit, amère :

—C'est que là, justement, l'amour a fait défaut... au moins d'un côté.

Le comte hocha la tête avec un doute.

—En es-tu sûre ?

Elle releva sur lui ses yeux où se peignait une douloureuse irritation.

—Mon oncle, croyez-vous que j'ignore quoi que ce soit de la honteuse comédie qui se joue depuis quatre ans?... et dont je suis le spectateur volontairement désarmé, alors que je devrais être juge ! Ah ! je ne sais pourquoi vous avez provoqué cette conversation, mais, puisque nous l'avons commencé, nous irons jusqu'au bout ! Oui, je sais aussi bien que vous qu'Armand n'a jamais quitté l'autre !... Qu'à Paris, il la visite sans cesse dans ce même lieu d'où vous l'avez arraché... Qu'ici, où nous passons huit mois de l'année, il l'a installée dans une petite propriété à la lisière de nos bois, et il n'est pas de jours où il ne s'y rende... Ah ! mon mari n'a point un coeur inconstant !... Malheureusement, ce coeur n'a jamais été à moi... et j'ai été assez folle pour me laisser leurrer... J'ai été prise au piège que d'autres connaissaient et ne m'ont point dévoilé...

Le comte prit sa main.

—C'est pour moi que tu dis cela, Claire ?

Elle le regarda hardiment, quoique sans colère.

—Oui, mon oncle... Combien de fois, je me suis demandée pourquoi, sachant l'amour invincible d'Armand pour cette femme, vous aviez permis—que dis-je ?—exigé notre union !...

Il fit un geste navré.

—Que veux-tu, j'étais persuadé qu'il l'oublierait ! Puis, je l'avoue, je comptais un peu plus sur toi !...

Elle tressaillit tout entière, entraînée par une émotion qui la faisait sortir des bornes de son ordinaire réserve.

—Eh ! bien, mon oncle, je l'ai aimé ! s'écria-t-elle avec emportement. Je l'aime encore de toutes les forces de mon âme !... Assez pour que ma vie soit un martyre perpétuel !... Assez pour avoir appris tout ce que la jalousie a de cruel, d'atrocité !... Mais, que puis-je ?... Dois-je m'humilier ?... implorer un amour que l'on me refuse ?... supplier un époux qui me dédaigne, me repousse, me fuit !... Si c'est cela que vous me conseillez, vous me connaissez bien mal si vous supposez que je puisse vous obéir !...

Christian l'écoutait, attentivement, surpris et charmé de l'ardeur avec laquelle elle s'exprimait.

—Ah ! ma chérie, s'écria-t-il gaiement, rien n'est perdu, car tu l'aimes !... et je te le dis, il t'aime aussi !

La fièvre de Claire tomba soudain.

Elle se rejeta au fond du banc sur lequel tous deux étaient assis, les yeux ternis d'un souci et d'une désespérance.

—Vous vous trompez, mon oncle, dit-elle faiblement. Armand ne m'aime ni ne me hait... je n'existe pas pour lui !...

—Ta, ta, ta !... Me crois-tu aveugle ?... Voici trois semaines que je vis auprès de vous, dans une solitude absolue—un temps diablement long pour un mondain incorrigible comme moi !—et cependant, je ne me suis pas ennuyé une minute.—Or, dans les conditions particulièrement sévères où nous sommes, c'est un indice certain, ou que je suis amoureux, ou que je vieillis, ou que quelque intrigue obscure, difficile à débrouiller me distrait.—Le premier cas est inadmissible, car enfin, on ne fait pas de civet !... Le second, je le repousse avec énergie... reste donc le troisième, le seul bon.—et, cette saynète qui charme mon isolement dans cette infernale campagne dont je m'applaudis tous les jours de m'être débarrassé en vous en faisant cadeau, c'est vous mes enfants, qui me la jouez...

Claire se troubla.

—Je ne vous comprends pas...

Le regard de Christian, plein de curiosité bienveillante, s'attachait sur elle.

—Es-tu absolument sincère ?... N'as-tu vraiment pas remarqué ainsi que moi com-

bien Armand est transformé depuis quelque temps?... Les rêveries dans lesquelles il se plonge... par quelles alternatives de sombre tristesse, de gaieté fiévreuse il passe?... Comment il te regarde parfois à la dérobée... Comment sa tendresse pour Marcel s'exaspère lorsque le petit vient de te quitter, et arrive à lui, encore tout chaud de tes caresses?... N'as-tu pas eu l'impression que c'étaient tes baisers que ton mari cueillait si dévotement sur la joue potelée de votre enfant?...

Claire répondit, la voix altérée :

—Illusion!... Armand est bien à cette femme, allez!... Jamais il ne secouera son joug!...

Le comte Christian insista.

—Avoue que des pensées, des remarques pareilles aux miennes se sont imposées à ton esprit?

Elle voulut nier; puis, rencontrant les yeux pleins de tendresse de son parent, elle fondit brusquement en larmes.

—Ah! à quoi bon m'entretenir dans cette erreur!... puisque je n'en retirerai qu'un désappointement nouveau, un accroissement de mes peines, déjà si lourdes! C'est par bonté, mon oncle, que vous me parlez, mais vous ne vous doutez pas de votre cruauté!

Il caressa doucement son épaule.

—Ne te désespère point, mon enfant... Tu as la beauté et la jeunesse... Tu as aussi le charme de l'inconnu... il est impossible que le mystère de ton cœur ne te ramène pas l'intérêt de ton mari... et je crois que cela est déjà fait!...

Mais Claire dressait la tête sans plus l'écouter, la pensée enfuie autre part, prêtant l'oreille à un bruit reconnu.

Pendant un moment, ses traits exprimèrent une douleur si aiguë que l'on eut pu croire qu'une souffrance physique l'étreignait.

—Écoutez! jeta-t-elle, la voix saccadée. Écoutez les pas de ce cheval sur le gravier de l'avenue là-bas!...

—Qu'est-ce donc?

—C'est lui!... C'est Armand qui part, comme d'habitude, pour aller rejoindre cette femme!... sous le prétexte d'inspecter nos terres!—Ah! vous voyez si l'on

peut parler de son affection renaissante!... si l'on peut espérer, rêver une minute à un bonheur impossible sans être immédiatement rejeté, dans l'amère, la nauséabonde réalité!...

Le comte avait eu un geste de colère.

—L'imbécile!...

Et, se levant ainsi que Claire, ils arpentèrent la terrasse, dans un silence découragé.

—Eh bien, reprit-il au bout d'un instant, cela ne prouve rien!— Evidemment, elle le tient par l'habitude... Mais, je te dis que je ne t'aurais pas affirmé il y a un an... il y a même trois mois!... Armand ne l'aime plus... et c'est toi qu'il aime!...

Une nuance rosée délicieuse envahit le visage de la jeune femme. Elle secoua la tête négativement— d'ailleurs, sans protester autrement— son cœur battant d'une angoisse, où se levait néanmoins une lueur d'espoir fragile.

Un cri d'enfant aigu, affolé, traversant l'air malgré un éloignement assez grand, la fit bondir.

—Mon Dieu! Marcel!...

Et, tous deux s'élançèrent, fouillant du regard les alentours, sans apercevoir le petit garçon qu'ils avaient complètement oublié de surveiller pendant la conversation qui les absorbait naguère.

Une seconde plainte, plus faible, leur arriva.

La jeune mère eut une inspiration.

—Oh! le saut-de-loup! cria-t-elle avec terreur.

—Le malheureux! murmura Christian, imaginant comme dans un éclair l'enfant roulant dans le fossé profond qui séparait la parc des terres avoisinantes... blessé, mort peut-être!...

Ils coururent, parvinrent à la haie trouée par places, qu'ils traversèrent sans souci des branches qui les fouettaient et des épines s'acrochant à leurs vêtements.

Claire se pencha au-dessus du mur de pierre qui descendait à pic, creux de cinq mètres.

Christian la saisit dans ses bras.

—Ma pauvre petite!...

L'enfant gisait en bas, étendu sur le sol du fossé à sec, sans mouvement!...

II

CHEZ GILLETTE

A la lisière des bois de Baudrihay, couvrant un espace considérable, s'élevait une pittoresque petite maison qui, à l'époque de Louis XIII, avait été une hôtellerie sur la grand'route de Tours à Paris.

Depuis, d'importantes transformations avaient modifié l'habitation; cependant, elle conservait un curieux caractère ancien avec son rez-de-chaussée bas, demi-enfoncé dans le sol, à peine éclairé d'étroites ouvertures, surplombé par un premier étage avançant au-dessus son vaste balcon de fer forgé aux larges croisées de petits carreaux verdâtres, et son haut toit d'ardoises agrémenté de plomb et pourvu de girouettes compliquées.

Derrière un, grand jardin descendait par trois terrasses plantées de tilleuls jusqu'à au ruisseau. La prairie qui s'étendait de l'autre côté avec ses bouquets de peupliers appartenait à la propriété, ainsi qu'un potager et une basse-cour.

C'était là que Gillette demeurait pendant le temps que les Baudrihay passaient au château.

Parvenu devant la maison, Armand sauta de sa monture et la fit passer sous le porche ouvert. Dans la cour, il noua la bride à un anneau fixé dans la muraille et agita deux fois la corde d'une cloche, afin de prévenir le jardinier d'avoir à s'occuper du cheval.

Ensuite, d'un pas paresseux, le jeune homme gravit l'escalier de pierre usée, à la double révolution, qui menait aux appartements où, à ce moment, il était certain de trouver Gillette l'attendant.

Il était en retard sur l'heure habituelle, aussi ne fut-il qu'à moitié surpris de voir la jeune femme en larmes, étendue sur une chaise-longue, le visage enfoui sous les coussins.

—Gillette, quand donc seras-tu raisonnable! proféra-t-il d'un ton beaucoup plus bas qu'ému.

Elle tressaillit à sa voix, car elle ne l'avait pas entendu entrer, se redressa et

essuya ses pleurs avec précipitation.

Le temps écoulé qui avait si remarquablement embelli Claire, s'il n'avait rien ajouté au charme de Gillette, ne lui avait non plus rien enlevé.

Elle était toujours l'étrange et capiteuse tzigane de jadis, au teint ambré, aux yeux de flamme, sous l'opulente chevelure sombre traversée de reflets d'or. Sa taille menue, souple, semblait pouvoir tenir dans un bracelet.

—Je te demande pardon, dit-elle. J'ai un peu mal aux nerfs aujourd'hui.

Mais, Armand, insensible à la tendresse, craintive de déplaire, de cette voix, se promenait de long en large avec une sourde irritation.

—Je ne puis te comprendre! dit-il enfin. Depuis si longtemps que tu es sûre de mon affection, comment peux-tu encore te livrer à des accès de désespoir aussi enfantins, pour un jour où il me sera impossible de venir, ou même pour une heure de retard!... Tu sais bien que c'est contre ma volonté que je ne passe pas ma vie entière auprès de toi, alors, quand cesseras-tu de me faire un crime d'un manquement qui est indépendant de moi!...

Calme à présent, elle l'étudiait avec tristesse.

—Il me semble que je ne t'ai rien dit qui eut l'air d'une plainte, Armand?...

Il s'exaspéra soudain.

—Ah! ceci est de l'hypocrisie!... Croistu que je ne préférerais pas des reproches directs à l'attitude de martyr que tu prends? aux larmes dans lesquelles je te trouve perpétuellement plongée.

Gillette se leva.

—Ecoute, Armand, dit-elle avec émotion. Laissons ceci... Tu es plus nerveux encore que moi, mon pauvre ami, et je redoute particulièrement aujourd'hui ce qui peut être prononcé entre nous... viens au jardin... parlons d'autre chose...

Il la saisit par les mains et la força à s'asseoir près de lui.

—Que veux-tu dire?... Tu crains spécialement une explication en ce moment? Pourquoi?... je ne saisis pas... quel mystère est-ce encore là?...

Elle protesta.

—Oh! rien!... je n'ai rien voulu dire!...

—Ce n'est pas vrai! Crois-tu que je ne voie pas à tes yeux que tu mens!... Je te prie de t'expliquer.

Détournant la tête, elle dit à regret:

—Eh bien, j'ai cette sensation pénible que depuis quelque temps tu cherches inconsciemment à accumuler des griefs contre moi... Tout ce que je fais te déplaît, t'irrite... Je crains une scène maintenant parce que je suis persuadée qu'elle ne serait pas suivie d'oubli absolu comme autrefois, lorsque ton amour était sans aucune fêlure...

Il l'interrompit avec une aigreur.

—Ce qui revient à prétendre que je ne t'aime plus?...

Les yeux baissés, lissant d'un doigt distraït l'étoffe du meuble sur lequel ils étaient assis, elle répondit doucement:

—Non... Je crois que tu m'aimes encore beaucoup...

—Mais enfin, moins que jadis?

—Oui.

Il cria, avec une sorte d'angoisse colère:

—Ce n'est pas vrai!... Tu te trompes! C'est absurde!

Elle eut la douloureuse impression qu'il se donnait un démenti à lui-même, à la certitude qu'il avait déjà de ne plus ressentir la même affection pour la jeune femme.

Et, comme son coeur à elle n'avait point varié, ce fut une cruelle blessure.

Il insistait.

—Avoues que tu te trompes...

Elle enlaça son cou avec tendresse.

—A quoi bon nous torturer ainsi!... C'est moi qui, en ce moment, vais te répéter ce que tu me disais tout à l'heure... Si tu es sûr de m'aimer autant que lors des belles heures du début de notre mariage, pourquoi gêner par des discussions les minutes que nous avons à passer ensemble?... Viens là, sur mon coeur... parle-moi, dis-moi ce que tu as fait durant que je n'étais point auprès de toi...

Il s'était apaisé.

—Tu as raison, dit-il en déposant un baiser affectueux sur le front de Gillette.

Cependant, elle soupira, car loin de rechercher la câline étreinte dont il n'était jamais las au temps passé, il se dégagea,

se leva, et roula une cigarette.

Elle le questionna, la pensée ailleurs, quoique toujours avec lui.

—Les travaux du moulin avancent-ils? Alors, Armand se lança en un flot de paroles quelconques.

Au bout de quelques minutes, il s'arrêta s'écriant avec dépit:

—Est-ce que tu m'écoutes, Gillette?...

Elle tressaillit et mentit.

—Certainement!

Il haussa les épaules.

—J'ai tort de t'entretenir de tout ceci... en effet, cela ne peut t'intéresser, tu es si enfant!...

Il se rappelait les excellents conseils de Claire concernant la conduite de leurs propriétés considérables, tout ce que, avec une discrète persévérance elle avait tiré de l'indifférence du jeune homme, de sa paresse de mondain.

—Pourtant, ajouta-t-il, l'augmentation de nos revenus devrait te toucher... Tu en as ta part.

Elle blêmit sous ce reproche auquel elle attribua plus d'importance qu'Armand ne lui en attachait.

Toute sa patience de l'heure précédente s'envola; elle redevint la petite sauvage ardente qui, parfois, cédaït la place à la tendre et soumise amoureuse.

—Ne m'insulte pas, Armand! s'écria-t-elle d'une voix vibrante. Car, je ne le mérite point et je ne le souffrirais pas!...

Il comprit sa faute et essaya de s'excuser.

—Je t'assure que je n'avais aucune intention de te blesser!...

Elle poursuivait avec véhémence.

—Je sais trop que je prends ma part de la fortune de ta cousine commune avec la tienne!... Je sais trop que je vis aux dépens de celle auprès de laquelle tu vis! Mais à qui la faute?... Est-ce que j'ai réclamé le luxe dont tu m'as entourée, plus pour toi que pour moi?... Est-ce moi qui ai recherché cette affreuse, inique situation?... Oû, moi, ta femme légitime, je dois me contenter de la place humble, honteuse, alors qu'une autre, armée de faux droits, trône là-bas dans le château familial!... Tandis que celle-là est respectée, honorée de tous, s'étale au grand

jour, je dois me cacher, moi!... Si j'osais élever la voix, je recevrais des insultes, de la boue!... Et, pourtant, n'as-tu point prononcé le voeu solennel de me protéger, de me défendre?... N'ai-je point le droit d'exiger ma place à ton foyer?... Ne pourrais-je en chasser celle qui l'usurpe! Tu sais que si j'ai accepté cette position indigne et dégradante que tu m'as imposée, c'est par amour, par dévouement pour toi!... et ne viens pas me reprocher le pain que je mange, car ce serait trop injuste, trop atroce!...

Il jeta sa cigarette à demi consumée.

—Ton exaltation est tout à fait hors de propos, dit-il froidement. Tu as donné à des paroles quelconques un sens qui était à cent lieues de ma pensée...

D'abord, rétablissons les faits... Les biens que mon oncle m'a assurés au moment de mon mariage avec Claire, et ceux qu'il m'a donnés depuis, sont assez importants pour que ni toi ni moi n'ayons à nous reprocher d'entamer les revenus de la malheureuse femme qui est plus sacrifiée que toi en tout ceci, je te l'affirme...

Gillette l'interrompit avec impétuosité:

—Vraiment, tu la plains!

Il dit bravement:

—Certes!... une vie brisée... l'injure inouïe qu'elle croit que je lui fais sont bien faiblement compensées par cette apparence honorable que tu lui envies!...

Gillette jeta, acerbe

—Elle porte ton nom... elle peut sortir à ton bras!...

—Mais, je le lui refuse la plupart du temps... et, mes relations avec toi, qui n'ont pu demeurer complètement secrètes, lui créent dans le monde une situation extrêmement pénible.

—N'importe!... Vis-à-vis de tous, elle est ta femme... la mère de ton enfant!...

Armand fit un geste de souffrance.

—Pauvre petit!... C'est à cause de lui seul que j'ai imposé à nous trois la vie de tortures qui pèse sur nous!...

—Je le sais, s'écria Gillette avec amertume. Si tu m'as sacrifiée, c'est pour ce fils que tu me préfères cent fois!

—Ne parlons pas de lui, je t'en prie! dit le jeune comte avec une irritation

naissante.

—Pourquoi donc? fit-elle agressive. Ah! je l'ai vite compris que c'est là l'ennemi! celui qui, peu à peu, a délié nos liens, accaparé ton coeur, affaibli ton amour pour moi! Celui qui, bientôt, t'arrachera à moi définitivement pour te rendre à sa mère!

Armand s'écria:

—Assez, Gillette... au nom du ciel, arrête-toi!...

Elle eut un grand geste, s'enivrant graduellement de sa colère et de sa douleur.

—Si mes paroles te blessent, c'est que tu reconnais leur justesse!... Ah! combien me le suis-je dit!... Si j'avais eu un enfant, je t'aurais gardé!... Voilà la véritable possession!... surtout pour vous autres, nobles!... Et ton fils légitime aurait le pas sur l'autre.

Armand tressaillit, pâle, une lueur de fureur dans ses prunelles.

—Gillette, tais-toi!...

Elle le brava.

—Mais je le hais, ton fils, vois-tu!...

Oui, je le hais!... plus encore que je ne hais sa mère!... cette poupée blonde, orgueilleuse de son nom et de sa race!... Et plus de mille fois, entends-tu, j'ai souhaité sa mort, à ton fils!

Il la saisit par les poignets qu'il tordit avec brutalité.

—Je te dis de te taire!

La souffrance arracha un cri éperdu à la jeune femme.

Armand, revenant aussitôt à lui, la lâcha et recula, la regardant gagner en chancelant la chaise longue où elle s'abattit, prise de vertige.

Puis, comme elle paraissait à demi privée de sentiment, il fit un pas vers elle, effrayé.

—Gillette!... t'ai-je fait mal?

Elle le repoussa du geste.

—Non, non, va!... Ne m'approche pas!...

Il outrepassa sa défense; et, se jetant à ses genoux, il l'enlaça avec une tendresse renaissante.

—Ah! tu avais raison tout à l'heure. Nous étions mal disposés tous deux, et voilà à quoi cela nous a amenés!...

Elle s'abandonnait à son étreinte, brisée par cette scène tout de suite ramenée

à lui par sa première parole douce.

—Pardon! fit-elle timidement.

Il l'embrassa.

—Oublions.

Et, la faisant se lever, il l'entraîna au jardin, l'étourdit et tenta de s'égarer lui-même de banalités.

Pourtant, l'un et l'autre, la mort dans l'âme, sentaient que leur amour s'en allait à la dérive, devinant que chaque juor désormais, il viendrait se heurter à quelque écueil nouveau, jusqu'à l'instant fatal où il sombrerait totalement.

La journée se passa néanmoins avec assez de douceur pour eux.

Cet intérieur où il était si absolument adoré enlizait quand même le jeune homme et il avait aimé Gillette avec trop de passion pour que, dans son détachement, il ne lui revint pas des élans sincères pour elle.

L'heure s'avancant, elle interrogea :

—Tu ne dînes pas ici?

Cela ne lui arrivait que fort rarement ; et jamais il ne l'avait fait depuis que le comte Christian était en séjour au château.

—Si, répondit-il, ayant pris cette décision comme involontairement.

Et, l'éclair de bonheur intense qui brilla dans le regard de la jeune femme lui fut agréable.

Le repas fut gai.

Des rappels leur venaient des dîners de jadis au temps de leur lune de miel dorée, de leurs soupers délicats dans les hôtels d'Italie où ils avaient promené leur amour à son début. C'était comme le calme un peu inquietant qui précède les violents orages. La foudre ne devait pas tarder à tomber sur eux.

A neuf heures, un bruit insolite montant du rez-de-chaussée les surprit. Une voix d'homme parlait à la cuisinière.

Armand se dressa, alarmé, reconnaissant ce timbre familier.

—Qu'est-ce que cela veut dire? murmura-t-il.

Son valet de chambre Pierre ici... Chez Gillette!...

Un monde de soupçons, de craintes l'envahissaient... Claire, lasse à la fin des outrages dont il l'abreuvait, voulait-elle

provoquer quelque éclat?...

Gillette s'était levée, inquiète elle aussi, déclarant :

—Je vais voir!...

Il se jeta devant elle.

—Du tout!... Reste ici, je le veux!...

Et il se précipita dans l'escalier.

Justement, la bonne montait, toute bouleversée.

—Ah! monsieur, c'est un malheur!...

Armand eut une exclamation qui retentit dans le cœur de Gillette, pâle et tremblante derrière lui.

—Claire?...

Le valet de chambre s'était avancé.

—Non, monsieur le comte... C'est un accident qui est arrivé à M. Marcel...

—A mon fils?...

—Oui, monsieur le comte... Il est tombé dans le Saut-de-Loup...

Armand, cria, la voix horriblement étranglée:

—Mort?... Ah! dites-le, Pierre!... Mort!... Mort!...

Le domestique se hâta de nier:

—Non, monsieur le comte!... M. Marcel est seulement blessé...

—Grièvement?...

Pierre hésita.

—Sérieusement, monsieur le comte!... Ses deux jambes sont brisées...

Le père eut un gémissement déchirant.

—Mon petit!...

Puis, il se laissa aller contre la muraille, défaillant sous ce coup.

Pierre reprit avec une hâte, ému par cette douleur.

—Que monsieur le comte ne s'effraie pas trop... Le docteur est venu... M. Marcel est déjà pansé... Madame la comtesse et M. le comte sont auprès de lui...

Armand reprenait ses sens.

—Vite, mon cheval!...

Et, avec un regard d'horreur autour de lui:

—Ah! mon fils souffre, se meurt peut-être, et je suis ici!...

Pâle comme un spectre, Gillette frappée par ces mots, remonta les degrés et disparut dans son appartement, pendant que le jeune comte s'enfuyait, sans même paraître se rappeler son existence.

Le galop des chevaux sonnait bientôt

sur la route tomba sur son cœur, et le foula comme les sabots des deux bêtes écrasèrent la poussière du chemin.

—Armand! mon Armand! balbutia-t-elle en s'abîmant sur son lit, inondée de larmes, apercevant un avenir désolé, l'affreuse solitude qui lui était réservée.

III

AU CHEVET DE L'ENFANT

Quand Armand entra dans la chambre de Claire, où le comte Christian et la jeune mère veillaient, sous la lueur de la lampe atténuée, par l'abat-jour rose, l'enfant épuisé venait de s'asseoir.

Le jeune homme s'approcha du petit lit d'un pas rapide que le tapis étouffait, et se pencha, en proie à une atroce émotion, dévorant les traces de la souffrance sur le joli visage pâli de Marcel, dont le front pur gardait une âpre contraction, dont les lèvres décolorées avaient de fréquents tressaillements nerveux.

Claire s'était levée, se penchait aussi. Leur pitié, leurs angoisses pareilles se croisaient au-dessus de la tête du petit garçon, ainsi que leur remord cuisant ; Armand, de son absence à l'heure du martyre de son petit ; Claire, de sa négligence qui avait permis l'accident.

Christian se leva de sa place, discrètement, et sortit sans bruit.

Les jeunes gens se trouvaient seuls dans la pièce, le sanctuaire où jamais encore Armand n'avait pénétré.

Lentement, ils se redressèrent, reculèrent de quelques pas ; et, leurs yeux, abandonnant le petit garçon, se cherchèrent, en un immense besoin de réconfort, de consolation, en un profond effroi de leur solitude morale.

Alors, dans un élan simultané, irrésistible, leurs bras se tendirent ; ils s'unirent en une brusque, violente étreinte.

L'émotion de la jeune femme, comprimée jusque là à force d'énergie, éclata enfin. Ses sanglots sifflèrent dans le silence de la pièce, ses larmes inondèrent son

visage blotti sur la poitrine d'Armand.

Il l'entraîna au bout de la chambre et la fit asseoir sur une chaise longue, toujours rivée à lui.

—Ma petite Claire, ma chérie, calme-toi, nous le sauverons, nous le guérirons ! murmura-t-il ardemment, revenant sans y songer au tutoiement familier de leur enfance.

Elle balbutia, de même.

—Oui, oui, parle-moi... Si tu savais... Oh ! non, c'était trop horrible!... D'abord, je l'ai cru mort... là, étendu dans ce trou... Nous sommes descendus... mon oncle l'a soulevé dans ses bras—il vit!— Je défaillais... Et, alors, j'ai vu ses pauvres petites jambes qui viraient de tous côtés... Nous l'avons porté à la maison, et il est revenu à lui... Il pleurait si doucement, ses bras noués à mon cou... Ses grands yeux bleus semblaient ceux d'un homme tant ils exprimaient de choses. Je t'assure qu'il se contraignait à cause de moi, de ma douleur!—Plus tard, quand le docteur est arrivé, a commencé à le toucher... il a crié, il t'a appelé!...

Armand poussa un gémissement ; et soudain des larmes qui n'avaient encore pu se faire jour jaillirent de ses paupières. Sa poitrine se souleva.

—Ah ! ma pauvre Claire ! s'exclama-t-il avec un déchirement qui fit tressaillir la jeune femme.

Confusément, elle sentait qu'elle l'avait reconquis tout entier.

Une faible plainte échappée aux lèvres de l'enfant les fit courir à son chevet. Il ouvrit les yeux, aperçut son père et lui sourit.

—Papa!...

Et, ses paupières se refermèrent ; il retomba dans un lourd sommeil.

Jusque vers minuit, Armand et Claire s'entretenaient à voix basse, ressassant sans se lasser les détails de l'accident, en un instinctif besoin d'user leur angoisse à force de la répéter.

Puis, le jeune homme, voyant les yeux de Claire se cerner, l'immense fatigue dont elle était accablée apparaître sur ses traits, ordonna :

—Il faut te reposer. Couche-toi, je veillerai dans ce fauteuil et, demain matin,

tu auras la force de soigner et de garder Marcel.

Elle obéit sans mot dire; et elle ne tarda pas à s'endormir, cédant à la fatigue morale et physique de la terreur, de la douleur, éprouvées pendant la journée, avec, pourtant au fond du coeur, un secret germe d'allégresse et d'espoir.

Lorsqu'elle s'éveilla, il faisait grand jour. Marcel tenait la main de son père et écoutait en souriant, ravi, les histoires qu'Armand lui racontait.

La jeune femme passa rapidement un peignoir et vint embrasser avec avidité les petites joues pâles du baby.

—Sa fièvre est tombée, dit Armand. Et il est si patient, si gentil, que cela abrègera sa convalescence.

La jeune mère jeta sur lui un regard de reconnaissance.

—Va te reposer, dit-elle avec douceur. Tu en as grand besoin.

L'enfant les examina l'un après l'autre, surpris de ce tutoiement inordinaire entre eux.

—Pourquoi tu lui dis "tu"? demanda-t-il à sa mère.

Un nuage rosé de charmante confusion passa sur le visage de la jeune femme, tandis qu'un imperceptible sourire effleurait les lèvres d'Armand.

D'ailleurs, le petit Marcel fournit lui-même la réponse.

—C'est parce que tu l'aimes bien, dis? fit-il d'un ton de compréhension satisfaite.

Claire se pencha et embrassa passionnément les boucles blondes de son fils.

—Oui, mon chéri, dit-elle très bas,—pas si bas qu'Armand ne l'entendit, le coeur tressaillant d'une joie et d'un triomphe.

Et, la journée, ainsi que les suivantes avaient passé toutes subordonnées au petit malade, à ses souffrances, à ses heures calmes, à ses caprices, à ses rires ou à ses larmes, à la trop lente renaissance de ses forces.

Vers la fin de décembre, l'enfant essayait ses pas encore chancelants dans les vastes pièces du château qu'un calorifère tiédissait, alors que dehors la neige couvrait la campagne à perte de vue.

—Non, tout seul!... Je veux marcher

moi tout seul!... dit-il en souriant à son père et à sa mère qui, anxieux, voulaient le soutenir.

Et il se dirigea vers une fenêtre, appuya son visage le long de la vitre.

—Je voudrais sortir.

Claire secoua la tête.

—Impossible, mon chéri, il fait trop froid.

Une tristesse se peignit sur les traits amaigris du petit.

—Je voudrais tant jouer dans le sable, et cueillir des fleurs...

Armand s'était laissé glisser assis sur le tapis, et contemplait son fils avec adoration.

Il eut une inspiration subite.

—Eh bien, Marcel, dis un mot, et pour toi, je ferai fondre cette vilaine neige, je réchaufferai le soleil, et je commanderai aux fleurs de pousser!...

Marcel s'appuya aux genoux de Claire, assise sur un fauteuil derrière lui.

—C'est une histoire? demanda-t-il ravi, se préparant à écouter.

Armand rit.

—Mais non, la vérité!...

L'enfant réfléchit, à moitié convaincu.

—Et il faut que je te dise quelque chose pour que tu fasse tout cela?...

—Oui.

—Quel mot?

—Tu diras: "Papa, emmène-moi tout de suite dans le Midi."

Claire eut une exclamation de bonheur, tandis que Marcel souriant répétait sans comprendre les paroles que son père lui soufflait.

—Vrai?... Oh! Armand, tu consentirais!...

Le jeune homme prit sa main et la baisa longuement.

—Oui... maintenant que baby peut marcher, il lui faut de l'air, du soleil, de l'exercice dehors... Il s'étiolerait dans ces appartements et, en le sortant par le froid rigoureux qui règne en ce moment, tu sais que le docteur a dit que nous risquons de lui faire prendre une angine ou une bronchite qui serait particulièrement grave dans son état de faiblesse.

Elle le regardait avec amour.

—Quand partirons-nous?...

LA VILLA DU CARMEL

Quelle hâte elle avait!—Et, pour son enfant dont, en effet, ce voyage serait la prompte et radicale guérison... et pour son amour!... Car, ce départ devenait la consécration définitive du retour à elle de son mari, l'abandon irrévocable de la rivale!...

A vrai dire, Armand ne l'ayant pas quittée d'une heure durant les deux mois qui venaient de s'écouler, elle était certaine qu'il n'était point retourné chez Gillette, mais néanmoins, elle vivait dans un perpétuel tourment de rechute, d'une nouvelle faiblesse de la part du jeune homme.

Il paraissait animé du même empressement qu'elle.

—Le plus tôt possible, n'est-ce pas ?

Un instant auparavant, il ne songeait pas à ce déplacement, suggéré par le désir exprimé par l'enfant, mais, à présent que le projet avait germé en lui, une impatience le dévorait de le mettre à exécution.

Lui aussi fuyait un triste fantôme dont la proximité actuelle lui paraissait d'autant plus redoutable qu'il entrevoyait à présent la possibilité de mettre entre eux un espace considérable.

Claire avait réfléchi.

—Le temps d'écrire à ma couturière et de faire faire de chauds vêtements de voyage pour baby, voilà tout ce qu'il me faut...

—Mieux que cela! s'écria Armand. Qui nous empêche d'envoyer une dépêche à mon oncle et de descendre chez lui après-demain, ou le jour suivant?... Une fois à Paris, tes emplettes se feront plus rapidement et avec plus de commodité.

La jeune femme ayant acquiescé à cette proposition, on rédigea la dépêche qu'un domestique porta immédiatement au bureau du télégraphe.

Deux jours plus tard, ils débarquaient rue Pergolèse, où les attendait le comte Christian dans l'enchantement, et, la semaine suivante, ils s'installaient villa du Carmel, sur la route de Cannes à Grasse, en pleine Provence ensoleillée.

Une nouvelle ère commençait pour eux.

Moins de quinze jours après l'arrivée du comte et de la comtesse de Baudrihaye à la villa du Carmel, leur fils reprenait à vue d'oeil ses forces et ses grâces anciennes d'enfant vigoureux et choyé, transformé par le beau soleil, par l'air doux courrant sous les pins du petit bois qui accompagnait le jardin de la propriété.

Celui-ci était plein de fleurs à en rassasier Marcel.

Absolument à l'écart du monde, ne sortant que pour faire des promenades en voiture en compagnie du petit garçon, Armand et Claire vivaient une période exquise et rare que, seule, pouvait leur donner leur situation inordinaire.

Un soir, après s'être promenés dans le jardin, un peu de fraîcheur tombant, ils étaient rentrés dans le salon clair, gaie-ment brillant d'électricité.

Certains que nul ne pouvait les épier, car les domestiques se trouvaient dans une aile complètement distincte et séparée, ils n'avaient pas même pris la peine de baisser les stores devant les fenêtres, dont l'une était ouverte, laissant pénétrer le balsamique parfum des pins.

Dehors, c'était la nuit épaisse, complète.

Assis sur un canapé, ils causaient, dans ce ravissement de l'amour vrai qui fait que la confiance de ses pensées les plus intimes vous est un bonheur, un véritable don de soi-même.

Et, Claire en était arrivée au sujet qui la hantait malgré elle encore maintenant, car il avait été le cauchemar sans trêve de ses jours, pendant quatre interminables années.

—Alors, dis-moi... Tu l'aimais beaucoup cette femme?...

Armand, sous l'influence de la passion qui l'animait à présent pour Claire, était parvenu à une sorte d'inconscience sincère de la réalité des faits.

Il ne pouvait plus s'imaginer que Gillette fût véritablement son épouse.

Il répondit donc à la question de Claire avec le seul souci de sa faute envers celle-ci d'un amour éprouvé en dehors d'elle, de celle à laquelle il était lié depuis sa plus petite enfance.

—Oui, je l'aimais... sans quoi je ne t'eusse pas fait cette injure.

—Mais, comment l'aimais-tu?

Il fit un geste.

—Que veux-tu que je te dise?... Cela ne s'explique point! Songe combien j'étais jeune.

—Enfin, l'aimais-tu plus que moi?

Il la serra passionnément sur sa poitrine.

—Oh! Claire, peux-tu demander cela?... Comment oser comparer.

Elle se dégagea, pensive.

—Oui, car cela me préoccupe souvent, et profondément.

Il protesta.

—N'as-tu donc pas confiance en moi?

Elle le regarda avec tendresse.

—Si... mais, n'importe, je voudrais être sûr que cet amour que tu me montres aujourd'hui n'est pas destinée à s'éteindre, lui aussi...

Armand fit avec une gravité douloureuse:

—Je comprends trop ta défiance. Cependant, rien n'est plus injuste, je te l'affirme...

—Eh bien, dis, je ne demande pas mieux que de te croire.

Il la serra tendrement contre lui.

—Ah! ne regrette pas notre long malentendu, car il n'a fait que rendre notre amour plus entier, plus profond!... Cette passion exaspérée, aveugle, que j'ai éprouvée pour l'autre n'était qu'un feu ardent, mais qui devait se consumer sans laisser de traces, tandis que ce que j'éprouve aujourd'hui pour toi, ma Claire, c'est l'amour véritable, le seul, l'unique, celui qui résiste au temps, aux épreuves, accompagne l'être jusqu'à son heure dernière!... Tu es ma soeur autant que ma femme... mon égale et ma souveraine!... je t'aime, je t'adore et je te respecte infiniment!

Comme il achevait ces paroles d'une voix qui s'était peu à peu élevée et enflammée d'une fièvre enthousiaste, un léger bruit venant du jardin les fit tres-

saillir tous deux.

Claire se souleva, inquiète.

—Qu'est-ce donc?...

Armand la rassura.

—Rien... Un craquement dans les arbres... Ou, une jalousie que le vent aura fait trembler...

La jeune femme s'étant approchée de la fenêtre ouverte, essayant en vain de percer les ténèbres.

—Est-ce que tu ne vois pas quelqu'un se mouvoir là-bas? dit-elle, pointant du doigt vers la droite du jardin.

Armand eut un léger éclat de rire.

—Deviendras-tu poltronne?

Elle s'attacha subitement à lui.

—Peut-être... à cause de toi!... Ah! j'ai souvent si peur que l'on te poursuive!... si cette femme était là à nous épier!

Il eut un mouvement.

—Allons!... tu es folle, dit-il nerveux.

Puis, il ferma soudain la croisée.

—L'air de la nuit devient glacial, donna-t-il comme explication.

Mais, Claire ne se trompa point à son geste. Comme elle, il avait songé que quelqu'un, caché là, dans l'ombre, écoutait peut-être leur conversation.

—Dis?... fit-elle à voix basse, anxieuse, si cette femme se présentait devant nous un jour... Si elle venait t'implorer, te menacer?... Que ferais-tu?... Que ferions-nous?...

Devenu livide, Armand étreignit la jeune femme avec une violence.

—Tais-toi, Claire!... Ne parlons plus d'elle!... Je t'en supplie, que jamais son nom ne soit prononcé entre nous!... Effaçons le passé!...

Son agitation, son trouble firent peine à Claire. Elle caressa doucement son front de ses doigts.

—Viens auprès de Marcel... Allons le voir dormir.

Armand poussa un soupir de soulagement.

—Oh, oui!...

Près de ce petit lit, il trouverait l'excuse suprême de son double crime; ou au moins l'oubli momentané.

LE RUBAN ROUGE FEU

Armand et Claire revenaient d'une promenade en voiture découverte. L'après-midi étant un peu frais, ils n'avaient pas emmené le petit garçon qui était resté à jouer dans le jardin de la villa, avec Marié, sa bonne.

Dès leur arrivée, la jeune femme s'étonna de ne pas voir l'enfant accourir comme d'habitude à leur rencontre.

—Où est M. Marcel? demanda-t-elle au domestique qui s'était précipité pour ouvrir la grille.

Elle n'avait pas levé les yeux sur cet homme; mais Armand, s'apercevant de son trouble, de sa contenance embarrassée, pressentit quelque malheur.

—Qu'y a-t-il, Pierre? s'écria-t-il impétueusement.

Le valet recula, balbutiant:

—Ah! je ne sais comment dire à monsieur le comte et madame la comtesse!...

Claire avait bondi en avant comme une flèche.

—Mon fils!... Qu'est-il arrivé à mon fils?...

Armand, cloué à sa place, proférait:

—Quoi?... Mais dites-donc quoi?...

Le domestique leva les bras, la voix altérée:

—Oh! monsieur le comte, retenez madame la comtesse!... Marie est en attaque dans la cuisine depuis une demi-heure!... Madame la comtesse sera trop bouleversée de voir cela!...

Armand respira.

N'était-ce donc que la bonne de son fils qui se trouvait malade?... Ah! vraiment, ce domestique était stupide de lui avoir causé une telle frayeur!...

—Marie est souffrante?... J'espère bien que Marcel n'est pas auprès d'elle!...

Pierre s'arma de tout son courage.

—Monsieur le comte, si Marie a été prise d'une crise de nerfs... c'est de chagrin... de peur d'avoir à annoncer... à avouer... à monsieur et à madame que... Marcel a disparu!...

Armand poussa un cri rauque.

—Disparu!...

Alors, Pierre bredouilla avec volubilité:

—Sitôt le départ de madame la comtesse, Marie s'est installée dans le bois de pins, à coudre, avec M. Marcel qui jouait à construire une maison avec les pommes tombées...

—J'étais justement à faire l'argenterie à la porte de l'office et je les voyais tous deux... Ça a duré une heure environ... Puis, M. Marcel est venu tirer Marie par son tablier; il paraissait souhaiter changer de place... Elle l'a suivi, je les ai aperçus dans le parterre, et ensuite accoudés au mur de la terrasse donnant sur la route...

—A ce moment, un de ces pianos mécaniques que promènent des Italiens jouait dehors... Je crois que Marie a jeté deux sous, parce que M. Marcel se plaisait beaucoup à cette musique... C'est alors que je suis rentré, mon ouvrage fini... j'ai eu le temps de tout ranger dans les boîtes et de replacer celles-ci dans la salle à manger, et je suis allé me recharger.

—Tout à coup, j'entends des cris, des voix de femmes affolées... je descends croyant qu'il y avait le feu... et je vois la cuisinière et Berthe, la femme de chambre, qui secouraient Marie, qui me paraissait tomber de haut mal... Je me précipite et je comprends dans les paroles entrecoupées que jetais la jeune fille, qu'elle avait causé quelque temps avec le vieillard joueur de piano mécanique qui lui racontait des histoires curieuses; puis, quand celui-ci l'avait quittée pour faire son concert un peu plus loin, elle s'était aperçue que M. Marcel n'était plus à ses côtés!... Elle ne fit qu'un saut au bassin, et après tourna autour du jardin, au galop... Rien!...

—Elle rentra alors, fouilla toute la maison et désespérée, appela les autres femmes... A elles trois, elles recommencèrent la visite... Et c'est à ce moment que Berthe s'avisa que la petite porte donnant sur la rue n'était que poussée... M. Marcel avait dû s'échapper par là!... Marie se souvint qu'il lui avait demandé instamment de le conduire tout près du piano,

et qu'elle avait refusé.—Elle courut sur la route et retrouva le vieillard qui tournait sa musique à cent mètres plus loin... Il n'avait point vu M. Marcel, ni même aucun autre enfant!... Elles sonnèrent aux portes voisines, battirent tout le quartier inutilement... Enfin, harassées, bouleversées, elles revinrent, et Marie fut prise de sa crise...

Sachant qu'il ne faut jamais arrêter ni presser le récit de gens de cette sorte si l'on veut avoir connaissance de tout ce qu'ils savent, Armand, malgré l'impatience bouillonnante en lui avait écouté en silence et avidement l'interminable monologue du valet de chambre.

Quand celui-ci eut épuisé tout ce qu'il connaissait de l'événement, le jeune comte eut une exclamation inarticulée et s'élança dans le jardin, avec l'obscur espoir de retrouver l'enfant, peut-être caché, enfoncé dans quelque recoin!...

—Marcel!... Mon petit Marcel?...

Sa voix résonnait, déchirante, dans l'air pur, à la brise molle... s'évanouissant sans écho.

Il revint à la villa, désespéré...

L'enfant n'était bien réellement point là...

Dans le vestibule aux portes grandes ouvertes, la jeune bonne était étendue sur une chaise-longue d'osier, son corsage dégrafé, ses cheveux en désordre et mouillés sur les tempes.

Elle reprenait ses sens, ses convulsions à la fin terminées.

Tandis que les deux bonnes agenouillées près d'elle continuaient à frictionner ses paumes et à lui faire respirer des sels, Claire, rigide, les traits contractés, se penchait sur elle, l'interrogeant avec une angoisse féroce.

—Quand l'avez-vous perdu de vue?...

La jeune fille joignit ses mains, d'un geste de supplication désespéré.

—Oh! mon Dieu, madame, ne me maudissez pas!...

Claire eut un grand mouvement.

—Est-ce que je pense à vous!... Ah! il n'y a qu'une coupable, c'est moi!... lança-t-elle, la voix saccadée. Moi qui jamais n'aurais dû quitter mon enfant, ne fût-ce qu'une minute!...

—Madame!... oh! madame! je vous jure que sur le moment, si je n'avais pas perdu connaissance, j'allais me jeter à l'eau!... Ah! avoir à vous avouer que j'ai laissé se perdre votre enfant!... Votre fils que vous aimez tant!...

Elle pleurait, le visage caché dans ses mains. Claire la secoua durement.

—Eh! ne vous occupez ni de vous ni de moi!... Dites-moi quelque chose, un indice quelconque?... Où puis-je aller, que puis-je faire?... Comprenez donc quelle torture c'est pour moi de rester ainsi inactive, impuissante!... Dites?... il est sorti dans la rue?... on l'a emmené?... n'a-t-il donc point appelé, dit un mot, crié?... Qui a pu s'emparer de lui?... N'avez-vous vu personne sur la route?... Comment pouviez-vous être absorbée au point de ne rien apercevoir, de ne rien entendre?...

—Je ne sais pas, madame, je ne sais pas! balbutiait la jeune fille éperdue.

—Voyons, rappelez-vous!... Ce vieillard, ce mendiant joueur d'orgue était-il seul? N'y avait-il point des passants?... Et, pourquoi Marcel a-t-il pu avoir l'idée de sortir?... Parlez! mais parlez donc malheureuse!...

—Au commencement, il y avait une femme auprès du vieillard... elle portait un singe... Mais elle est partie, dit Marie rappelant laborieusement ses souvenirs.

Claire poussa un cri.

—Une femme!... partie, dites-vous?...

—Quand est-elle partie?...

—Avant que le vieux ait commencé à me parler.

—Et, Marcel était avec vous en ce moment?

—Oui, madame la comtesse.

—Oh! oui, madame, car c'était afin de voir le singe que M. Marcel me taquinait pour que nous descendions dans la rue, et, sitôt qu'on n'a plus vu la femme, il s'est tenu tranquille.

Armand, qui avait rejoint les femmes, s'exclama:

—C'est évidemment cette créature qui a attiré Marcel hors du jardin!...

—Comment était-elle? questionna Claire haletante.

—Je l'ignore, madame la comtesse. El-

Les Deux Epouses

le avait un grand mouchoir en marmotte sur la tête, et on ne lui voyait point la figure.

—Sa taille, sa tournure?

—Petite, plutôt mince.

—Jeune, vieille?

Marie se désola.

—Ah! je ne saurais dire!... Elle était fagotée de tant de châles et de guenilles!...

—De quel côté s'est-elle dirigée en s'éloignant?

La bonne hésita.

—Par la gauche, je crois.

—Comment, vous n'êtes pas sûre? se récria Armand.

—Non, monsieur le comte.

Il s'écria véhément:

—Mais, voyons, c'est de l'imbécillité ou du mauvais vouloir!... Avez-vous vu cette femme partir par la droite ou partir par la gauche?...

La jeune fille tâcha de reprendre quelque assurance.

—A vrai dire, monsieur le comte, je ne sais pas trop par où ni à quel moment elle a disparu... A ce moment, je n'attachais aucune importance à la présence de cette femme... Tout ce que je puis dire, tout ce dont je me souviens, c'est qu'il n'y avait plus que le vieillard sur la route, et que M. Marcel était encore là, près de moi...

Cet homme vous a-t-il parlé longtemps?

—Oh non, monsieur le comte.

—Combien de minutes?

—Je ne le sais pas.

—Tâchez d'estimer... Cinq minutes?

Elle réfléchissait.

—Peut-être plus.

—Dix?

—C'est possible.

—Un quart d'heure.

—Non, je ne pense pas.

Claire se désespéra.

—Dix minutes!... Mais, pendant ce laps de temps, on a pu emporter mon pauvre enfant bien loin d'ici!...

Armand s'adressa à la bonne.

—Pouvez-vous vous lever?...

Elle se mit aussitôt debout, et s'y maintint par un effort désespéré, bien que ses jambes manquaient sous elle.

—Oui, monsieur le comte.

—Alors, suivez-moi sur la terrasse.

Arrivés au bord de la route, le jeune comte désigna le mur du doigt.

—Où étiez-vous?

Marie se dirigea vers une place que laissaient libre les massifs de fusains et de tamarix.

—Là, monsieur le comte.

—Et le vieillard?

—D'abord, il tournait son piano, à peu près au milieu de la chaussée... ensuite, il est venu tout au pied du mur, et c'est là qu'il m'a causé...

—Et la femme?

—Au moment où M. Marcel et moi nous sommes arrivés sur la terrasse, elle a reculé jusqu'au mur d'en face contre lequel elle s'adossait, nous regardant en dessous de ses mouchoirs, tout en jouant d'une main avec son singe qui était assis sur son épaule.

—Et ensuite?

—Il m'a semblé qu'elle allait mendier d'un jardin à un autre... elle passait et repassait, jusqu'à ce que je ne l'ai plus vue.

Armand montra une touffe de tamarix qui se penchait au-dessus du mur, sur la droite.

—Par ici, il vous est possible de voir la route... êtes-vous certaine que ce ne soit pas par là qu'elle partit?...

—Monsieur le comte, il m'est impossible de nier ou d'affirmer... Je l'ai dit comme cela est... J'ai eu le tort d'écouter les raisons du vieux... il me faisait rire avec son patois... Pendant ce temps, je n'ai pas vu ce que faisait la femme ni par où elle est partie... Si je supposais que c'était par la gauche, c'est parce que c'est de ce côté que je l'ai vue pour la dernière fois... Mais je ne dis pas qu'elle n'ait point repassé sur la droite par la suite...

Se penchant au-dessus du petit mur élevé de deux mètres environ au-dessus de la route, Armand regardait toujours dans la direction de droite, car c'était de ce côté qu'ouvrait la porte de sortie placée en contrebas et rendue invisible par un massif épais d'arbres et d'arbustes verts.

—Qu'est-ce donc que je vois de rouge par terre sur la route... Un ruban?

Sa mère et la bonne le reconnurent en même temps.

—Le noeud de Marcel!

Et, tous trois, gagnèrent rapidement la porte et s'élançèrent sur la voie.

C'était bien le ruban qui, le matin, nouait les boucles du petit garçon au-dessus de son front.

Armand reconstituait la scène.

—Pendant que le vieillard occupait Marie, cette femme attirait l'enfant en lui montrant le singe, puis l'entraînait, masquée par ces massifs qui cachent toute cette partie de la route...

Claire poussa un cri navrant.

—Volé!... On a volé Marcel!... Mais pourquoi, mon Dieu?... Quelle intention a-t-on?

Armand fit un geste.

—N'avait-il pas au cou une chaîne d'or avec de petites médailles?...

—C'est vrai!... Alors, on nous le rendra, une fois les bijoux enlevés?...

Le jeune comte se dirigea en hâte vers la villa.

—Mon chapeau, mon pardessus! cria-t-il au valet de chambre, qui attendait avec anxiété, ainsi que les autres domestiques, le résultat des recherches de leurs maîtres.

—Où vas-tu? questionna Claire.

—A la mairie!... Au commissariat de police, faire ma déclaration! Avant ce soir, il faut que l'on visite tous les taudis où logent ces misérables mendiants piémontais qui infectent toute la Provence! Il faut que mon fils se retrouve!...

—Je vais avec toi! s'écria la jeune femme.

Mais il secoua la tête.

—Impossible, ma pauvre chérie!... Songe que je vais courir de bureau en bureau, voir l'un et l'autre... Je serai plus libre de mes mouvements, plus prompt dans mes démarches si je suis seul... Ah! sois tranquille, je te ramènerai ton enfant!...

—Eh bien oui, va! fit-elle résignée, avec un véritable héroïsme, car le pire supplice dans l'angoisse d'un cas pareil git dans l'inaction, l'attente impuissan-

te.

Et, elle rentra aussitôt dans la maison, cherchant la solitude, en un besoin de se soustraire aux vulgaires démonstrations de chagrin et de consternation auxquelles se livraient les domestiques, ainsi qu'aux excuses et aux lamentations stériles de la jeune servante.

Armand filait sur la route, le front baissé, tout à ses préoccupations; il ne remarqua point une voiture qui le croisait, et n'entendit l'exclamation de l'homme vêtu d'un élégant costume de voyage qui l'occupait.

Celui-ci interpella son cocher.

—Arrêtez!... tout de suite, arrêtez!... Puis, sautant sur la route avec assez d'agilité, le comte Christian rattrapa Armand en l'appelant à haute voix.

—Hé! me feras-tu courir ainsi longtemps?...

Le jeune homme se retourna brusquement, comprenant enfin que l'on s'adressait à lui.

—Vous, mon oncle!...

Et, vaincu par l'émotion, il se jeta soudain dans les bras du comte en proférant avec désespoir:

—Mon petit Marcel!... On me l'a pris, enlevé, volé!...

Le comte Christian dressa l'oreille, frappé.

—Hein! quoi?... Que dis-tu?... on a enlevé ton fils?...

—Tout à l'heure... Cet après-midi!... Nous étions absents, Claire et moi... Nous rentrons... et il a disparu!... on s'est emparé de lui!...

Vivement ému, le comte de Baudrihay s'écria:

—Ah! c'est elle!... Je suis arrivé trop tard!...

Immobile, stupéfait, sans comprendre encore, quoique pourtant une lueur indécise commençât à percer en lui, Armand balbutia:

—Elle?... qui, elle?

L'autre menaça l'éloignement avec colère.

—Qui, sinon elle, l'autre! fit-il d'une voix vibrant de fureur contenue. Elle qui a eu l'audace de venir à Paris, questionner mes gens, qui ont été assez imbé-

eiles pour lui donner ton adresse, ici!... Cependant, comme j'avais l'intuition qu'il s'agissait d'elle, j'envoyai en secret à Baudrihayé... Mon agent m'a appris qu'elle était partie... Alors, j'ai pris ma valise et je suis venu pour t'avertir... afin que tu te mettes en garde contre elle!...

Armand clama désespérément:

—Trop tard!...

Puis, assommé, hébété, affaissé, il murmura:

—Elle, Gillette!... en possession de mon enfant!...

Christian le secouait rudement par le bras pour se faire entendre.

—Quelles peuvent être ses intentions? Voyons, tu connais son caractère?... Qu'est-ce qui la pousse en cette action?... l'intérêt, la jalousie, la rage?... Est-ce du vulgaire chantage ou de la vengeance.

Armand tressaillit tout entier, se remémorant l'accent fou, sauvage, de la tzigane lorsque, le soir de l'accident du petit garçon, elle avait crié: "Ah! je voudrais le voir mort!"

Marcel!... son pauvre cher petit Marcel, aux mains, au pouvoir d'une femme outragée, exaspérée par l'indifférence cruelle qu'il avait montrée envers elle!...

—Ah! mon oncle, à tout prix, coûte que coûte, il faut la trouver!... le lui arracher!

Christian hocha la tête.

—C'est facile à dire!... As-tu au moins quelque indice?...

—Rien!... puisque, stupidement, j'accusais de simples vagabonds de s'être saisis de mon enfant pour le voler!...

Le front barré d'une ride profonde, son oncle déclara:

—La police... il n'y a que cette ressource... A eux, il ne sera pas difficile de découvrir dans quel hôtel elle est descendue... même si elle s'est affublée d'un faux nom, comme c'est à présumer.

Mais, à cette proposition, Armand avait eu un geste d'effroi.

—Oh! non, pas cela!

Il apercevait Gillette acculée, poussée à bout, jetant la vérité, l'accusant, lui... l'écroulement de sa sécurité, de son bonheur... la honte, l'opprobre rejaillissant

tout autour de lui, souillant la malheureuse Claire...

Le comte le regarda avec un étonnement non dissimulé.

—Pourquoi?... Que crains-tu?... Mais rien n'est plus aisé, et sois sûr que tout se passera avec une discrétion parfaite... A moins de tomber sur un goujat, le commissaire central se rendra certainement compte de nos raisons de tenir rigoureusement secrète une aventure dont jamais ta femme ne devra apprendre le fond... Nous lui dirons la vérité, et nous le priions d'agir immédiatement... Ensuite, le nid de l'oiseau découvert, nous nous y rendrons tous deux seulement... et là, en parlant avec fermeté, je ne doute pas que nous ne matons la belle!

Armand avait réfléchi.

—Eh bien, soit, allons!... Coûte que coûte, il faut retrouver mon enfant!...

Sans même déposer son bagage à la villa, le comte Christian fit tourner la bride au cocher.

—Chez le commissaire central, et vivement! ordonna-t-il en sautant dans la voiture, où son neveu s'assit auprès de lui.

VI

MARCEL

A la nuit tombante, le comte et Armand étaient rentrés à la villa du Sarmel, harassés et déçus, ayant couru dans cent lieux différents, usé leur temps et leurs forces à d'interminables démarches sans résultat.

La dernière parole du commissaire avait été celle-ci:

—Cette femme n'est évidemment point descendue dans un hôtel ou une maison garnie, mais chez des particuliers, des amis... Cherchez qui ceux-ci peuvent être... c'est de vous que peut venir l'indication précieuse, car nous ne pouvons fouiller toutes les demeures... Du reste, je vous réponds que demain matin nous serons en possession du joueur d'orgue

qui est complice dans cette affaire, et il nous dira ce qu'il sait—probablement peu de chose, mais enfin, ce sera toujours un pas de fait... Tout ce dont je puis vous assurer, c'est que, à partir du moment où je vous ai vus, tous les trains, toutes les voies de départ sont surveillés, et je vous affirme que votre enfant ne quittera pas la ville.

—Et si on me le tue!...

Le commissaire fit un geste.

—Ce qui se passe au fond des maisons nous échappe!... Il nous est matériellement impossible de faire plus que ce que j'ai déjà ordonné.

En arrivant en vue de la villa, Armand s'arrêta.

—Ah! que vais-je dire à Claire! fit-il avec désespoir.

Le comte Christian soupira.

—Que veux-tu!... elle souffrira comme tu souffres!—Cependant, je ne crois pas qu'il faille vous abandonner à des terreurs démesurées... L'enlèvement de cet enfant s'est fait avec trop d'adresse, de précision et de préméditation pour dénoncer une femme aveuglée par la fureur. Elle a un dessein, elle veut arriver à un but... Or, de l'instant où elle voudra traiter, nous la tiendrons, car, en définitive, elle est dans son fort absolu...

Armand gémit.

—Ah! mon oncle, qu'advient-il de tout ceci!...

Mais, Pierre, qui guettait à la grille de la villa, s'élança rayonnant à leur rencontre:

—Monsieur le comte!... M. Marcel est déjà retrouvé!...

Un véritable hurlement de joie encore angoissée s'échappa de la gorge du jeune homme.

—Marcel!... Marcel est là?

—Oui, monsieur le comte!... Il est là, dans le salon, avec madame!...

Armand s'élança au travers du vestibule, complètement ivre, ne se connaissant plus; tandis que le comte Christian, plus calme, le suivait en demandant des explications au domestique sur ce retour imprévu.

Assise sur le canapé, Claire folle d'émotion et de bonheur, tenait son enfant

étroitement enlacé sur ses genoux, le mangeant de caresses.

Elle eut un cri en apercevant son mari pénétrer dans la pièce.

—Le voilà!...

Armand s'agenouilla sur le tapis et les étreignit tous deux ensemble.

—Mes trésors! balbutia-t-il.

Le petit Marcel, très tranquille, s'étonnait de tous ces transports.

—Maman, qu'est-ce qu'il a papa, dis?... il pleure...

Et Claire était si bouleversée qu'elle ne songea point à être surprise de l'apparition inopinée du comte Christian.

Elle racontait, par petites phrases entrecoupées:

—J'étais dans ma chambre... là, il y a une heure environ... La porte s'est ouverte doucement... et, comme dans un rêve... j'ai vu entrer mon petit Marcel! lui!... tout seul, tout paisible!... Sans effroi, inconscient de mon trouble et de mon désespoir de tout à l'heure. Il avait pénétré par la petite porte du jardin laissée ouverte, paraît-il, et traversé la maison de son pas de souris sans que personne parmi les domestiques l'ait entendu... Il revenait, je l'avais encore à moi!

Christian embrassait avec émotion la menotte de l'enfant.

—Qui t'a ramené ici, gamin? demanda-t-il.

—La dame, répondit le petit garçon, se câlinant avec délices sur les genoux de sa mère.

—La femme qui t'avait emmené?

—Oui.

Puis il ajouta d'un ton de connaisseur infiniment comique:

—Mais ce n'est pas une femme... c'est une dame, une très jolie dame.

—En vérité? fit le comte légèrement désireux de ne point intimider l'enfant, afin d'en tirer tous les renseignements qu'il souhaitait. Pourtant, cette dame était la mendicante qui accompagnait le joueur de piano mécanique, n'est-ce pas?

—Oui, répondit Marcel qui jouait avec les cheveux de son père toujours agenouillé auprès de lui. Mais quand elle a ôté ses vilaines affaires, c'était plus du tout une mendicante.

Armand se dressa tout à coup, plein d'effroi à présent, des révélations qui pouvaient découler des paroles de l'enfant.

—A quoi bon parler de tout ceci! s'écria-t-il nerveusement. Marcel est retrouvé, que nous importe le reste!... Ces gens ont eu peur, ils ont compris qu'ils seraient poursuivis, atteints, et nous ont rendu notre enfant... Qu'ils aillent au diable, mon intention est de laisser tomber tout cela.

Claire acquiesça.

—Ah! c'est bien mon avis aussi!... D'autant plus que d'après ce que baby m'a déjà dit cette femme qui l'avait volé n'était pas, je crois, une mauvaise créature... Vous pouvez voir que rien ne lui a été dérobé, sa chaîne, ses médailles, il a tout sur lui exactement comme ce matin... Je suppose que c'est quelque pauvre mère qui a perdu un enfant qui ressemblait au nôtre et qui a eu pendant une heure de folie la pensée de s'approprier celui-ci... Elle l'a emmené dans une maison assez éloignée en le portant sur ses bras... puis, elle l'a fait causer, tout en l'amusant avec le singe... Enfin, sur un mot qu'a dit Marcel, elle a dû comprendre toute l'étendue de son crime, envisager notre douleur, car elle s'est mise à pleurer, à sangloter longuement et ensuite, après l'avoir fait manger, l'avoir caressé avec tendresse, elle l'a ramené à la petite porte du jardin, en lui recommandant de rentrer bien vite.

Armand s'était relevé. Sombre, palpitant, il écoutait ce récit en silence, les yeux rivés au tapis.

Il apercevait si bien Gillette!... toujours pareille, violente, imaginant cette histoire mélodramatique de vol d'enfant, échafaudant mille projets vagues, puis, se laissant attendrir, et cédant à son coeur.

Ah! la malheureuse, que n'avait-elle dû souffrir en contemplant Marcel! tout le portrait de son père, la preuve vivante, indéniable du crime dans lequel il s'obstinait—non plus par lâcheté ni par dévouement envers sa véritable épouse, mais parce qu'il aimait Claire, parce qu'il était rentré avec bonheur dans sa sphère.

A quelques pas de là, Christian réflé-

chissait comme son neveu.

Evidemment, cette Gillette était une folle tête, mais n'avait pas un coeur endurci. Après avoir inventé une romanesque aventure dans le but de ramener son amant à elle, sans doute décidée à menacer, à agir par la crainte, elle avait tout laissé échapper de ses mains, émue par le petit et probablement par la pensée de l'émoi et du chagrin de la mère.

Il conçut un projet.

Il parlerait à cette femme. Il lui ferait comprendre qu'elle devait cesser de poursuivre Armand, qu'il fallait l'abandonner à ses devoirs et à ses affections.

—Dis-moi, Marcel, demanda-t-il. Reconnaîtrais-tu la maison où l'on t'a mené?

—Oui, répondit l'enfant avec assurance.

—Saurais-tu m'y conduire?

—Oh! oui.

Armand leva les épaules impatientement.

—Marcel se fait illusion, dit-il, et il vous dirigerait sûrement sur une fausse piste.

—Crois-tu?

—Certainement!

—Pourtant, il est admissible que cet enfant reconnaisse les rues où il est passé sur les bras de cette femme?

Armand s'était approché de lui, laissant apparaître toute son angoisse dans son regard.

—Mon oncle, je vous demande en grâce de ne poursuivre personne!...

Christian l'étudiait.

—Bien, mon ami, n'y pensons donc plus, dit-il.

Cependant, tout au contraire, le trouble visible d'Armand le fortifiait dans son dessein d'entretenir Gillette et de tenter de l'écartier définitivement des voies que le jeune ménage était destiné à suivre.

VII

L'ONCLE ET LA NIECE

Le lendemain matin, dès neuf heures, le comte Christian de Baudrihay se ren-

daît au commissariat de police, où on lui donnait l'indication de la maison dans laquelle se trouvait Gillette.

Le joueur de piano mécanique, aisément retrouvé, très effrayé par l'intervention de la police, avait raconté sans difficulté tout ce qu'il savait concernant la jeune femme.

Il jurait ses grands dieux qu'il ignorait absolument les desseins de la dame qui lui avait demandé de l'accompagner, déguisée, dans sa tournée quotidienne, prétextant l'espionnage d'un amoureux infidèle. Il n'avait rien vu de l'enlèvement de l'enfant et n'avait rien conclu de la disparition soudaine de sa compagne, sinon que le caprice de la jeune femme était passé.

Il paraissait sincère, et, comme d'ailleurs l'objet de la plainte avait disparu, on le laissa partir sans plus l'inquiéter.

Renseigné sur ce qu'il désirait savoir, Christian se rendit immédiatement à l'adresse indiquée.

C'était dans un faubourg de Cannes, une maison de modeste apparence. Une femme, d'une mise négligée, qui semblait vendre des légumes et des fruits demi-gâtés, entassés dans une pièce du rez-de-chaussée assez profondément enfoncé dans le sol, répondit à la question du comte.

—Madame Armand?... vous désirez lui parler?

—Oui.

—Je ne sais pas si elle vous recevra.

—Est-elle chez elle?

—Oh! sûrement... elle n'a pas bougé depuis ce matin que mon fils lui a monté son lait.

—Voulez-vous me dire où se trouve son appartement?

—Au premier, la porte à droite.

Christian monta, frappa, et n'obtenant pas de réponse, tourna le bouton.

Le battant ayant cédé, il pénétra dans la chambre, petite, pauvrement meublée, quoique propre!

Gillette était assise dans un vieux fauteuil Voltaire et rêvait, les yeux fixés dans le vide, ses mains pâles et amaigries allongées sur le reps brun déteint des bras du meuble.

Elle était si absorbée dans ses tristes réflexions qu'elle n'entendit point le comte entrer.

Il demeura immobile pendant quelques instants, étudiant ce visage, frappé par la beauté brune étrange de la jeune tzigane, à laquelle le chagrin avait encore ajouté sa marque caractéristique.

Enfin, il fit un pas, le parquet nu craqua sous son pied; elle leva les yeux et le contempla sans étonnement, emportée si loin dans le monde imaginaire de ses pensées que la vie extérieure lui demeurait indifférente.

Un involontaire sentiment de respect et d'admiration fit se courber le comte pour la saluer, plus bas que ne le comportait la situation telle qu'il l'envisageait.

Ensuite, il attira un siège et s'assit en face de la jeune femme.

—Je suis l'oncle d'Armand, madame. Veuillez me dire si vous êtes disposée à m'écouter, car une explication définitive est devenue nécessaire.

Les yeux de Gillette se posèrent longuement sur le visage de Christian où elle recherchait une vague ressemblance de famille avec celui qu'elle aimait toujours avec la même passion meurtrie. D'ailleurs, sa physionomie n'exprima aucune curiosité pour ce qui allait suivre.

Christian recommença:

—Voulez-vous prêter votre attention... une attention sérieuse, soutenue à ce que j'ai à vous dire?...

Elle secoua sa torpeur avec peine et murmura très bas, avec une lassitude infinie:

—Que voulez-vous donc de moi?...

Le comte s'inclina gravement.

—Je vais vous le dire.—J'ai élevé Armand, je le considère comme mon fils, et de tout temps, mes sentiments aussi bien que mes principes se sont trouvés d'accord pour le faire mon seul héritier, lui qui porte le nom de la famille et doit faire souche de descendants. Mais, d'un autre côté, la fille de ma soeur est toujours une forte part de mon affection, et je désirai que mon neveu s'unit à sa cousine qui, de cette façon, ne serait point lésée par le fait de son exclusion de mon testament. Dès leur enfance, ces jeunes gens furent

fiancés et s'aimèrent en future époux. Il vint un moment où les exigences de leur éducation et les convenances les séparèrent. Sans se détacher de sa fiancée, Armand l'oublia un peu... Il entra dans mes intentions qu'il connût la vie avant de se marier, et je n'entravai point sa liberté d'alors, ni ses folies, qui me répondaient de sa sagesse plus tard... Mais, il vous vit, et les peccadilles prirent un caractère sérieux qui me contraria fortement. Pendant deux ans, il me résista, à la fin, il céda, et le mariage que je souhaitais se fit.—Peut-être alors ai-je manqué d'à-propos, et eût-il mieux valu patienter encore pendant quelques années durant lesquelles la satiété eût raison de l'amour qu'Armand conservait pour vous. Enfin, n'importe, ne discutons pas là-dessus!...

Armand, malgré ses nouveaux liens, ne vous quitta point, et ne sut même pas cacher à sa femme l'outrage qu'il lui faisait en vivant moins à ses côtés qu'aux vôtres. Néanmoins, le temps marcha, et Armand fut lentement, mais sûrement, repris par le charme de sa fiancée d'autrefois, de sa femme d'aujourd'hui. Claire avait du reste ce nouveau titre auprès de lui... elle était la mère de son fils.

Durant toute cette tirade, Gillette était restée muette, inerte, telle qu'une statue, pas un nerf, pas une fibre ne bougeant sur sa face. Ces dernières paroles du comte la tirèrent de son impassibilité. Elle hochait la tête.

—Son fils!... oh oui, c'est bien lui tout seul qui me l'a repris!...

Christian la contredit avec une ferme douceur.

—Non, pas uniquement... Ne croyez pas cela, ou vous tromperiez... L'enfant a certes été un agent puissant de rapprochement entre ces deux coeurs, mais c'est tout... C'est leur amour ancien, latent, qui a fait le reste, et les a rendus l'un à l'autre.

Gillette se récria, avec une fébrilité.

—Armand n'aime pas, ne peut aimer cette fade poupée blonde!... Armand m'aime!... D'ailleurs, il a juré de m'aimer toujours!...

Le comte haussa légèrement les épaules.

—Voyons, vous êtes trop intelligente—votre aspect le certifie—pour avoir attaché une réelle importance à des serments du genre de ceux que mon neveu a pu vous faire!... Il vous a certes aimée passionnément, mais aujourd'hui, croyez-moi, il ne reste rien de ce feu, et vous vous épuiseriez inutilement à essayer de le rallumer.

Gillette l'interrompit avec vivacité.

—Si vous en êtes si certain, que veut dire votre présence ici?... A quoi bon cette démarche auprès de moi!... Si Armand m'a vraiment chassée de son coeur, pourquoi me craignez-vous?...

Christian ne put s'empêcher de sourire devant cette claire logique.

—Je le disais bien, vous êtes pleine d'esprit!—Cependant, votre perspicacité vous trompe... Je ne vous redoute plus pour Armand qui aime ailleurs et s'il n'y avait que lui en jeu, je vous laisserais en paix vous user en vaines tentatives... Mais, je ne veux pas que vos excentricités, vos coups de tête, risquent de compromettre le bonheur enfin reconquis de ma pauvre Claire.

Au nom de sa rivale, Gillette bondit sur ses pieds.

—Ah! ne me parlez pas de cette femme! cria-t-elle avec impétuosité.

—Pardon! répliqua sèchement Christian choqué, elle seule est intéressante, à mon avis!...

Elle revint sur lui, pâle, les yeux brillants.

—Ah! l'orgueil de ces gens! s'exclama-t-elle avec une colère qui se contenait à grand peine. Alors, ma douleur à moi, mon coeur broyé, ma vie perdue, ce n'est rien?... Rien ne compte, sinon elle!—Elle? mais, n'est-il pas juste qu'elle souffre, qu'elle expie, elle qui m'a insolemment arraché mon bien!... Elle, l'intruse, l'étrangère qui est venue me voler mon mari!...

Le comte se leva avec une impatience.

—Ah! j'avais mieux auguré de vous!... Rappelez votre raison et envisagez mieux sa situation...

Gillette appuya avec force ses mains sur son front, comme si une douleur subite et lancinante la traversait.

—Dieu! la connaissez-vous donc l'atroce situation qui nous est faite, à nous, pour en parler!...

Il continua :

—Je suis venu vous dire que ma volonté inébranlable est que vous vous écartiez de la route de mes enfants!... Vous leur avez fait suffisamment de mal, et il est temps que cela finisse!... Vous avez déjà pu voir que la question d'argent nous importait peu... Il est naturellement entendu qu'il sera pourvu à vos besoins comme il a été fait jusqu'ici, mais, j'exige que vous partiez pour l'étranger, que vous vous fixiez dans un lieu éloigné, d'où vous ne reviendrez jamais. Le bonheur d'Armand et de Cliare est à ce prix, et je vous prévins que je suis décidé à le faire respecter par vous!...

D'un geste dramatique, beau de spontanéité et de passion, elle se jeta à genoux devant le comte et étendit les deux bras, l'implorant de toute son attitude, de tout son visage tendu, angoissé, de tout son être vibrant de douleur et de désespoir.

—N'aurez-vous pas pitié?... Voyez, je suis à vos pieds, je vous supplie!... Laissez Armand revenir à moi, ne serait-ce qu'une seule fois!... Laissez-le au moins choisir entre elle et moi!... Il l'aime, dites-vous? Eh bien, qu'il vienne ici, qu'il me le dise! Que, ses yeux dans mes yeux, ses mains dans les miennes, il prononce ces paroles : —Va, je ne t'aime plus!—et je vous jure que je m'en irai, sans une parole, sans une protestation... Mais, voyez-vous, je sens que mille liens imperceptibles, faux menteurs, le retiennent là-bas, étouffent ses vrais sentiments!... Il m'aime encore au fond de lui, je vous l'affirme!... Ah! voilà pourquoi j'avais voulu prendre son enfant!... pour le faire venir à moi, pour l'avoir encore auprès de moi, à moi!... Je lui aurais montré son fils, heureux et rieur à mes côtés, et je lui aurais dit : —Viens, partons, emportons-le, ce sera mon fils, puisqu'il est tien!—Ah! je le sais, j'en suis sûre, il aurait dit oui!... Pourquoi ai-je faibli?... Pourquoi ai-je eu pitié de cette femme, de la mère, elle qui n'aurait aucune compassion de moi, qui me broierait avec joie!—Mais, quoi, je n'ai pu aller jusqu'au bout de mon dessein!... Est-

ce que, au moins, cela ne me donne pas droit à encore plus d'indulgence de votre part?...

Emu malgré lui par la chaleur convaincante, par la sincérité pleine de souffrance de la jeune femme, le comte fit un mouvement pour la relever.

—Assez, ma pauvre enfant!... Tout ceci est si inutile... Votre cause est malheureusement jugée d'avance... Non, vous ne devez pas revoir Armand!... Tout ce que vous dites est de la folie... Armand est marié, il se doit à sa femme, à son fils, à son nom!... Vous avez eu de lui beaucoup trop déjà... maintenant, il faut vous résigner à votre sort et le laisser suivre son chemin qui ne peut être le même que le vôtre...

Gillette se mit debout précipitamment, sombre, un défi répandu sur ses traits contractés.

—Ainsi, rien de ce que je vous dis ne vous touche?... Mon cœur mis à nu, vous le regardez avec mépris, dureté!... Vous n'avez que de banales paroles de commisération... Je n'ai rien à espérer, rien attendre de votre injustice, de votre clémence?...

Le comte de Baudrihayé s'inclina avec gravité.

—Je suis venu ici, madame, résolu à ne me laisser envahir par aucune faiblesse, car j'ai charge de trois êtres qui doivent être libérés de la menace de votre passion coupable et déraisonnable!...

Elle eut un cri, laissant à la fin échapper son indignation.

—Ah! cessez de m'insulter, monsieur, car, moi seule ait le droit de lever la tête!

Le comte fronça les sourcils.

—Calmez-vous, dit-il avec rudesse, car vous commencez à ne plus sentir la portée de ce que vous prononcez!...

Elle fit un geste de démenche.

—Ah! ne me poussez pas à bout!...

Et, comme le comte haussait les épaules, elle jetait hors d'elle les terribles paroles.

—Oui, moi seule puis tenir mon front haut!... Moi! moi! qui suis légitimement mariée à Armand!... Moi qui seule ai le droit de porter le nom et le titre du comte de Baudrihayé.

Son tragique accent d'indéniable vérité paralysa Christian.

—Que dites-vous, malheureuse? cria-t-il avec un effroi.

—Ah! fit-elle avec désespoir, pourquoi ne l'ai-je pas crié tout haut plus tôt!... Alors que le crime pouvait être évité!... Pourquoi ai-je laissé Armand tomber dans les pièges que vous tendiez à sa faiblesse, à son amour même pour moi!...

Le comte, sans l'écouter, avait saisi ses poignets.

—Expliquez-vous!... Mariés?... Comment cela, où, quand?

Elle se dégagea et courut atteindre un petit sac de cuir caché au chevet de son lit.

—Où? à Trieste, il y a six ans!... Et, si vous doutez de ma parole, croirez-vous ces actes?...

Elle tirait des papiers, les déplaçait, les étalait sur la table.

Une sueur froide baignait le front du comte.

—Armand!... Lui, il aurait fait cela? balbutia-t-il.

Son coeur était étreint de la plus poignante angoisse qu'il eût connue en toute sa vie.

Et, l'examen rapide des actes, indubitablement authentiques et parfaitement en règle ne pouvant lui laisser aucune illusion, il s'affaissa sur un siège, avec un gémississement.

—Ah! le misérable!...

Gillette tressaillit tout entière.

—Ne l'injuriez pas! cria-t-elle, la voix stridente. C'est vous le principal coupable en cette terrible histoire!... Vous, votre orgueil, votre obstination!... Nous nous aimions... Que n'avez-vous été touché?... Que n'avez-vous cédé, renoncé à vos projets?... Armand vous redoutait et vous était attaché, il dépendait de vous... Il a essayé de vous fléchir, sans force pour vous avouer la vérité!... Vous avez abusé de son caractère sans énergie.

Christian se relevait.

—Mais, malheureuse femme, comment, en ces conditions, n'avez-vous pas parlé, vous?... Comment ne l'avez-vous pas détourné de ce crime?... arraché aux conséquences épouvantables qui le suivaient!

Voyons, mais, c'est insensé!... Vous l'aimiez, et vous le laissiez se donner à une autre!...

Elle fit un geste de désespoir.

—Lorsque j'ai appris la vérité, tout était accompli!... Je ne pouvais que me taire et souffrir de la pire douleur imaginable!... Rappelez-vous les faits d'alors... Nous mourions de faim lorsque Armand se rendit chez vous... Ce secours que vous nous avez donné, vous l'avez fait payer en exigeant la soumission absolue de votre neveu... Il vous obéit en se cachant de moi... Ce mariage s'accomplit à mon insu... Quand Armand partit pour son voyage de noces, je le croyais en votre compagnie. Néanmoins, je ne sais quel pressentiment m'accablait. Ma douleur fut si violente que je tombai gravement malade... C'est alors qu'une humble amie que nous avions écrit à mon mari, lui annonça le danger que je courais... Il ne put résister à cet appel, il accourut, et me guérit rien que par la joie de sa présence... La fatale vérité, je ne l'appris que le jour où vous vîntes de nouveau arracher Armand de mes bras... Là, acculé, affolé, il m'avoua le crime commis, me supplia de l'aider à le dissimuler... Que pouvais-je faire?... Sinon lui pardonner... sinon accepter la vie fausse, honteuse, qui désormais m'étais réservée, à moi, la légitime épouse, tandis que l'autre s'enorgueillissait de son titre, usurpé. et l'étalait au grand jour!... Mais quoi!... le sacrifice m'était doux, car je le faisais pour sauver Armand et j'avais son coeur tout entier!...

Le comte enserrait son front de ses deux mains.

—Que faire? divorcer?... Mais, le scandale serait égal, pire encore!...

Et, avec un cri, une pensée soudaine le traversant:

—Marcel!...

Marcel, ce descendant de leur race... Claire, son sang, presque sa fille, tous deux souillés, outragés!...

Une souffrance inouïe, incroyable le tenaillait.

Et, négligeant Armand, la fureur qui s'allumait peu à peu en lui, se dirigeait injustement vers la malheureuse qui su-

bissait comme lui la situation qui leur était faite.

—Tout vient de vous! s'écria-t-il enfin. De vous, de ce mariage absurde, honteux, avilissant dans lequel vous avez su l'entraîner!... Ah! maudite soyez-vous!...

Livide, la jeune femme se dressa, et droite, la tête haute, avec une indicible expression de fierté sur ses traits, elle se défendit.

—Assez, monsieur le comte!... Assez d'insultes! Je ne les mérite point et je ne les supporterai pas!... Aucun piège n'a été tendu à votre neveu par moi ou les miens... Il m'aimait, je l'aimais... cependant rien au monde ne m'eût fait devenir que sa femme... et d'ailleurs, lui-même n'y songeait pas... Il n'eut qu'un tort, ne pas répudier franchement, catégoriquement son origine et ses attaches du jour où il se donna à moi... S'il avait compris la seule conduite à suivre, nous aurions vécu en artistes, humbles et heureux, loin de vous, à l'écart de la fortune, du luxe, dont le besoin est la cause de toutes les fautes, de toutes les lâchetés et les compromissions!...

Maintenant, le comte se maîtrisait, rappelé à lui par ces paroles.

—Vous avez raison, dit-il d'un ton bref, les reproches sont inutiles aujourd'hui. Mais, ce qui est urgent, c'est de prendre un parti... Que comptez-vous faire?... Comment agirez-vous vis-à-vis d'Armand?

Les yeux de Gillette se voilèrent de larmes.

—Le revoir, lui parler... essayer de le ramener à moi...

Christian fit un geste.

—Cela, jamais!...

Et, comme elle tressaillait, douloureusement atteinte par la netteté impitoyable de son accent, il continua avec vivacité:

—Comprenez donc que la situation reste la même, votre lien légitime ou non!... Pouvez-vous l'avouer?... Voulez-vous vous en armer?... Comment publier vos droits sans nous perdre tous?... Consentiriez-vous à vouer Armand aux poursuites des tribunaux à la peine infâmante sous le coup de laquelle il se trouve!... Cela, non, vous ne le ferez pas, je le sais,

je le sens!... Si vous avez eu, si vous gardez un véritable amour pour lui, votre seul rôle est de vous sacrifier, de vous écarter... de vous effacer... Acceptez, et vous montrerez une réelle grandeur... vous nous forcerez à vous estimer et à vous admirer...

Elle le regardait fixement.

—Alors, même à présent... même sachant la vérité, vous exigez toujours que je parte?

Il s'inclina avec gravité.

—Je vous le demande.

Une lueur de révolte, de colère, de haine passa dans les yeux de la jeune femme. Ses lèvres frémirent de l'exclamation d'indignation passionnée qui allait leur échapper. Puis, elle se contint et se détourna.

—C'est bien, je réfléchirai, prononça-t-elle d'un accent qui en imposa au comte.

Il la salua.

—Je reviendrai demain causer avec vous, dit-il. D'ici là, songez à ce que je vous ai dit... Je ne doute pas que votre bon sens et votre cœur ne vous fassent reconnaître la rigoureuse justesse de mes paroles. Pour Armand, pour vous-même, pour nous tous, il n'y a d'autre issue que celle que nous ouvre votre abnégation, votre départ et votre silence éternel... A présent que je vous connais mieux, je ne vous offre plus de l'acheter à prix d'or, mais je vous assure de notre reconnaissance, de notre respect ému... de ma commiseration sincère.

Elle ne répondit pas.

Le comte salua encore et sortit sans que la jeune femme eût un mouvement ou proférât un son.

Mais, lorsque la porte fut refermée sur lui, elle bondit et s'exclama tout haut:

—Ah, non, non!... Je ne me laisserai point assassiner de la sorte!... et, puisque l'on m'y force, je lui parlerai à "elle!" Elle saura la vérité et nous verrons si elle ose encore me disputer ma place!...

VIII

LES DEUX EPOUSES

Vers la fin de l'après-midi, Claire se

Les Deux Epouses

trouvait seule avec son fils, tout au bout de la propriété.

Elle aimait cet endroit solitaire, abrité par le bois de pins qui se continuait sur les terrains avoisinants, non bâtis, dont on n'était séparé que par une légère barrière de bois.

La jeune femme travaillait à un ouvrage de broderie, mais elle relevait sans cesse ses yeux pour contempler son fils avec amour, et celui-ci interrompait souvent ses jeux pour chercher la caresse des regards maternels.

L'enfant s'écartait peu. Pourtant, comme il avait déjà ramassé toutes les pommes de pins les plus proches du lieu où sa mère était assise, pour en construire un château, il dut peu à peu s'éloigner pour trouver un butin plus abondant.

Il venait de disparaître derrière un buisson lorsque la voix alarmée de la jeune mère s'éleva :

—Marcel!

Aussitôt, le petit garçon revint en courant. Une expression de mystère était répandue sur ses traits.

Il jeta insoucieusement les pommes de pin emplissant son tablier, et se glissa auprès de sa mère.

—Maman, elle est là! fit-il tout palpitant.

Claire dressa la tête.

—Qui, elle?

—Elle... la dame qui m'a emmené chez elle l'autre jour.

Dans un geste instinctif d'effroi et de défense, Claire enveloppa son fils de ses bras.

—Oh! viens, ne me quitte pas!

Mais, Marcel se dégagea.

—Elle ne veut pas me prendre, assurait-il, avec tranquillité. Elle voudrait te parler.

Claire perdit subitement sa défiance première.

—Me parler, à moi?... Que peut-elle avoir à me dire, la malheureuse femme!...

Marcel la tirait doucement par sa robe.

—Viens, j'ai promis de t'amener...

Mue par un sentiment qu'elle ne s'expliquait point, fait de curiosité inquiète et de vague sympathie, Claire se leva, obéissant à la prière de l'enfant.

—Eh bien, allons.

Vingt pas plus loin, elle apercevait Gillette qui attendait, muette, patiente, accordée à la clôture.

La tzigane avait repris ses vêtements de mendicante et paraissait une véritable bohémienne avec ses cheveux noirs négligemment noués, ombrageant de leurs folles mèches son front pâle un peu olivâtre, ses yeux d'orientale; sa taille souple et mince dissimulée sous l'ampleur des vêtements dont elle était drapée.

Les yeux des deux femmes se rencontrèrent, se prirent longuement. Elles demeurèrent silencieuses pendant un temps assez considérable.

Enfin Gillette parla. Sa voix douce, brisée par une profonde douleur, toucha Claire.

—Je vous remercie, madame, d'avoir daigné répondre à mon appel...

Claire prononça tout émue :

—C'est vous?... c'est bien vous qui aviez pris mon enfant?—Oh! ne craignez rien de nous!... En retour du remords, du repentir que vous avez eu, aussitôt votre acte commis, nous avons retiré notre plainte, aucune poursuite n'aura lieu contre vous... Vous voulez parler librement. Est-ce vous?

Gillette eut un regard rapide au petit garçon qui souriait en se serrant contre sa mère.

—Oui, fit-elle bas.

—Comment avez-vous pu commettre une si vilaine action? demanda Claire avec douceur. Aviez-vous bien réfléchi aux conséquences qui suivraient, pour vous, pour nous tous?

Gillette hocha la tête, sombre.

—Oui.

—Vous aviez envisagé l'effroi, le désespoir des parents de l'enfant dont vous vous empariez?...

L'autre eut un geste vague.

—Quand on est exaspéré par la souffrance, celle des autres compte-t-elle?...

Claire reprit avec vivacité.

—Votre mobile, ne l'ai-je pas pressenti? Vous avez perdu un enfant... Celui-ci vous le rappelait, et vous vous êtes saisi de lui, espérant les confondre tous deux en votre coeur...

Son regard abaissé sur la terre, Gillette dit :

—Je n'ai jamais eu d'enfant.

—Ah ! fit Claire désappointée. Alors je ne comprends plus...

La jeune femme eut un mouvement brusque.

—Si j'ai volé votre enfant, madame, s'écria-t-elle tout à coup, ce n'est point parce que je le désirais, mais parce que quelqu'un l'aimait trop... quelqu'un oubliait auprès de lui et de vous, sa mère, la tendresse qu'il m'avait jurée!... l'amour qui m'appartient!

Claire recula interdite.

—Mon Dieu, que voulez-vous dire ? fit-elle en examinant avidement son interlocutrice.

Gillette croisa ses bras, se redressant avec une fierté indicible.

—Regardez-moi bien... je ne suis pas la mendicante que mon accoutrement annonce!...

Une lueur de compréhension de plus en plus nette commençait à se faire jour en Claire.

—Madame!...

L'autre eut un cri de douloureux triomphe.

—Ah ! vous devinez, je crois, quelle peut être celle qui se dresse aujourd'hui devant vous!...

Un cri s'échappa des lèvres de Claire.

—Oh ! oui.

Avec un geste bref et impérieux, Claire commanda à Marcel :

—Va!... retourne à la maison... demande à ta bonne de te garder... Sois sage, mon chéri!...

L'enfant, légèrement effrayé par l'accent des deux femmes et l'expression tragique de leurs traits, obéit avec empressement.

—Oui, maman.

Et le bruit de sa course sonna sur le gravier de l'allée. Peu de minutes plus tard, il avait disparu : les deux épouses étaient seules en présence.

Autour d'elles c'étaient une solitude, un silence complets et des broussailles les cachaient aux regards de ceux qui auraient pu approcher.

Claire n'attendit point cette fois que

l'autre prit la parole.

—Madame, dit-elle grave, sans rien d'acérbe ni de méprisant, je n'ai pas cherché à vous rencontrer... Dieu sait même que je ne le souhaitais pas!... Mais, puisque le hasard et votre volonté nous ont réunies, ne croyez pas que je veuille me dérober à cette explication que vous semblez désirer... je ne sais pourquoi.

Gillette l'interrompt.

—Vous ne tarderez pas à l'apprendre!... Aimez-vous votre mari, madame ?

Malgré sa volonté de rester calme et d'en imposer à sa rivale par la dignité impeccable, Claire eut une révolte.

—Je n'ai pas à vous répondre!...

Gillette ne s'intimida point.

—Il le faudra cependant!... Aimez-vous Armand comme je l'aime, moi, par-dessus tout et tous?... L'aimez-vous, l'adorez-vous jusque dans ses faiblesses, ses lâchetés, ses crimes?...

L'altération de la voix de Gillette, son exaltation fébrile jetèrent une sourde crainte en Claire, faisant taire son orgueil pour un moment.

—Si Armand a été coupable envers moi, dit-elle, ceci ne regarde que moi!... et moi seule suis juge de ses actions...

Gillette plongea ses regards ardents en ceux de la jeune femme.

—Vous vous trompez!... Pas un de ses actes ne concerne que vous seule!... C'est moi, c'est votre fils, c'est la société tout entière qu'il atteint, qu'il éclabousse!... Moi, vous, eux tous qui peuvent lui en demander un compte sévère, implacable!...

Claire pâlisait.

—Je ne vous comprends pas, balbutia-t-elle, emplie d'une angoisse contre laquelle il lui était impossible de réagir.

—L'homme que vous aimez, malgré tout ce dont il vous a abreuvée, cet homme que vous voulez ramener à vous, garder, enchaîner, vous a menti, vous ment à chaque minute de son existence!... Il n'est pas à vous, ne le sera jamais, ne peut pas l'être!...

Claire se récria.

—Parce qu'il vous aime?... Eh bien, non, ce n'est pas vrai... Armand vous a aimée avec une passion aveugle, folle!... qui m'a crucifiée pendant quatre mortel-

Les Deux Epouses

les années où j'ai payé ma dette de douleur et d'humiliation!... Mais il a enfin secoué le joug!... il s'est enfin soustrait à votre ensorcellement maudit, il a ouvert les yeux, il ne vous aime plus!... Maintenant, malgré vous, malgré vos fureurs, vos audaces inouïes, il s'est enfui de la prison où vous l'enfermiez, il est rentré dans le devoir!... Il n'aime plus, ne connaît plus au monde que son fils, sa femme, son foyer!...

Gillette s'était dressée, comme grandie, les yeux fulgurants.

—Sa femme!... son foyer! cria-t-elle d'une voix stridente. Et où sont-ils donc?

Claire fit deux pas en arrière, effrayée de la démence apparaissant sur ce visage convulsé. Elle eut un regard de détresse autour d'elle.

—Oh!

Puis elle cria, soulagée, apercevant soudain la silhouette d'un homme qui venait de surgir au détour du massif qui le dissimulait jusque-là:

—Armand!... Défends-moi!... Chasse cette femme!

Eperdu, livide, le jeune comte demeura paralysé à sa place.

Gillette étendit le bras vers lui avec menace:

—Me chasser!... L'oserais-tu vraiment?

Il fit un effort, s'élança vers Claire, entourant la taille de la jeune femme bouleversée et essaya de l'entraîner.

—Viens!... Claire, au nom du ciel, viens-t'en!...

Mais elle résistait:

—Non!... Me feras-tu cette suprême insulte de m'obliger à céder la place à cette femme!... Ordonne-lui de partir, de nous laisser!... N'y a-t-il pas de la police? des gendarmes?...

Gillette éclata d'un rire nerveux:

—Les gendarmes!... Que peuvent-ils contre moi?... Les gendarmes!... A leur approche, n'est-ce pas lui qui tremblerait?... lui, parjure, faussaire, doublement criminel!...

Claire, renversée sur le bras d'Armand, s'épouvantait de son mutisme incompréhensible:

—Quoi!... tu la laisses parler ainsi!... Oh! je t'en supplie, fais-la taire!...

Une résolution désespérée s'alluma dans les yeux égarés du jeune homme.

Il abandonna Claire et marcha sur Gillette, la bravant.

—Assez d'insultes!... assez d'insinuations lâches!... Précisez ou taisez-vous!... Je vous défends de nous torturer ainsi!

Un silence terrible suivit. Tous deux se dévisageaient de près, avec une menace, une souffrance égales.

—Ah! tu le veux? jeta enfin Gillette affolée.

Et, reculée, le bras levé, elle répéta, comme insensée:

—Tu le veux!—tu le veux!...

—Oui!

En ce moment, la dénonciation, l'aveu, tout lui paraissait préférable à cette angoisse qui l'étreignait.

Gillette se tourna subitement vers Claire:

—Allez, partez!... Allez-vous-en, vous! Laissez-moi parler à mon mari!...

Et la jeune femme, bouleversée, ne lui répondant ni ne bougeant point, elle s'écria avec une fureur croissante:

—Partez, vous dis-je!... car il n'y a ici que moi d'épouse, de femme légitime!... Vous avez été victime d'un mensonge, d'un faux... Quand il vous a épousée, il était déjà marié!... Votre nom, votre titre, votre lien, tout est nul... Cet homme m'appartient légalement et n'avait plus le droit de disposer de lui!...

Un gémissement rauque s'échappa de la gorge de la jeune femme.

—Armand!... Ce n'est pas vrai?...

Il courba son front, cachant ses yeux sous ses deux mains.

—Claire!...

Les regards fous de la malheureuse femme allaient de son mari effondré à Gillette droite, frémissante, triomphante.

—Claire!... répéta-t-il avec supplication.

—Oh! ce n'est pas vrai!... dis que ce n'est pas vrai! s'écria-t-elle sans l'entendre. Elle a menti!... elle est folle!

Mais au geste de Gillette, dédaignant d'affirmer une fois de plus le fait qu'Armand n'avait pas même la force de nier, elle bondit droit devant elle, s'enfuit avec un long cri de détresse.

—Ah!...

Gillette essaya de franchir la barrière qui la séparait de son mari.

—Armand!...

Il montra sa face, empreinte d'une horreur.

—Ne m'approche pas! cria-t-il avec une expression tellement haineuse que Gillette fit un pas en arrière.

—Pardonne-moi ce que j'ai fait! balbutia-t-elle. Vois-tu, j'avais la tête absolument perdue!...

Il se raffermissait sur ses jambes tremblantes.

—Ecoute! dit-il, d'une voix saccadée, les dents serrées, avec une énergie qu'elle ne lui avait jamais connue. Ecoute-moi bien!... Car, voici la dernière fois de ma vie que je te parle! Tu viens de briser mon bonheur... Tu as mon honneur, mon existence à ta merci... tu peux achever ton oeuvre et me tuer... car, tu sais que si tu me dénonces, je ne laisserai pas la loi arriver jusqu'à moi... Je serai mort avant que les gendarmes dont tu me menaçais tout à l'heure posent la main sur mon épaule! Eh bien, je te le dis, fais-le si tu le veux! J'ai assez menti, assez trompé, je ne veux plus. Tu m'as entendu, le soir où tu nous guettais dans le jardin... tu sais que tu es effacée de mon coeur, que je n'aime plus que Claire, que je n'ai jamais vraiment aimé qu'elle!... Perds-moi, tue-moi, tu en as le droit, tu le peux!... Mais cesse de croire que par tes menaces, tes supplications, tes tentatives de n'importe quel genre, tu arriveras à me ramener à toi... Je ne t'aime plus, je ne te connais plus! Oui, je sais que je suis coupable!... Eh bien, j'expierai!... J'ai un revolver chargé dans ma poche, et depuis longtemps je suis préparé à mourir!

Vaineue, Gillette s'était laissée tomber à genoux.

—Armand!... mon mari!

Mais il ne l'entendait plus.

Sans un regard, il s'enfuyait, rejoignait l'autre femme, avec la seule pensée du désespoir, de l'indignation, de la blessure de Claire.

Gillette, prosternée, le front appuyé contre les montants de la barrière, gémissait plaintivement.

—Armand!... Oh! mon Armand!...

Et des minutes passèrent, le soir tomba, avant qu'elle eût la force de se relever, de s'éloigner, chancelante, le crâne vide, inconsciente du temps écoulé.

IX

LE PROJET DU COMTE CHRISTIAN

Le soleil se couchait dans l'atmosphère pure, envoyant de longs rayons roses qui lancéolaient le ciel gris.

Le comte Christian, l'air absorbé, le front baissé, plongé dans ses réflexions, fumait en marchant lentement le long du boulevard de la Croisette, cette merveilleuse promenade de Cannes qui suit la mer en une courbe allongée bordée de villas et d'hôtels.

La sonnerie d'une cloche éclatant soudain derrière les massifs d'un jardin le tira de sa rêverie. Il tressaillit, regarda autour de lui, jeta son cigare à demi consumé et fit un geste.

Son parti, et un grave parti, était pris désormais.

—Il faut les sauver tous, murmura-t-il, et je ne vois que ce moyen... Si absurde, si désespéré qu'il soit, il arrange, il pacifie, il concilie tout, en apparence, au moins!...

Et, appelant d'un signe une voiture qui passait, guettant un client, il sauta dedans et donna l'adresse de Gillette, ce qui ne laissa pas de surprendre le cocher, car il n'était pas ordinaire que les gens de l'aspect du comte de Baudrihay se rendissent dans cet humble quartier de la vieille ville.

Il parvint auprès de la jeune femme encore plus aisément que lors de sa première visite, n'ayant pas à s'enquérir du lieu où elle se trouvait.

Gillette le reçut dans un état de complète prostration.

A peine venait-elle de rentrer, et tout son être succombait sous les émotions ressenties, sombrait dans le désarroi de la scène qui avait eu lieu dans le bois de la

villa du Carmel.

Les premières paroles du comte n'arrivèrent point à pénétrer jusqu'à son esprit en désordre, et, ce ne fut que lorsque Christian s'emparant de ses mains et l'appelant de tout près la força à l'entendre qu'elle lui répondit enfin.

—Pardonnez-moi... je n'ai pas compris ce que vous me disiez... ma pauvre tête est si malade!...

Cette détresse si absolue toucha M. de Baudrihay.

—Ma chère enfant, croyez que je vous plains de tout mon cœur... et soyez sûre que la pitié, la sympathie que je sens pour vous ont contribué à m'inspirer le projet dont je veux vous entretenir... Ecoutez-moi avec tout votre esprit, tout votre cœur... Vous et moi, nous pouvons et nous devons nous sacrifier pour assurer la paix de ceux qui nous aiment, je crois, avec assez de force pour nous permettre d'accomplir ce que je vais vous tracer... Je vous ai, je suppose, prouvé, et vos réflexions ont dû vous affermir en cette opinion que malheureusement pour vous, mon neveu, après vous avoir adorée avec trop de passion, ne vous aime plus aujourd'hui... Tout son cœur, toute sa raison appartiennent à Claire qui est de son monde, qui seule peut être pour lui la véritable épouse... De plus, l'existence de son fils, de l'héritier de notre nom règle définitivement la question. Jamais Armand ne consentira à arracher son titre à la mère de son enfant et à son enfant lui-même pour vous le rendre. Son amour ne vous le ramenant plus, il est perdu pour vous à tout jamais. Actuellement, il n'est en votre pouvoir d'autre chose que de nous déshonorer tous et de causer notre mort violente à tous deux... Car, si Armand devait être traîne dans la fange, sa main se lèverait immédiatement contre lui-même, et je ne lui survivrais pas.— Quel avantage matériel ou moral retireriez-vous de ces drames?— Je n'imagine point qu'une horrible vengeance soit une satisfaction pour vous; votre âme est au-dessus de cela, vous l'avez prouvé à plusieurs reprises.

—Donc, je ne veux point envisager la possibilité que vous poussiez les choses à

l'extrême... Vous continuerez à vous taire... Alors, que deviendrez-vous?... A la fois libérée et esclave... soumise à toutes les suggestions de vos regrets et de votre désespoir—J'ai beaucoup songé à vous durant les heures de la nuit pendant lesquelles je n'ai pu goûter aucun repos, et il m'est apparu que nous vous devions une éclatante compensation... Mon neveu—et je ne veux plus discuter l'état de son esprit d'alors, mais seulement constater le fait—vous a, en vous épousant légitimement, promis sa protection, donné son nom, ses espérances de richesse et de haute situation... Lui, manquant à tout ce qu'il vous doit, un autre parmi nous doit le remplacer et remplir pour lui ses engagements... Armand vous a faite comtesse de Baudrihay, puis vous a retiré votre titre... C'est à moi de vous le rendre... Je suis célibataire, libre... Je vous offre de vous épouser... C'est un nouveau subterfuge, un nouveau crime à ajouter à ceux qui ont déjà été commis, mais pour l'amour de celui que je considère comme mon fils, je suis prêt à l'endosser... Par ce moyen, aux yeux de tout le monde, vous aurez droit au titre que, de fait, vous possédez déjà... Vous jouirez de ma fortune sans que les descendants d'Armand soient lésés, puisque après notre mort elle leur fera retour...

Il s'arrêta, puis reprit vivement, avec une émotion et une noblesse.

—Ne croyez pas, mon enfant, que je vous parle ainsi par effroi du mal qu'il vous est loisible de nous faire!... J'ai le réel désir de vous rendre justice, de réparer dans la mesure de ce qui est possible le tort, l'injure que vous subissez... Il me semble que cette solution, si elle ne contente pas votre cœur, peut satisfaire votre dignité... Pour le monde, vous jouirez d'une situation enviée, vous passerez pour ma femme... par devers nous, vous serez ma fille, et tous les instants de ma vie seront consacrés à reconnaître le sacrifice que vous aurez consenti.

Des larmes d'attendrissement jaillissant de ses yeux, Gillette se jeta aux genoux du comte.

—Monsieur!... Comment vous exprimer

ce que j'éprouve devant une pareille bonté!

Il la releva.

—Calmez-vous! Eh bien, ma proposition vous agréé-t-elle?

La jeune femme sanglota pendant quelque temps sans répondre. Ensuite, allant à une table de toilette, elle baigna son visage d'eau froide, et revint, un peu moins bouleversée que l'instant d'auparavant.

—Merci, dit-elle d'un ton pénétré. Merci de toute mon âme, mais je ne puis accepter...

Il fit un mouvement d'impatience.

—Pourquoi?

—D'abord, que penserait votre société de cette union?

—Cela, peu m'importe!

—Quoi?... Après avoir été si impitoyable envers votre neveu vous consentiriez à encourir les jugements, le blâme du monde, et cette fois, pour votre compte? La pauvre petite bohémienne indigne d'Armand est-elle une épouse plus convenable pour le comte de Baudrihaye?...

Les sourcils de Christian se contractèrent. Il répondit avec chagrin:

—Vous oubliez qu'à cette heure, j'ai une puissante raison pour agir de cette façon...

Gillette eut un faible sourire.

—Oui, je comprends... Je suis la menace suspendue au-dessus de vos têtes... Pour la neutraliser, que ne feriez-vous pas!... Eh bien, admettons que vous passiez par-dessus les considérations mondaines, ne craindriez-vous pas les relations qui ne manqueraient point de s'établir entre le ménage de votre neveu et le vôtre?

Le regard un peu dur du comte se posa sur celui de la jeune femme.

—Gillette, fit-il impératif, vous devez comprendre que sitôt notre contrat signé nous partirions de France pour n'y jamais revenir... Je possède une propriété aux confins de la Suisse et de l'Italie, où parfois j'ai songé à me retirer... C'est là que je vous demanderais de vouloir bien vivre à mes côtés.

Gillette s'inclina, emplie d'une admiration involontaire.

—L'exil, à cause de moi!... pour moi!...

Ah! monsieur le comte, je ne vaud pas autant!...

Il la considéra avec bienveillance.

—Je suis convaincu du contraire, mon enfant... Votre attitude depuis que je vous connais m'a frappé...

Gillette l'interrompit avec agitation.

—D'ailleurs, ce ne vous me proposez est inutile, car je saisis bien votre pensée. Vous craignez moins de ma part un scandale public qu'un autre caché plus douloureux encore... qui atteindrait celle que vous aimez autant qu'Armand... Or, ce malheur est déjà accompli... Votre nièce sait tout!...

Christian de Baudrihaye gémit.

—Claire!... ma pauvre Claire!... Oh! vous avez fait cela?... Mais, quand, comment cela a-t-il pu arriver?...

Raidie, le regard fixe, Gillette répondit:

—Tout à l'heure... Chez elle, où j'avais été poussée par je ne sais quel obscur mobile... voulant savoir, m'assurer... Je l'ai vue, je lui ai parlé... Armand est survenu, il m'a bravée, et alors, j'ai tout dit, tout jeté hors de moi... Elle s'est enfuie, et lui m'a repoussée pour la suivre!

Deux grosses larmes parurent au coin des paupières du comte Christian et s'évaporèrent presque instantanément.

—Ma pauvre Claire, mes pauvres enfants! répétait-il absorbé, le cœur déchiré en imaginant la ruelle scène incomplètement évoquée par le récit bref de Gillette.

Elle reprit avec un amer triomphe.

—Vous voyez bien que le sacrifice que vous projetiez pour me fermer la bouche est inutile!... La tranquillité de cette femme est brisée... Sa tendresse, son amour?... L'on verra s'ils résistent à la conviction que son mari est un faussaire, un bigame... Qu'il l'a trompée, jouée!... et cela non pas par amour pour elle, mais par faiblesse, pour assurer la vie et le bien-être d'une autre!

Le comte de Baudrihaye sortit de sa torpeur.

—Assez! taisez-vous! cria-t-il impérieusement. Je vous croyais de la noblesse, de la grandeur d'âme... Je vois que je m'étais trompé...

Une nuance foncée empourpra les joues ambrées de la jeune femme.

—Ne me retirez pas si vite votre estime, monsieur le comte! dit-elle avec émotion. Vous ne savez pas quelle résolution j'avais déjà prise avant de vous voir entrer ici... et si je vous l'avais apprise tout de suite, peut-être me remerciez-vous à genoux!

Anxieusement, Christian l'interrogea :

—Que voulez-vous dire?

Lentement, sans répondre, Gillette se dirigea vers une commode, ouvrit un tiroir et atteignit un petit coffret qu'elle plaça sur la table au milieu de la pièce. Puis, appuyant sur un ressort caché, elle fit se soulever le couvercle du coffret.

Avec précaution, comme avec tendresse, elle retira plusieurs objets, des papiers, deux paquets de lettres noués de faveurs, et rangeant le tout sur le tapis, elle retira de son doigt l'alliance d'or qui ne l'avait jamais quittée et la posa auprès du reste.

—C'est tout ce que je possède concernant Armand et certifiant notre mariage. Actes, correspondances, bijoux. Je vous les donne... détruisez, brûlez, faites tout disparaître... Quand à moi, je pars... et jamais plus vous n'entendrez parler de Gillette...

Très ému, le comte eut un cri.

—Ah! mon enfant, voici un geste, voilà des paroles que je n'oublierai jamais...

L'oeil sec, un peu égaré, la jeune femme contemplait sa main dégarnie de l'anneau nuptial.

—Tout est dit, prononça-t-elle avec fermeté. J'ai toujours peu tenu aux titres, aux honneurs, aux richesses... Ce qui faisait ma joie, mon orgueil, c'était l'anneau d'Armand. Puisque, décidément, il me l'a retiré, je n'ai plus qu'à mourir.

Christian se récria.

—Ah! voici ce que je craignais!

Mais, elle, secoua la tête:

—Non, vous ne comprenez pas... Je ne me tuerai pas... Le suicide me répugne me cause une horreur invincible... Je vivrai, au sens vulgaire du mot... Mais la Gillette qu'Armand a adoré va s'évanouir, est morte déjà...

Comme, d'un geste, elle semblait congédier le comte de Baudrihay, celui-ci

la questionna avec précipitation.

—Vous voulez partir?... Où irez-vous?

Elle hocha la tête, montrant un lointain vague.

—Là-bas... très loin... où nul d'entre vous ne viendra jamais.

—Mais, vous m'écrirez, Gillette?

Elle le regarda avec une certaine surprise.

—A quoi bon?

—Quand cela ne serait que pour vous remettre les titres que...

Elle l'interrompit avec une subite irritation, la voix stridente.

—Ah! pas d'argent!... Ne m'insultez pas à présent!... Vous voyez bien que je ne le mérite pas!...

Il s'excusa.

—Pardon!... Mais comment vivrez-vous?

Elle désigna l'antique violon tzigane qui ne la quittait point.

—C'est un fidèle ami qui ne me laissera pas dans le besoin.

Et répondant à la pensée qui s'était imprimée dans les yeux du gentilhomme.

—Soyez sans crainte!... La tzigane ne rentrera plus en France... et le comte et la comtesse de Baudrihay ne risqueront point de reconnaître dans un humble orchestre celle qui se dévoua pour leur bonheur égoïste!...

M. de Boudrihay prit la petite main brune de la jeune femme, se pencha et la baisa, plein de respect.

—Réfléchissez, Gillette... Je vous réitère la proposition que je vous ai faite au début de notre conversation... Et, cette fois, je vous affirme que vous me rendrez heureux en acceptant le rôle de fille respectée que je vous offre.

Elle secoua la tête et prononça avec douceur, mais avec une grande fermeté:

—Laissez-moi suivre mon chemin.

Il se releva, la consulta encore du regard; et la saluant profondément, il se retira.

—Adieu donc!...

Elle répondit, la voix lointaine, perdue en ses pensées.

—Adieu.

FIN.

CHANGEMENT D'AIR



—Maintenant, mesdames, on m'a demandé de changer d'air; je vais vous jouer la Marche triomphale de la grenouille...

—Si cela ne vous faisait rien, cher maître, on pourrait changer d'air en ouvrant simplement les chassis; ça serait plus agréable par cette chaleur!

POUR VENGER SA SOEUR

LES hasards de la conversation nous avaient amenés à parler de la Corse et des moeurs de ses habitants. Je vantais à ce cher ivrogne de Tom Plumett la farouche implacabilité avec laquelle ceux-ci vengeaient l'honneur de leur famille outragée, lorsque le vieil opossum m'interrompit :

—Avez-vous entendu parler de James Blawerstrood, de Pressivell, dans le comté d'York ?

—Non, Tom. Qui était-ce ?

—C'était un homme qui, j'ose le dire, avait sur l'honneur de la famille des principes tout aussi implacables qu'aucun autre homme du comté du Royaume-Uni et même du monde entier, y compris votre damnée Corse. Je puis affirmer cette chose, car moi-même, Tom Plumett, j'ai connu personnellement James Blawerstrood. Il ne tient, du reste, qu'à ma propre volonté de vous en citer un exemple terriblement sensationnel.

—Une histoire, Tom?... Allez, je vous écoute.

—Eh bien ! voici :

“Avant tout, sachez une chose, James avait une soeur, Lady Arabella Strong, laquelle, ainsi que vous pouvez en juger par son nom, était mariée au gentleman qui s'appelait ainsi :

“Sur mon âme, c'était bien la femme la plus fâcheusement désagréable de toutes ses pareilles que le Seigneur a mises sur la terre depuis la première d'entre elles, une certaine mistress Eve. Mais, assez sur ce sujet... qu'il vous suffise de savoir que je n'en aurais pas voulu, quand bien même elle m'aurait apporté, avec son trousseau, plus de livres sterling qu'il n'en faut pour faire le chargement d'un sloop de vingt tonneaux.

—Bigre... Il fallait qu'elle fut vraiment mauvaise !

—Obstinément mauvaise... Un caractè-

re du diable!... et ce pauvre sir Strong, son infortuné époux, aurait certainement été plus heureux au “hard-labour” qu'au foyer conjugal, mais il était trop bon chrétien pour envisager la possibilité de se séparer de sa femme par le divorce, le poison ou tout autre moyen réprouvable. Cependant, sa patience était souvent mise à des épreuves terribles, si bien qu'un jour elle finit par lui échapper. Voici dans quelle circonstance :

Arabella avait un chien, une affreuse petite bête hargneuse, qu'elle trouvait, naturellement, la plus délicieuse créature de la terre.

Les plus beaux coussins du salon étaient réservés à ce cher animal ; les meilleures friandises étaient sa part, et sa tendre maîtresse fut morte de chagrin, si elle eut été contrainte de dîner sans avoir auprès d'elle le couvert mis de son favori. De son côté, celui-ci savait reconnaître ces touchantes attentions par mille procédés plus aimables les uns que les autres. Il jouait très agréablement avec les rideaux et les dentelles à sa portée ; renversait, le plus comiquement du monde, les encriers de la table de son maître ; dévorait, sans être aucunement indisposé, des chapitres tout entiers de la Bible de famille en édition de luxe ; déchirait, avec une remarquable persistance, les pantalons de certains gentlemen, dont la figure lui déplaisait...

Cette dernière fâcheuse habitude fut cause qu'un jour, s'étant exercé à ce jeu sur la culotte de sir Strong lui-même, il reçut de celui-ci un respectable coup de pied dont l'effet fut de provoquer ses hurlements bientôt couverts par ceux de lady Arabella.

—Seigneur!... Frapper ainsi une malheureuse petite bête sans défense!... En vérité, Archibald, il faut que vous ayez perdu la raison... De ma vie, je n'ai con-

nu un homme aussi brutal que vous, et si je puis être étonnée d'une chose, c'est que vous ne m'ayez pas frappée aussi... mais je suis bien sûre que cela arrivera un jour ou l'autre. Je dois m'attendre à tout de votre part désormais.

Sir Strong essaya une timide protestation, mais lady Arabella eut vite fait de lui fermer la bouche. D'ailleurs, elle tenait à son idée et ne cessa tout le jour de lui répéter cette phrase, qu'elle chérissait tout particulièrement, sans doute, pour bien marquer ses craintes pour l'avenir : "Oui, cela arrivera un jour ou l'autre, et peut-être avant qu'il soit un long temps".

Au luncheon, à la promenade, au thé, au dîner, elle le poursuivit sans répit avec ces mêmes mots, et jusque dans sa chambre à coucher pendant qu'il défaisait ses bretelles.

Or, précisément à cet instant, la patience de sir Strong se trouvait exactement à la limite ou, une fois encore, elle allait s'échapper, de sorte que, très froidement :

—Mon très cher amour, je pense que vous avez raison ! fit-il.

Et, en même temps, il appliqua sur la joue de son épouse un formidable soufflet.

—Ma foi, Tom, dis-je, elle ne l'avait pas volé !

—Je n'ai pas à juger, me répondit mon vieil ami, si cela était bien ou mal, mais ce que je puis dire, c'est que c'était une mortelle offense, et que lady Arabella le comprit si clairement qu'elle ne fit qu'un bond jusqu'à la demeure de son frère, précisément ce certain James Blawestrood dont je vous parlais tout à l'heure, et qui se trouvait le seul représentant mâle de

sa propre famille.

Je laisse à votre imagination le soin de vous représenter la scène dans laquelle Arabella demanda à son frère de venger l'honneur de sa soeur outragée. Il se fait tard, et nous avons à peine le temps d'aller jusqu'au bar habituel boire quelques généreux whisky. Sachez seulement qu'elle implora, supplia, gémit, tempêta, menaça. si bien que James finit par lui imposer silence.

—Ma très chère, dit-il, je n'ai pas le moins du monde l'intention de me dérober à mon devoir. Mais, pour l'amour du ciel, laissez-moi seulement réfléchir un instant à la vengeance que je dois tirer de cet incorrect gentleman.

Là-dessus, il ferma les yeux et songea. Sa physionomie se fit dure, extraordinairement dure, et, à la vue de ses traits contractés, Arabella frémit de joie. La vengeance allait être terrible... A la fin, il eut un pâle sourire.

—Vous avez trouvé, James ? demanda-t-elle.

—Yes ! répondit Blawestrood, qui venait précisément de se rappeler une certaine légende arabe.

Et tout aussitôt... Ah ! "my god !" ... V'lan. Le voilà qui vous applique sur les joues de lady Strong le plus formidable des soufflets.

—Allez maintenant, dit-il. L'honneur de de la famille est vengé. Cet homme avait giflé ma soeur, moi j'ai giflé sa femme. Nous sommes quittes.

Là-dessus, termina Tom Plumett, allons boire quelque chose.



Le Feu sans Allumettes

Il n'existe pour ainsi dire pas de peuplades mangeant leurs aliments sans les faire cuire. La cuisson, dans la majorité des cas, est opérée à l'aide du feu que les uns savent obtenir directement et que d'autres ne sont capables que d'entretenir.

Aussi loin que l'on remonte dans les temps préhistoriques, on trouve des traces matérielles de l'emploi du feu (cendres,



Tasmanien tenant le "bâton du feu".

charbons, morceaux de pyrite usés, silex craquelés, etc.). Cependant la conservation du feu produit par les forces naturelles (incendies, foudres, volcans, etc.) a dû précéder la production du feu. La plupart des forces de la nature capables de se transformer en chaleur, la lumière, l'électricité, le mouvement, ont été mises à profit par l'homme pour la production du feu, avec plus ou moins de succès. Les essais d'allumage à l'aide de verres et de miroirs, mentionnés dès la plus haute an-

tiquité, pour concentrer la lumière solaire, n'ont jamais pu se généraliser. Il en est de même de l'électricité. Par contre, le mouvement a été de tout temps et est encore la force productrice du feu par excellence.

Le mouvement est utilisé de trois façons différentes: par le frottement de deux morceaux de bois, par le choc de deux morceaux de certaines substances minérales ou par la compression de l'air. La dernière de ces méthodes est peu usitée; on l'a signalée seulement chez les Dayaks de Bornéo et en Birmanie. Elle est basée sur le principe du briquet à air. Mais les deux autres modes d'utilisation du mouvement sont encore répandus d'une façon générale chez tous les peuples incultes.

On peut obtenir un peu de braise ardente capable d'enflammer certaines substances (amadou, duvet, herbe sèche, etc.), soit en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, soit en les sciant vigoureusement l'un par l'autre, soit en tournant le bout de l'un dans une petite fossette pratiquée dans l'autre. De là trois manières de faire le feu par friction.

La première manière, la plus primitive et la moins commode, est employée surtout en Océanie. Elle consiste à frotter une petite baguette de bois dur, en l'inclinant, contre une bûche de bois tendre maintenue entre les genoux. On creuse ainsi une petite gouttière dans la bûche et on finit

par obtenir l'incandescence de parcelles de bois pulvérisé, qui s'amassent au fond de la gouttière. On n'a qu'à y jeter un peu d'herbe sèche ou de l'amadou et à souffler pour obtenir la flamme.

La méthode du "sciage" est employée par les Malais et quelques tribus australiennes, ainsi qu'en Birmanie et dans l'Inde. Un morceau de bambou, fendu longitudinalement, est scié avec le bord tranchant d'un fragment du même bois jusqu'à ce que la sciure devienne ardente et enflamme l'amadou sur lequel elle tombe.



La méthode qui consiste à faire tourner le bout d'un fragment de bois en l'appuyant sur la surface d'un autre fragment, est la plus répandue. On la rencontre chez les Nègres, chez les Indiens des deux Amériques, chez les Tchouktchi,

par laquelle sortira au dehors la poudre de bois produite par le frottement, sous forme de petits boudins incandescents qui tomberont sur l'amadou. Quant à la baguette verticale, on lui adapte différents appareils pour rendre le mouvement plus rapide et plus régulier. Ainsi les Esquimaux l'entourent d'une corde que l'on tire alternativement dans les deux sens (un appareil de ce genre a été aussi en usage, il y a un demi-siècle parmi les paysans polonais); dans ce cas, le bout supérieur de la baguette est maintenu par un aide ou par l'opérateur lui-même. On applique aussi à ces appareils une corde à arc analogue à celle qu'emploient souvent les serruriers pour faire tourner une "mèche" de vilebrequin et percer un trou.



Une autre manière d'obtenir le feu, cel-



Trois manières de faire du feu sans allumettes.

dans certaines régions de l'Inde, etc. L'appareil le plus primitif consiste en une bûche ou planchette de bois tendre, tenue horizontalement avec les pieds et sur laquelle on appuie la pointe émoussée d'une baguette cylindrique en bois dur. En tournant rapidement la baguette dans les deux sens, on creuse une petite fossette et l'on obtient l'incandescence de la poussière du bois qui s'amasse autour de la pointe. C'est ainsi qu'obtiennent le feu certaines tribus Zoulous, certains Australiens, les Aïnos, etc.

Mais cet appareil primitif subit des perfectionnements importants chez d'autres populations, surtout chez les Peaux-Rouges et les Esquimaux. On creuse préalablement la fossette dans une planchette bien horizontale; puis on fait communiquer cette fossette avec une des faces verticales de la planchette par une gouttière

le du choc de deux morceaux de minerai de fer l'un contre l'autre ou du silex contre le minerai, a dû, comme la première, être connue dès l'époque la plus reculée. Aujourd'hui, elle n'est employée que par quelques rares tribus arriérées: Fugierros, Esquimaux, Aléoutes. Avec la connaissance du fer, qui remplaça le minerai le vrai "briquet" a été inventé: il se substitua vite en Europe et en Asie à la production du feu par frottement, comme à son tour il a été remplacé par les allumettes.

Mais les anciens procédés survivent dans les traditions, dans le culte. Ainsi les Brahmanes actuels de l'Inde obtiennent le feu pour les cérémonies religieuses par le frottement de deux baguettes, en face des boutiques où l'on vend les allumettes anglaises; c'est encore par le frottement que les Indiens de notre continent, pourvus amplement d'allumettes, se procurent

Le Feu sans Allumettes

le feu pour les fêtes sacrées. En Europe même, en Grande-Bretagne et en Suède, on allumait au commencement de ce siècle le feu destiné aux usages superstitieux

est même la pièce principale du mobilier; il consiste en un amas de terre renfermé dans un cadre en bois, où le feu brûle jour et nuit.

Les populations de l'Ogôoué et du Congo ont l'habitude d'avoir toujours du feu dans leur case pendant la nuit : cela à trois fins; pour servir à l'éclairage, au chauffage et à faire les moustiques. Mais il faut y être habitué pour le supporter parce qu'il n'y a pas de cheminée dans leurs cases et que la fumée ne peut s'échapper que par les fissures de la sommaire habitation.

Les Tasmaniens—aujourd'hui disparus—savaient faire du feu en imprimant un rapide mouvement de rotation à un morceau de bois sec enfoncé dans une cavité remplie de fragments de la moelle d'un arbre et saupoudrés de charbon pulvérisé qui en facilitait la combustion. Mais, bien souvent aussi, ils préféraient emporter avec eux une espèce de torche constamment allumée, le "bâton du feu" comme ils disaient.

Il existe enfin des populations ne sachant pas faire de feu et ignorant la manière de l'entretenir. C'est le cas des Mincopies. On pense qu'ils ont dû l'emprunter primitivement à l'un des deux volcans situés dans les îles voisines de leur archipel.



Le feu en frottant deux morceaux de bois sec.

(pour préserver les bêtes et les gens contre les maladies contagieuses) en frottant deux morceaux de bois. Cette pratique a été interdite par un décret datant de la fin du siècle passé, dans ce même district d'où aujourd'hui se répandent par milliards les fameuses allumettes suédoises.



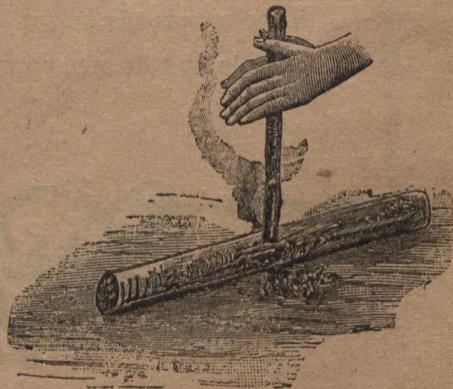
Les procédés longs et difficiles d'obtenir le feu forcent les peuplades sauvages à le conserver comme quelque chose de très précieux. En général c'est aux femmes qu'incombe ce soin.

Chez les Australiens les femmes qui laissent éteindre le feu sont punies presque aussi sévèrement que jadis les Vestales romaines.

Les Papous de la baie d'Astrobale (Nouvelle-Guinée) préfèrent faire plusieurs lieues pour chercher le feu chez la tribu voisine que d'en allumer un autre...

La préparation du "nouveau feu" chez un grand nombre de peuplades, notamment en Amérique et en Océanie, est accompagnée de fêtes et de cérémonies religieuses.

Les Négritos de la presqu'île de Malacca savent faire du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois, mais, comme ce travail est fastidieux, ils préfèrent entretenir leur foyer. Celui-ci



Autre moyen d'obtenir du feu.

Des indices semblent cependant montrer que leurs ancêtres connaissaient la manière de faire du feu en frottant ensemble deux morceaux de bois sec.

Villegiature



Quand les lilas sont blancs, que roses sont les roses,
Combien j'aime à rêver, le soir en mon jardin,
Mollement étendu, langoureux paladin,
Dans l'herbe, à la faveur d'un ciel aux clartés roses.

Là, j'écoute la brise avec ses folles proses,
Ou le sifflet moqueur de quelque nid badin,
Pendant que j'oublie, étrange citadin,
La ville et sa rumeur énorme et ses nevroses.

Aux sentiers que je foule, à la source où je bois,
Sous la verte et tranquille ascension des bois
Où rôdent les parfums de vos branches, pinastres,
Je suis heureux : l'ombre est divine, tout s'endort,
Et je me prends à voir surgir, phalange d'or,
Dans la nuit de mon coeur des vers qui sont des astres.

Arthur de BUSSIERES.



LA REINE MARY

“Je suis en outre encouragé par la conviction que j’ai, en ma chère femme, quelqu’un qui m’aidera constamment dans tous mes efforts pour le bien du peuple.” — (Extrait de la proclamation du roi Georges V.)

LA chose est certaine, ils vont être deux à régner, à veiller sur le salut de la patrie et du trône.

Notons, en passant, que le roi Georges V et la reine Mary sont mieux connus en Australie, en Nouvelle Zélande, au Canada, aux Indes—qu’en Angleterre.

Ces Anglais d’outre-mer ont cette fois un roi et une reine qui sont avec eux corps et âme et qui incarnent tout ce que nos voisins et amis rêvent dans leur drapeau : l’Union Jack. Parmi les plus enthousiastes, il convient de citer les Australiens qui saluent en leurs nouveaux suzerains ceux qui vinrent chez eux ouvrir le premier parlement de leur émancipation. Dans cette vaste et riche république australienne, tout le monde adore la princesse “Mary.” La bonté de son cœur et la finesse de son esprit et la grâce de sa personne sont actuellement le sujet de toutes les conversations.

Ce ne fut pas un mariage banal que celui de cette princesse. Il y aurait là un sujet de roman, que ne dédaignerait pas plus un Bourget ou un Bataille. Cela vaut d’être conté. L’idylle royale éclaire comme un phare le règne qui commence.

gleterre. L’affection que portait cette grand’mère à la fille unique de la princesse Mary de Cambridge et du duc de Teck était vive. La “princesse May,” diminutif que lui donna la reine Victoria, fut élevée à la cour. L’intelligence précoce et les dispositions studieuses de l’enfant s’alliaient délicieusement avec un naturel enjoué et espiègle.

Le fils aîné du défunt roi, le duc de Clarence, fit à la jeune femme une vraie cour d’amoureux et la perspective de ce mariage mit le comble aux vœux de la reine Victoria.

Hélas ! quelques mois après l’annonce des fiançailles, le duc de Clarence mourut.

Ce fut un poignant chagrin pour la famille royale, et tout le peuple anglais déplora le sort de la “bonne princesse May.”

Avant de mourir, le duc avait écrit à la reine : “Il faut que May ait un mari digne d’elle ; je n’en connais qu’un, c’est George, mon bien-aimé frère, mon compagnon de voyage. Il l’aimera comme moi je l’aime. La certitude que mes parents et la reine feront leur exaucer ce vœu adoucit mon chagrin de vous quitter.”

Le prince George ne fut pas informé du désir de son frère mourant. Insensiblement, l’affection qu’il ressentait pour la princesse May devint plus profonde ; mais quand l’idée de lui faire la cour germa dans son esprit, le futur roi d’Angleterre, toujours timide auprès des femmes, ne put se décider à demander à la fiancée de son frère de devenir la sienne. On eut beau lui donner les meilleures raisons d’Etat, de famille et de cœur, rien ne put le faire sortir de sa muette adoration.

“Faint heart never won fair lady,” dit un vieil adage anglais : Cœur défaillant ne fit jamais la conquête d’une jolie fem-

Il y avait une fois une charmante petite fille dont raffolait une grande reine d’An-

me.

Cependant, la reine Victoria veillait. Elle s'était mis en tête que le mariage se ferait. Pour réussir, elle n'hésita pas à employer le plus hardi des moyens.

Un jour de printemps, le prince George se promenait avec son fusil et son chien dans les jardins de Sandrigham, la jolie résidence champêtre où Edouard VII se plaisait infiniment.

Au détour d'un sentier où les aubépines en fleur fleurissaient bon, il rencontra la princesse Mary.

Avant qu'il n'eût pu articuler un mot, elle s'écria :

—Ne soyez pas surpris, George, je viens

remplir auprès de vous une mission que m'a confiée la reine; il paraît que c'est très urgent; voyez comme je suis essouffée!

—De quoi peut-il s'agir, je la quitte à l'instant?

—Oui, je le sais, elle n'a pas osé vous le dire; et comme elle n'ignore pas que nous avons une grande sympathie l'un pour l'autre, elle veut que vous teniez la nouvelle de moi.

—C'est donc une nouvelle bien grave?

—Mais oui, George, jugez-en par vous-même. Et elle tendit au prince le billet écrit par son frère.

Le prince lut. Puis il ne dit mot... Il fit mieux. Ce fut sur les lèvres de la belle jeune femme qu'il imprima sa réponse.

Le reste, vous le connaissez; ils vécut heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.

Envoi de Fleurs

L'exquise illusion est la fleur de la vie,
—Madame, je voulais vous offrir ces fleurs
Dont le parfum subtil et pur nous vivifie,
Dans un rayonnement de suaves couleurs;

Des fleurs comme on en voit dans les rêves splendides,
Belles comme le jour, ou le ciel auroral,
Ou cette illusion, que nos âmes avides
Respirent doucement aux jardins d'idéal.

Et j'avais fait, de leurs corolles moissonnées,
Une ample et fière gerbe et mon cœur exultait;
Mais au vent de l'hiver elles se sont fanées;
Je n'ai plus qu'un très humble et très pauvre bouquet;

Pardonnez-moi si tant de fleurs—les plus jolies—
Sont mortes dans mes doigts comme des papillons.
J'ai vu mourir ainsi les fleurs les plus chéries
Du bouquet parfumé de mes illusions!

Henri ALLORGE

Les Pieuvres, Terreurs des Matelots

IL y a peu d'animaux marins qui inspirent autant de répugnance que la poulpe; son aspect sournois, ses ventouses nombreuses, son toucher visqueux, tout cela est bien fait pour produire du dégoût et même de la crainte.

On peut se procurer des poulpes en explorant le dessous des rochers encore cachés par l'eau à marée basse, ou en plongeant dans la mer des crochets de fer sur lesquels sont embrochés des crabes et en relevant l'appât de temps à autre.

Le poulpe vit dans les creux des rochers complètement submergés; il va se promener dans la mer, et c'est ce qui explique

leur danger; on doit cependant faire table rase des récits fantaisistes des marins; ceux-ci qui, sans doute par habitude du métier, ne cherchent qu'à vous "monter des bateaux", vous racontent le plus sérieusement du monde qu'ils ont vu des poulpes atteignant la grosseur d'un cuirassé et d'autres avaler une barque devant eux; ce sont là des histoires à dormir debout.

Quand il est dans son rocher, le poulpe est placé de telle sorte que ses bras touchent le fond par leurs ventouses, tout en se recourbant en arrière, il a l'air de marcher sur la pointe des bras à peine recour-



Pieuvre gigantesque; ce monstre est particulièrement laid.

qu'on le trouve souvent pris dans le filet des pêcheurs. Son corps charnu, de forme ovale, porte une grosse tête assez rigide, munie de deux gros yeux ressemblant étonnamment à ceux des poissons ou des chats. Plus haut, la tête se termine par huit grands bras s'effilant jusqu'à leur extrémité, et garnis à leur face interne de nombreuses ventouses servant à l'animal pour s'emparer de sa proie. C'est au centre de la couronne des bras qu'est placée la bouche, armée d'un bec corné comme celui d'un perroquet. Leur taille est assez considérable: ceux de 4 à 6 pieds de lon-

bés.

Comme nombre de plantes et d'animaux marins, dont le corps est généralement mou, le poulpe est très disgracieux quand on le place à sec, sur un rocher ou sur le sable; mis dans l'eau, au contraire, ses formes s'épanouissent et il devient très élégant, surtout quand il nage comme il le fait, avec aisance. Il progresse ainsi presque toujours en arrière et par soubresauts, il peut aussi nager en avant, mais les bras réunis en deux faisceaux symétriques sont alors rabattus d'avant en arrière par la résistance de l'eau.

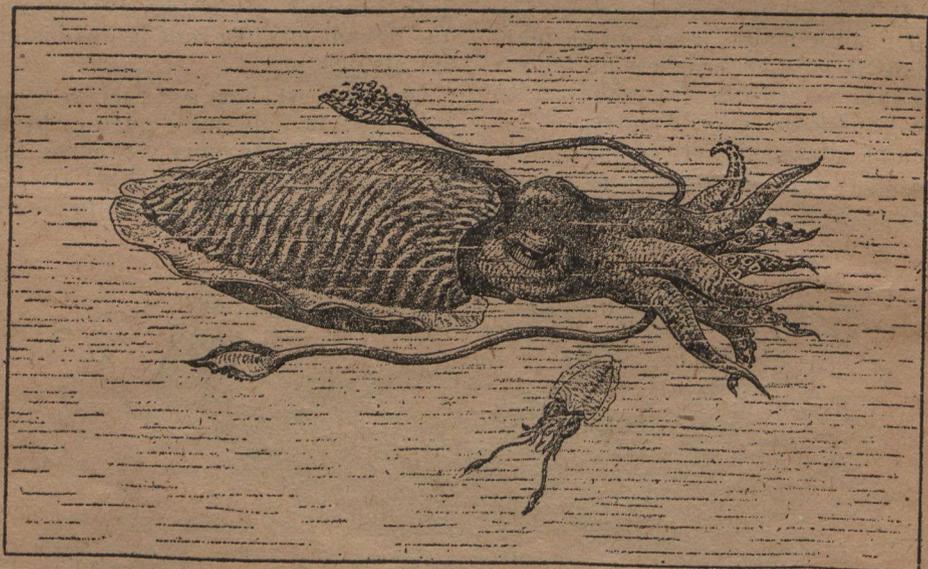
La voracité du poulpe, ou de la pieuvre comme l'appellent les matelots, est extrême. On peut les nourrir avec ces coquillages que l'on mange sous le nom de cardiums, de palourdes, de coques, etc.; malgré les deux valves qui sont rabattues très fortement l'une sur l'autre, il trouve moyen, à l'aide du bec, de manger l'animal intérieur. Mais les crabes paraissent être leur aliment préféré.

Dès que le poulpe voit un de ces crustacés s'approcher de sa retraite, il se précipite sur lui, le couvre complètement de ses bras étendus; il les replie autour de

couverts de ventouses, en même temps que sa peau devient très foncée et se hérissé; son aspect est alors véritablement terrifiant.

Le poulpe est employé à la pêche comme appât. Dans certains pays on le mange; on l'assaisonne de différentes façons et l'on y ajoute habituellement du safran. Son goût tient le milieu entre celui du poisson et celui de la moule cuite. Il paraît que, sur la côte méditerranéenne, les pêcheurs mangent les poulpes sans les faire cuire, à la manière des huîtres.

Certaines pieuvres peuvent atteindre de



La Seiche, dont on retire la "Sepia" utilisée par les peintres.

sa victime qui, saisie de toute part, ne peut plus exécuter de mouvements défensifs. Pendant une minute, le malheureux crustacé agite faiblement ses membres puis les laisse tomber inertes. Alors le poulpe emporte la proie dans son antre.

Le poulpe est assez intelligent; il a soin de protéger l'entrée du creux de son rocher avec les résidus de ses copieux festins, soit surtout des coquilles ou des carapaces; il va même chercher au loin des petits cailloux et en barricade sa porte. Lorsqu'un ennemi cherche à le saisir dans sa tanière, il présente sa bouche avec son bec entouré par la couronne étalée des bras

grandes tailles. Dans plusieurs récits plus ou moins authentiques, on parle de pieuvres capables d'avalor une barque entière ou venant cueillir, avec leurs bras armés de ventouses, un matelot se reposant sur le pont d'un navire. Ces fables paraissent bien exagérées.

Dans plusieurs chapelles on voit des ex-voto retraçant les dangers courus par les équipages de divers navires dans des combats avec ces horribles animaux.

L'un de ces ex-voto, qui existe encore à Notre-Dame-de-la-Garde de Marseille, rappelle une lutte qui eut lieu sur les côtes de la Caroline du Sud. Un autre qu'on peut

Les Pieuvres, Terreurs des Matelots

voir dans la chapelle Saint-Thomas, à Saint-Malo, fut placé là par les matelots d'un navire négrier, attaqué par un poulpe au moment où il levait l'ancre pour s'éloigner d'Angola

En 1783, un baleinier assura qu'il a trouvé dans la gueule d'une baleine un tentacule ou bras de poulpe de 27 pieds de long. Denys Montfort, ayant lu cette note, eut l'idée d'interroger les baleiniers que Calonne avait fait venir d'Amérique pour tenter de relever la grande pêche en France, et qui étaient établis à Dunkerque. Deux d'entre eux lui dirent qu'ils avaient

un de ses voyages à une certaine distance de la côte d'Afrique, par le travers de l'île Sainte-Hélène et du cap Nigra, il fut pris d'un calme qui dura quelques jours, et il se décida à en profiter pour nettoyer son bâtiment et le faire approprier et gratter en dehors. En conséquence, on descendit le long du bord quelques planches suspendues, sur lesquelles les matelots se placèrent pour gratter et nettoyer le vaisseau. Ces marins se livraient à leurs travaux, lorsque subitement un poulpe s'éleva du fond de la mer et jeta un de ses bras autour du corps de deux matelots,



Les "Sépioles"; petits poulpes de la grosseur d'une noix.

également examiné des bras de poulpe. L'un en avait trouvé aussi, une fois, un de 35 pieds dans la bouche d'une baleine, de laquelle il sortait; l'autre en avait pêché un de 45 pieds, qui flottait, et dont la couleur était rouge ardoise.

Voici maintenant un autre récit, écrit en 1786 :

Le capitaine Jean-Magnus Dens, homme respectable et véridique après avoir fait quelques voyages à la Chine, était enfin venu se reposer de ses expéditions maritimes à Dunkerque, où il demeurait, et où il est mort depuis peu d'années, dans un âge très avancé. Il m'a raconté que, dans

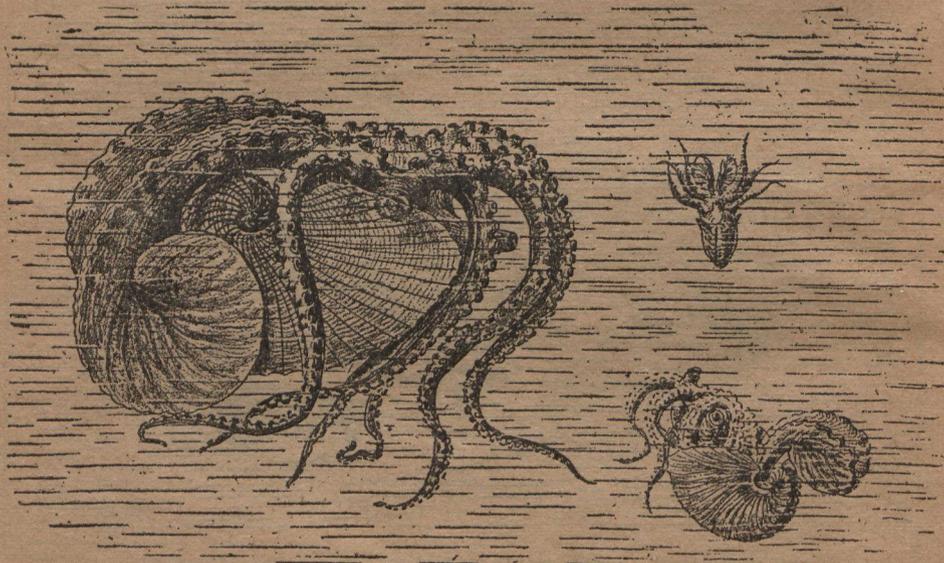
qu'il arracha tout d'un coup avec leur échafaudage, et les plongea dans la mer; il lança ensuite un second de ses bras sur un autre homme de l'équipage qui se proposait de monter aux mâts, et qui était déjà sur les premiers échelons des haubans. Mais, comme le poulpe avait saisi en même temps les fortes cordes des haubans et qu'il était entortillé dans leurs enfléchures, il ne put en arracher cette troisième victime qui se mit à pousser des hurlements pitoyables. Tout l'équipage courut à son secours; quelques-uns, sautant sur les harpons et les fouanes, les lancèrent dans le corps de l'animal, qu'ils

pénétrèrent profondément, pendant que les autres, avec leurs couteaux et des herminettes ou petites haches, coupèrent le bras qui tenait lié le malheureux matelot, qu'il a fallu retenir de crainte qu'il ne tombât à l'eau, car il avait entièrement perdu connaissance.

Ainsi mutilé et frappé dans le corps de cinq harpons, dont quelques-uns, faits en lance et roulant sur une charnière, se développaient quand ils étaient lancés de façon à prendre une position horizontale et à s'accrocher ainsi par deux pointes et par un épanouissement dans le corps de l'animal qui en était atteint, ce terrible

espérance en pesant de nouveau sur les lignes qu'il força de filer encore une fois. Ils prirent cependant la précaution de les amarrer et de les attacher fortement à leur bout.

Arrivés à ce point, quatre de ces lignes se rompirent; le harpon de la cinquième quitta prise et sortit du corps de l'animal en faisant éprouver une secousse très sensible au vaisseau. C'est ainsi que ce brave et honnête capitaine eut à regretter d'abord ses deux hommes, qui devinrent la proie d'un mollusque dont souvent il avait entendu parler dans le Nord, que cependant, jusqu'à cette époque, il avait en-



L'argonaute paraît terrible; il n'est cependant pas dangereux.

poulpe, suivi de deux hommes, chercha à regagner le fond de la mer par la puissance seule de son énorme poids. Le capitaine Dens, ne désespérant pas encore de ravoir ses hommes, fit filer les lignes qui étaient attachées aux harpons; il en tenait une lui-même et lâchait de la corde à mesure qu'il sentait du tiraillement; mais quand il fut presque arrivé au bout des lignes, il ordonna de les tirer à bord, manoeuvre qui réussit pendant un instant, le poulpe se laissant remonter; ils avaient déjà embarqué ainsi une cinquantaine de brasses, lorsque cet animal lui ôta toute

tièrement regardé comme fabuleux, et à l'existence duquel il fut forcé de croire par cette triste aventure. Quant à l'homme qui avait été serré dans les replis d'un bras du monstre et auquel le chirurgien du navire prodigua, dès le premier instant, tous les secours possibles, il rouvrit les yeux et recouvra la parole; mais, ayant été presque étouffé et écrasé, il souffrait horriblement, bien que la frayeur eût aliéné ses sens; il mourut la nuit suivante dans le délire.

La partie du bras qui avait été tranchée du corps du poulpe, et qui était restée en-

Les Pieuvres, Terreurs des Matelots

gagée dans les enféchures des haubans, était presque aussi grosse à sa base qu'une vergue du mât de misaine, terminée en pointe très aiguë, garnie de ventouses larges comme une cuiller à pot; elle avait encore 5 brasses ou 25 pieds de long, et comme le bras n'avait pas été tranché à la base parce que le monstre n'avait pas même montré sa tête hors de l'eau, ce capitaine estimait que le bras entier aurait pu avoir 35 à 40 pieds de long.

Il rangeait cette aventure parmi les plus grands dangers qu'il eût eues en mer.

Voici enfin un récit plus moderne par un lieutenant de vaisseau. C'est un matelot qui vint le prévenir de la présence du monstre :

—Commandant, la vigie a signalé un débris flottant par bâbord.

—C'est un canot chaviré.

—C'est rouge, ça ressemble à un cheval mort.

—C'est un paquet d'herbes.

—C'est une barrique.

—C'est un animal: on voit les pattes.

Je me dirigeai aussitôt vers l'objet signalé et qui était si diversement jugé, et je reconnus un poulpe géant.

Aussi eus-je bien vite pris la résolution de m'emparer du monstre, afin de l'étudier de plus près. Aussitôt, tout est en mouvement à bord, on charge les fusils, on emmanche les harpons, on dispose les noeuds coulants, on fait tous les préparatifs de cette chasse nouvelle. Malheureusement, la houle était très forte. Après plusieurs rencontres qui n'avaient permis encore que de frapper le monstre d'une vingtaine de balles auxquelles il paraissait insensible, je parvins à l'"accoster" d'assez près pour lui lancer un harpon, ainsi qu'un noeud coulant, quand un violent mouvement de l'animal ou du navire fit déraper le harpon, la partie où était enroulée la corde se déroula, et nous n'amenâmes à bord qu'un tronçon de la queue.

C'est un poulpe colossal; son corps mesure 5 à 6 pieds de longueur; les tentacules, au nombre de huit, ont la même dimension. Il est d'un rouge brique; son

corps est très renflé vers le centre; ses yeux aplatis, glauques, grands comme des assiettes, fixe. Dans le combat, qui dura trois heures, il vomit de l'écume, du sang et des matières gluantes qui répandirent une forte odeur de muse.

La partie de sa queue que nous avions à bord pesait 28 livres. L'animal entier, d'après mon appréciation, pesait 2 à 3 tonneaux (4 à 6000 livres). Il soufflait bruyamment, mais je n'ai pas remarqué qu'il lançât cette substance noirâtre au moyen de laquelle les petites poulpes que l'on rencontre à Terre-Neuve troublant la transparence de l'eau pour échapper à leurs ennemis.

Les "seiches" se trouvent fréquemment dans les filets des pêcheurs; en outre des huit bras ordinaires, elles possèdent deux très longs tentacules, terminés par des ventouses, qu'elles dardent au loin sur les animaux qu'elles veulent capturer. C'est leur coquille interne que l'on donne aux oiseaux pour aiguïser leur bec, sous le nom d'"os de seiche"; ces prétendus os sont souvent rejetés par le flot sur la plage et tous les amateurs de bains de mer les connaissent bien. Les seiches pondent de gros oeufs noirs réunis en paquets sur les plantes aquatiques; les pêcheurs les appellent des raisins de mer. En ouvrant les oeufs déjà mûrs, on en fait sortir de toutes petites seiches qui se mettent à nager quand on les met dans un peu d'eau. J'ai même vu un de ces avortons me jeter du noir cinq fois de suite parce que je le tracassais trop. Il n'y a plus d'enfants...

Les calmars ont le corps plus allongé; ils possèdent aussi de longs bras tentaculaires et une coquille interne, longue et cornée, appelée "plume".

Les élédones sont de petits poulpes à une seule rangée de ventouses sur les bras. Elles dégagent une odeur musquée qui n'a rien d'agréable.

Les sépioles pourvues de deux petites nageoires arrondies, vivent dans les flaques d'eau; leur corps d'environ 2 à 3 pouces de long présente des reflets irisés produisant un effet charmant; on ne peut se lasser de les admirer.



Mais l'espèce la plus curieuse parmi ces animaux, est l'argonaute de la Méditerranée, qui a longtemps intrigué les naturalistes. Le mâle ressemble à un petit poulpe, avec cette différence que l'un des bras diffère des sept autres, alors que, chez les pieuvres, ils sont tous semblables. La femelle en est profondément différente. Son corps est enfoncé dans une large coquille contournée sur elle-même et, de plus, deux des bras sont de larges lames constituées par une fine membrane maintenue tout autour par un rebord plus épais et garni sur un de ses côtés de ventouses.

L'aspect général de l'argonaute est fort différent de celui des poulpes. Il est, en général, fort tranquille, mais il respire avec beaucoup d'activité, ce qui lui donne l'air essoufflé. Les gros yeux des poulpes sont doués d'un véritable regard qui a même quelque chose de félin; ici rien de tel, le regard est mort; son oeil est rond, bordé de noir; sa pupille, très noire aussi, est absolument circulaire et immobile. C'est comme l'oeil d'un poisson, mais sans cette mobilité donnant une expression particulière. Ici c'est l'impossibilité absolue, aucun mouvement de menace ou d'excitation n'a pu faire changer cette apparence de tranquillité.

L'oeil semble même ne pas servir du tout à la vision, du moins des objets: on peut faire circuler tout près de l'argonaute des petits poissons, dont il est très friand, sans qu'il songe à s'en emparer. Au contraire, si le poisson vient à tou-

cher une ventouse, aussi légèrement que possible, il est immédiatement happé et porté à la bouche. Lorsqu'une ventouse a saisi le poisson, toutes celles du voisinage s'inclinent vers la proie, qui bientôt est attirée dans la bouche armée d'un véritable bec de perroquet.



Pour terminer nous parlerons d'un très petit poulpe que l'on trouve en Californie. Cet animal, de la grosseur du poing et du plus beau rose tendre, ne mène pas une existence vagabonde comme la plupart de ses congénères: il fait choix de sortes de coquilles Saint-Jacques vides et s'y blottit comme un ermite dans son antre. Appuyant son corps contre la charnière, il étale largement sa couronne de bras et ceux-ci se fixent en partie par leurs ventouses sur la coquille, qu'il peut, dès lors, ouvrir et fermer à volonté. Malgré sa petite taille, il a un aspect effrayant, d'autant plus que si l'on vient à le toucher, il émet une grande quantité de substance noire qui forme un nuage dans la mer. Dans la même coquille, on rencontre aussi des oeufs, parfois une soixantaine. Chaque oeuf est contenu dans une coque épaisse, parcheminée et transparente.

Ces oeufs éclosent et, bientôt, tout autour de l'animal, on voit nager des petits d'âges différents, qui, au moindre danger, viennent demander aide et protection à leur mère.

L'AMOUR

Sais-tu ce que Dieu dit à l'enfant qui va naître?
Quand cet humble regard s'entrouvre à notre jour.
Il lui dit: Va souffrir, va penser, va connaître;
Ame, perds l'innocence et rapporte l'Amour!

Colombe, c'est l'Amour qu'il faut que tu rapportes!
Après ce dur voyage obscur, long, hasardeux.
Le ciel, d'où nous venons, peut nous rouvrir ses portes:
On en est sorti seul, il faut y rentrer deux.



Douze cents milles à l'heure!

OURAGANS ET CYCLONES

Par **Fernand de Verneuil**.

CE sont de terribles agents de destruction que les ouragans et les cyclones.

Heureusement rares dans notre région, ils s'abattent sur certaines contrées avec une fréquence et une violence dont il est difficile de se faire une idée.

Parfois, on peut les prévoir et prendre alors certaines précautions pour éviter tout au moins des pertes de vie, mais souvent aussi, ils arrivent avec une soudaineté qui dérouté tous les calculs.

Le temps est magnifique; la campagne ensoleillée présente un admirable tableau de verdure et de richesse; tout à coup, la chaleur devient suffocante, un point sombre s'élargit dans le ciel qui devient bientôt d'un noir d'encre; un malaise indéfi-

nissable pèse sur les bêtes et les gens; ce sont les signes avant-coureurs du terrible visiteur.

Soudain, l'ouragan se déchaîne; le cyclone décrivant sa courbe meurtrière, avance avec rapidité, broyant tout sur son passage et ne laisse derrière lui que des ruines, une campagne dévastée, la désolation et la mort.

Les méfaits des cyclones sont nombreux; en 1884, d'un d'eux ravageait la Havane et coulait soixante-dix navires environ. C'était le 5 octobre à 9 heures du soir; continuant sa marche destructive, l'ouragan remontait vers le Nord, bouleversant sur son passage les eaux de l'Océan Atlantique dans une furieuse tempête et le 7 octobre à 9 heures du matin,

Ouragans et Cyclones

il redoublait d'intensité dans les parages de Terre-Neuve et du Cap Breton.

Ce n'est pas là un exemple isolé; antérieurement, le 30 août 1848, l'un d'eux, parti des côtes d'Angleterre, avait traversé l'Océan pour venir exercer sa rage aux Antilles et, presque en même temps les côtes de la Chine et du Japon étaient aux prises avec un semblable ouragan.

De nos jours, les Antilles sont visitées par les cyclones avec une fréquence en quelque sorte régulière qui constitue le fléau du pays.

La seule cause, on le comprend, de l'effet désastreux des ouragans, tient à leur rapidité de déplacement, c'est-à-dire, résultat de la vitesse du vent.

re, c'est-à-dire une rapidité dépassant de beaucoup celle du son dans l'air, vingt fois supérieure à celle d'une auto de course, comparable à celle de la balle sortant d'une carabine!

Il est facile, alors, de concevoir toute l'horreur que sème derrière lui un semblable tourbillon. Je dis tourbillon, car les cyclones, ainsi que leur nom l'indique, décrivent un gigantesque cercle qui broie tout sur son passage; ce cercle se déplace lui-même à une allure qui varie de vingt à quarante milles à l'heure.

Un de mes amis, de la Caroline du Sud, m'écrivait un jour, qu'ayant été témoin d'un de ces ouragans, il avait vu les toits des cases des nègres s'envoler dans les



L'ouragan a fait des siennes.

Au fur et à mesure que cette vitesse s'accroît, la pression exercée sur les obstacles se change en une force d'arrachement qui devient considérable.

Il suffit d'un vent léger, parcourant sept verges à la seconde pour actionner les ailes des anciens moulins à vent cependant parfois fort lourdes. Un vent qui atteint vingt-cinq verges à la seconde devient dangereux pour les navires en mer; or, la vitesse moyenne d'un ouragan est de quarante-cinq verges à la seconde et certains cyclones, comme celui de Lisbonne, ont atteint le chiffre fantastique de 550 verges à la seconde, un tiers de mille!

Cela donne l'allure formidable, en chiffres ronds, de douze cents milles à l'heu-

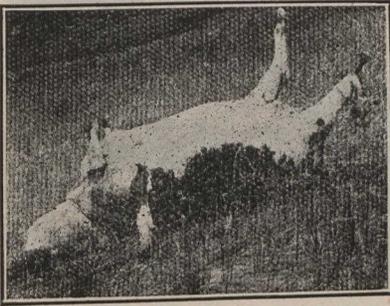
airs comme des fétus de paille; un bateau, faisant service de drague, et par conséquent d'un poids énorme, avait été transporté à plusieurs arpents sur le rivage.

Pareils faits se produisirent dans le Kansas au cours de ces dernières années ainsi qu'on peut en juger par nos photographies. L'une d'elles représente une vache, faisant partie d'un troupeau de 43 qui furent prises par le tourbillon et transportées dans l'espace pendant un demi-mille au point que les spectateurs eussent pu les prendre pour des oiseaux!

On voit également dans nos gravures une ferme endommagée par le fléau; le effondrée, mais ce n'est rien encore si l'on toit est dévasté et une partie des cloisons

Ouragans et Cyclones

considère la gravure suivante.



Vache transportée à un $\frac{1}{2}$ mille par un cyclone.

C'est un amas de ruines, des tronçons de bois épars, des débris de machines agri-

les pays particulièrement exposés à ces violentes tempêtes, on bâtit des constructions légères mais résistantes avec un sous-sol.

Précaution utile mais bien souvent insuffisante.

Outre les cyclones animés de la fantastique vitesse dont je parlais plus haut, les ouragans, pour n'avoir cependant qu'une vitesse bien inférieure, n'en sont pas moins dangereux.

On l'a vu tout récemment à Québec, le 3 juillet dernier où l'ouragan a renversé des granges, cassé ou déraciné quantité d'arbres et arraché des clôtures.

La vitesse enregistrée était d'environ 60 milles à l'heure, par instants elle atteignit 90 milles soit environ 40 à 45 verges à la



C'est tout ce qui reste d'une ferme magnifique.

coles ou de harnais de chevaux ; c'est tout ce qui reste d'une ferme florissante quelques minutes auparavant.

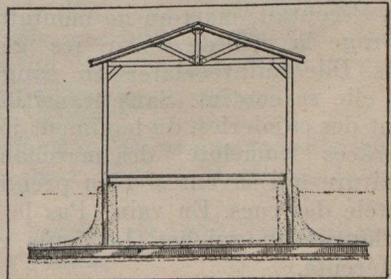
Ces quelques exemples démontrent amplement que l'on peut classer les cyclones et les ouragans parmi les choses le plus à redouter.

On ne peut, en effet, les combattre ainsi qu'on le fait pour les incendies ; on ne peut guère non plus fuir devant eux comme devant l'inondation, leur marche capricieuse parfois s'y oppose. On ne peut donc que s'efforcer d'amoinrir, par des constructions spéciales, les dégâts qu'ils causent.

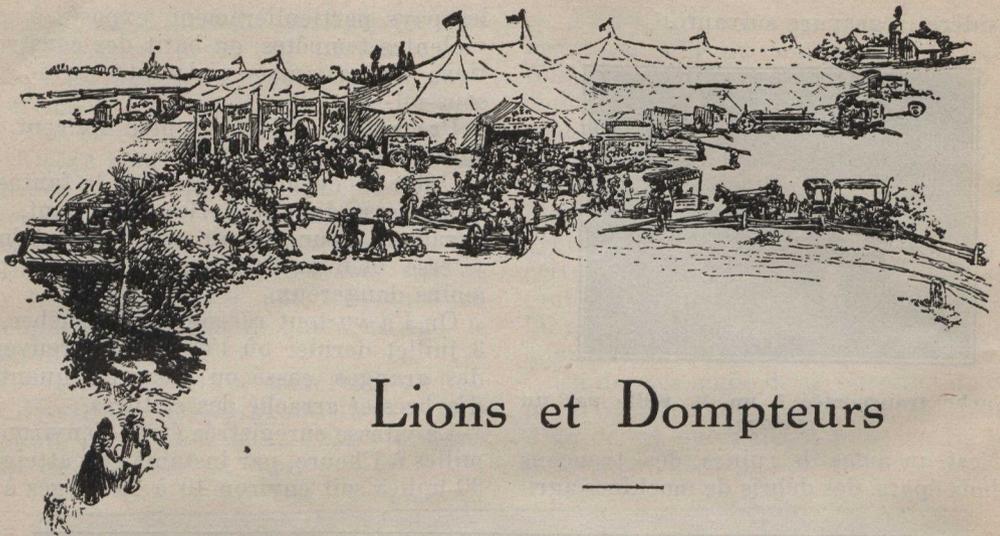
C'est dans cet ordre d'idées que, dans

seconde.

C'est une jolie allure et qui justifie pleinement le dicton "Filer comme le vent".



Abri contre les cyclones.



Lions et Dompteurs

LA foule se bousculait devant la baraque d'une dompteuse et se demandait, au moment d'entrer, si elle en aurait "pour son argent" et si on lui servirait du sang comme la veille.

Voici ce qui était arrivé :

Au cours d'une des dernières séances à la ménagerie, le dompteur avait été griffé par un lion. Un maître coup de patte : tout le ventre déchiré jusqu'à la cuisse. Le mourant était, depuis vingt-quatre heures, à l'hôpital.

Alors, comme il fallait travailler quand même, les frais de la ménagerie étant élevés, la femme du dompteur elle-même avait rouvert la baraque et elle faisait l'annonce.

Tandis que la femme parlait, cherchant à apitoyer les badauds, ses yeux rouges brillaient de lueurs intenses, car ses appels fondaient dans la pluie et son désespoir faisait rire.

On l'écoutait, mais on ne montait pas. Une rage la prit de sentir les gens si cruels. Elle faillit éclater en sanglots ; mais elle se contint. Sans transition, ce furent des cajoleries, du boniment joyeux, les grâces "camelote" des marchandes à la voiture qui savent si bien prendre la clientèle des rues. En vain. Pas le moindre flâneur au guichet. La foule restait indifférente.

Alors, la malheureuse ramassa ses mots de douleur dans l'ordure, des invectives

grossières de femme perdue qui a tout de même un coeur et qui souffre :

—Tas de lâches ! oui ! oui ! tas de lâches ! Qu'est-ce que vous faites-là, tous, à regarder pleurer une pauvre femme ! Ben oui, je pleure. Mon homme est en train de mourir à l'hôpital et je n'ai encore rien pu acheter à la boucherie pour faire manger mes trois lions !

Des rugissements montaient derrière les toiles misérables :

—Vous les entendez ! Tenez, écoutez... Celui qui grogne à présent, c'est "lui !" c'est le lion qui a éventré mon homme hier soir. Je ne t'en veux pas, chéri. Au moins, toi, si t'es méchant, c'est parce que t'as faim. Tandis que vous autres, sales bêtes d'hommes, vous êtes méchants pour le plaisir !

Encore belle, malgré ses flétrissures, elle darda, au-dessus de la foule, le petit fouet dont elle corrigeait ses lions et le fit claquer féroceement :

—Bien sûr que j'aimerais mieux cingler vos caboches et vous faire saigner autant que je pleure ; mais faut que je vive et que mes bêtes mangent. Et puis, mon pauvre homme a besoin d'extras, un bon mouvement. Vous n'êtes pas tous des canailles. Allons, montez ! Ça sera le même prix, ce soir, et je ferai travailler l'"as-

sassin". Quatre sous! C'est quatre sous seulement! Quatre sous! Le spectacle commence à l'instant même! Arrivez, entrez! Il y a des chaises et des banquettes! Quatre sous! Venez voir comment on se fait "boulotter" pour quatre sous!

Et pour voir comment la femme serait "boulotée" par le lion qui s'était essayé, la veille, sur son mari,—cette pensée se voyait dans leurs yeux luisants,—les badauds entrèrent en masse.



Médiocre existence que celle des petits belluaires, traînant, dans leurs cages, ces gros appétits à longues griffes qu'il faut contenter, sous peine de se laisser déchirer par eux.

Mais toutes les ménageries n'ont point de ces drames à offrir aux amateurs d'émotion, surtout pour un prix aussi modeste. Et j'en sais une qui vous aurait fait rire, si la comédie qu'elle me donne eût été publique.

Je connais un dompteur, ancien soldat de la légion étrangère, très honnête garçon, qui a commencé par nourrir des fauves et par nettoyer leurs cages, et qui s'est improvisé, un matin, dompteur et même plus savant dompteur que beaucoup d'autres. C'est Mariano. Il ne s'offusquera pas de mon indiscretion. Mais qu'importe!

Il fait travailler ses quatre lions, ses deux pumas et son tigre avec beaucoup de vigueur et de sang-froid. Il a le courage nécessaire à ces sortes d'exercices, un courage de convention, entre nous; mais il fait ce métier avec un tel flegme et une telle assurance qu'on l'applaudit. Il met sa tête dans la gueule de ses pensionnaires, il leur lance des coups de revolver sous le ventre, il s'enduit les mains avec le sang des viandes dont se nourrissent les fauves et il les tend à son tigre, qui vient les lui lécher en grondant. Ces amusettes et ces trompe-l'œil lui font solidement gagner sa vie.

En outre, c'est un homme rangé et posé, qui a femme et enfants, deux fils qui sont en pension aux grandes écoles et

dont il veut faire des "messieurs".

Quand j'écrivais mon livre sur la "Légion étrangère", j'allais voir souvent Mariano. Un jour que nous causions dans sa roulotte, une toute jolie petite chambrette avec un lit "art nouveau" recouvert d'une couverture bleu électrique—fichtre!—et trois chaises qui n'auraient pas déparé un salon bourgeois, mon dompteur s'interrompit au milieu d'une explication et se leva, tout pâle:

—Jus... Justine...

Sa voix tremblait.

—Quoi? demandai-je, qu'y a-t-il?

—Justine, tu as entendu?

—Oui, mon ami, mais je ne sais pas où...

—Regarde bien.

Il me fit signe de ne plus parler.

La femme du dompteur s'agenouilla et regarda sous le lit. Rien. Puis, sous une commode minuscule. Alors, sans doute que c'était "là", elle prit un petit balai à épousseter, allongea le bras sous la commode et donna un coup contre le mur.

Puis, elle se releva.

—Tu l'as ratée? demanda le dompteur d'une voix blanche.

—Oui.

Aussitôt, un rugissement retentit dans la roulotte. Ce n'est pas de la poitrine d'un lion qu'il sortait.

—Nom d'un sort!

Le dompteur était juché sur une chaise.

—Passez-moi le grand balai! cria-t-il.

Je lui donnai le grand balai.

—Nom d'un sort! Ah! les sales bêtes! les sales bêtes!

Devant cette émotion, ce visage pâle, ces yeux hagards, ces traits changés, je compris. Un froid me monta dans le dos.

—Une vipère! m'écriai-je.

Je sautai, à mon tour, sur une chaise.

—Qu'est-ce que vous dites! me demanda enfin le dompteur, après un silence.

—Je dis que quand on a des vipères cornues qui donnent la mort, on les garde avec précaution!

—Des vipères?

—Eh bien! qu'est-ce que vous cherchiez, tous les deux, sous le lit et sous la commode?

—Une souris, répondit tranquillement madame Justine.

—Tu ne la vois plus? demanda son mari.

—Non; elle a dû rentrer dans son trou. Ebahi, je regardai le dompteur.

—Bien sûr, dis? Est-ce que tu crois qu'elle n'est plus là?

—Non, je te dis, tu peux descendre.

Alors, très lentement, le dompteur descendit. Mais il lui fallut faire un petit tour dehors, pour prendre l'air.



—Ne m'en parlez pas! me disait madame Justine, le lendemain; ah! s'il n'y avait pas de rats et de souris au monde! Les souris font notre malheur. Mariano ne peut pas les sentir. Ça le retourne! Il en a une peur! Il croit qu'elles vont lui grimper sous le pantalon jusqu'au cou et entrer dans sa gorge pour le grignoter

jusqu'au coeur. Moi, je crois que c'est d'avoir trop rêvé "souris"; ça le poursuit dans le jour. Et puis, enfin, c'est tout un "aria"! Hier, tenez, j'ai dû faire deux lits.

—Ah! votre mari n'a pas couché dans la roulotte?

—Il a couché dans la cage aux lions. Chaque fois qu'une souris grigne dans notre voiture, il va passer la nuit au beau milieu de ses bêtes. C'est la troisième fois, cette année. "Entre mes lions, qu'il dit, les souris ne viendront jamais, rapport à l'odeur."

—Mais vous ne craignez pas...

Elle se méprit.

—Oh! non, monsieur, répondit avec candeur madame Justine, la cage est très bien fermée, il n'y a pas ça de courant d'air.

SOIR DE REVE

A Mlle Perle Poirier.

Plein de calme et de pourpre, engorgé de mystère,
Le soir avait caché l'horizon majestueux.
L'oiseau devait rêver dans la montagne altière,
Puisque nul bruit errait dans les bois ténébreux.

Et mon canot voguait où la vague se brise,
Tandis qu'à mes côtés, les yeux dans l'infini,
Cherchant dans chaque étoile une longue reprise,
Deux compagnes disaient un chant indéfini.

Je ne pus le comprendre à cette heure trop brève,
Étais-ce de l'amour, de la peine, un refrain?
Je ne sais, mais plus loin, on rejoignit la grève
Et la lune, là-haut, brillait au ciel serein.

O nuit! pleine d'extase, et de rêve, et d'ivresse,
Reviens charmer les soirs des veilleurs amoureux;
Car plus d'un deuil d'antan, dans sa morne tristesse,
Sombre quand l'heure gaie offre l'oubli honteux.

Honorat BOIVIN.

Les Peuples qui se Déforment le Corps

SE déformer le corps de parti pris semble une folie. C'est cependant une pratique très répandue chez les peuplades incultes, voire même chez les peuples civilisés car l'emploi des boucles d'oreilles et de certains corsets arrive au même résultat que les ornements bizarres des sauvages.



Les Néo-Hébridais déforment la tête des enfants et lui donnent une forme allongée. A Tanna et à Sandich, ils se percent le nez et y introduisent un morceau de coquillage; ils y suspendent quelquefois un morceau de bambou ou d'écaille de tortue. Les oreilles sont de même démesurément percées et portent des boucles faites aussi en écaille de tortue. Ils se peignent la figure soit en rouge avec de l'ocre, soit en blanc avec de la chaux, soit en noir avec de la suie. Le rouge et le noir sont employés les jours de fête; le noir seul pour les hommes, et le blanc pour les femmes, sont le symbole du deuil.



Tête d'enfant déformée par une pression continue.



Indigène de îles Salomon.

Les Australiens portent souvent de petites chevilles jaunes qu'ils se passent dans la cloison du nez. Ils y placent aussi leur pipe.

Les habitants des îles Salomon se percent le bout du nez pour y introduire le tuyau d'une plume de perroquet. Dans la cloison, ils mettent un anneau de naere et dans les ailes du nez deux petites baguettes qui viennent se croiser au-devant de la bouche. Ils se transpercent aussi le bout de l'oreille et l'agrandissent de telle sorte qu'on puisse y introduire un morceau de bois de 2 pouces de diamètre.



Les Papous de la Nouvelle-Guinée s'introduisent dans la cloison du nez une longue cheville en bois, une côte de porc ou une coquille. On a vu l'un d'eux très fier

Les peuples qui se déforment le corps



Sorcier prenant une prise avec une petite cuiller. La cuiller et la tabatière sont ensuite accrochées aux oreilles.

d'avoir pu s'introduire de la sorte une cartouche chargée de carabine Spencer...

Les femmes les Bournouans introduisent une perle fine dans les ailes de leurs larges narines.



Les Canaques de la Nouvelle-Calédonie se percent le bout de l'oreille et l'agrandissent progressivement en y mettant des morceaux de bambou de plus en plus larges ou des feuilles de bananier. Cet orifice n'est pas seulement un ornement, il a aussi son utilité : les Canaques y placent notamment leur pipe, leur tabac et leurs alouettes.

Nous représentons un de leurs sorciers prenant une prise dans une petite cuiller qu'en temps ordinaire il porte dans un trou pratiqué dans l'oreille.



Dans toutes les peuplades sauvages, pourrait-on dire, on trouve cette coutume

de s'embellir (?) en s'étirant progressivement une partie quelconque du visage. A force d'être tirillé sans cesse, l'organe s'allonge et finit par rester dans cet état. C'est ainsi que les sauvages se font des oreilles et des lèvres démesurées, qui doivent même les gêner terriblement. Mais que ne ferait-on pas pour appeler sur soi l'attention publique?



Chez les Peaux-Rouges, nombreuses sont les peuplades qui se déforment la figure de différentes façons, parfois d'une manière horrible. La forme la plus recherchée, par exemple, des Botocudos, est une rondelle de bois léger qu'ils s'introduisent dans la lèvre inférieure et dans l'oreille. Pour cela, on perce ces organes dès la plus tendre enfance, puis on y introduit des morceaux de bois de plus en plus gros, de manière à dilater progressivement l'orifice. On arrive ainsi à y introduire des rondelles de 2 pouces et demi de diamètre. Si le bord de l'orifice, par trop distendu, vient à se rompre, on réunit les lambeaux au moyen d'un fil végétal.



Les Papous de la Nouvelle-Guinée ont, au pied droit, le gros orteil séparé du se-



Tête de femme indienne dont la lèvre inférieure a été étirée d'une manière excessive.

Les peuples qui se déforment le corps

cond doigt par un intervalle : cette déformation tient à l'habitude qu'ils ont de se servir du pied pour ramasser de petits



Tête de Botocudos. Il n'est pas très joli!

objets, voire même décortiquer des bananes ou prendre du poisson. Leur démarche, d'autre part, est très caractéristique : les hommes marchent en portant le pied droit en avant et traînent le pied gauche sans lui faire quitter le sol.



Chez les Dinkas (peuplade nègre établie sur les rives du Nil Blanc), hommes et femmes s'arrachent les incisives de la mâchoire inférieure, ce qui trouble beaucoup leur prononciation.

Par suite de cette mutilation, les vieillards arrivent à être repoussants ; chez eux, les dents supérieures n'ayant pas rencontré l'opposition que devaient leur faire celles d'en bas, sortent de la bouche et se projettent de toute la longueur d'une phalange de doigt. Cette particularité a fait donner par les Nubiens à quelques-uns d'entre eux le sobriquet d'Abou-Se-noûn (père de la dent saillante). Les dents cariées sont en outre très communes, ce qui est surprenant, les Africains étant représentés comme ayant en général les dents fort belles.



La pratique de se limer les dents peut se rencontrer un peu partout sur la surface du globe.

Les M'Boulous s'arrachent ou se muti-

lent les dents incisives, tantôt ils enlèvent aux enfants trois incisives de la mâchoire inférieure, tantôt ils taillent en pointe les mêmes dents à la mâchoire supérieure, tantôt ils se contentent d'entailler le bord interne des deux incisives médianes. Voici comment se pratique cette opération. On introduit dans la bouche du patient un morceau de bois rond qui sert d'enclume et qui a pour but d'empêcher la dent de sauter quand on la frappe : on place ensuite un couteau sur la dent, dont on détache un morceau au moyen d'une pièce de bois qui sert de maillet. Les Nègres prétendent qu'il leur est ensuite plus facile de manger de la viande.



Les Battaks, qui occupent la partie montagneuse de Sumatra, se noircissent les dents sous prétexte que les chiens ont les dents blanches ; de plus ils se liment les incisives et les canines, à moitié de leur longueur.

Est-ce pour les rendre plus solides, pour être moins exposés à les casser ? Ce n'est pas probable, car ils les liment aussi en avant sur leur épaisseur. Il semble que ce soit une simple question de mode, l'opération ne portant guère que sur les dents



Bottines d'une chinoise

apparentes, les incisives et les canines. Mais ils ne s'en tiennent pas là. La grande mode, la suprême élégance chez les Bat-

taks consiste à porter à la bouche un ornement de cuivre. C'est une tringlette de cuivre parfaitement ajustée, qui borde les



Pied de chinoise

incisives et les canines et se relève en crochet, de chaque côté, pour pénétrer dans la petite molaire, où chaque bout est solidement fixé.



Des peuples presque civilisés ont aussi l'habitude de se déformer plus ou moins le corps. C'est ainsi que les Chinoises enferment leurs pieds dans d'étroites bottines pour les empêcher de se développer et même les forcer à se plier un peu en

leur milieu.

On ne voit pas ce qu'une pareille coutume a d'élégant, non plus que celle des chinois instruits qui, pour montrer aux autres leur supériorité, laissent croître leurs ongles (à l'exception de celui de l'index) d'une manière démesurée au point que,



Mains de lettrés chinois.

incapables de se soutenir par eux-mêmes, ces ongles s'affaissent et s'enroulent en une spirale irrégulière.

SOMMEIL

Ton front s'était penché sur ma poitrine lasse
Avec la courbe exquise et souple d'une fleur,
Et j'admiraïs de ton cou blanc et rond la grâce,
Le velouté des tons et leur tiède pâleur...

J'étais pris par l'aimant de tes paupières closes ;
Mes yeux ne pouvaient plus se détacher de toi.
Au rythme régulier de tes narines roses
Correspondait celui de mon coeur en émoi.

Ton sommeil était pur et ta lèvre sereine :
Pas un pli sur ton front n'altérait ta beauté,
Et je t'aimais ainsi, plus qu'un page sa reine,
Amoureusement fou de ta sérénité.

Eugène CRUCK

Guérissez votre Rhumatisme

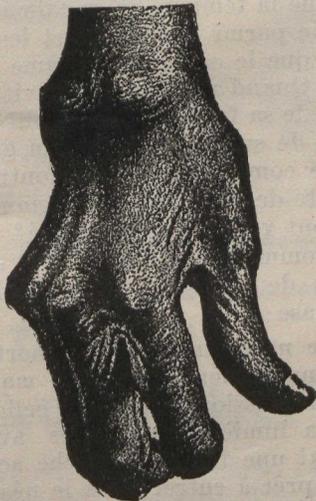
50,000 boîtes données gratis à quiconque en demande

John A. Smith s'est guéri d'abord avec son Remarquable remède pour le Rhumatisme et il se propose maintenant de guérir le monde

Une Boîte de ce Grand Remède envoyée gratis à tout lecteur qui souffre et qui lui enverra son nom et son adresse

Guérit quantité de cas qui dureraient depuis 30 et 40 ans.

Adoptant la théorie que "voir c'est croire", John A. Smith, de Milwaukee, veut que tout le monde essaye à ses dépens son remède pour guérir le rhumatisme. Dans ce but, il se propose d'en distribuer gratuitement 50,000 boîtes parmi les personnes qui lui enverront leur adresse. M. Smith a



Difformité de la main causée par le Rhumatisme général, Chronique, Articulaire

éprouvé toutes les douleurs et les tortures du rhumatisme. Il a essayé tous les remèdes connus, et cependant il a complètement été incapable de trouver du soulagement. Parfois, il souffrait tant, qu'il lui fallait prendre de la morphine et en désespoir de cause, il abandonna tous les remèdes. Il commença à étudier les causes du rhumatisme et après plusieurs expériences il trouva enfin un mélange de substances qui le guérit radicalement. Il en obtint un résultat si bénéficiale pour tout le système qu'il nomma cette nouvelle découverte le "Tonique Gloria". Ses amis, ses parents, ses voisins qui souffraient du rhumatisme furent ensuite guéris et alors M. Smith désira d'offrir son remède au monde entier. Mais il constata que c'était une tâche difficile parce que la plupart des gens ont essayé des centaines de remèdes et on ne pou-

vait arriver à leur faire admettre qu'il existait véritablement une cure pour le rhumatisme. Alors, un vieux monsieur de Seguin, Texas, écrivit que si M. Smith voulait lui envoyer un échantillon, il l'essayerait, car ayant souffert pendant trente ans et dépensé une fortune avec les docteurs et les remèdes annoncés, il ne voulait plus rien acheter tant qu'il ne serait pas convaincu que cela avait une certaine valeur. L'échantillon fut envoyé, il en acheta ensuite et le résultat a été merveilleux. Ceci donna à M. Smith une nouvelle idée et depuis ce temps, il distribue gratuitement des boîtes échantillons à tous ceux qui les demandent. A l'U. C. College, Toronto, il a guéri Mme J. Whitley qui souffrait atrocement, Fred K. McDonald, écrit de Sunny Brae, N. S., que le "Gloria Tonic" l'a guéri d'un cas de rhumatisme existant depuis plusieurs années. De M. Ambrose M. Melanson, Meteghan River, Digby County, N. S., il a reçu une lettre certifiant la guérison d'un cas rebelle.

Même, la première boîte d'essai a guéri complètement Mme B. Brett, 12 Powell St., Guelph, Ont. Deux boîtes ont redonné une heureuse santé à Mme Geo. Wright, de Coaticook, Qué.

Mme T. Deline, West Plain, Ont., écrit qu'elle pouvait à peine s'habiller seule à cause du rhumatisme, mais que le "Gloria Tonic" l'a entièrement guérie. M. George Lees, de Dundas, Ont., dit qu'il avait essayé différents remèdes, mais qu'il n'avait eu aucun soulagement avant d'employer le "Gloria Tonic", de même que Clarence A. Scott écrit de Tooleton, N. B., qu'elle doit la vie à ce grand remède.

Un cas de 13 ans de souffrances est rapporté par M. James McFarlan de l'Amable, Ont., le "Gloria Tonic" l'a guéri rapidement. Des médecins éminents même, admettent que le "Tonique Gloria" est un véritable succès et parmi eux, mentionnons le Docteur Quintero, de l'Université du Venezuela à qui ce remède avait été recommandé par le Consul des Etats-Unis. Dans des centaines d'autres cas, le résultat a été le même. Il a guéri quantité de cas qui désalaient les hôpitaux, les drogues, l'électricité, chez des personnes dont quelques-unes avaient plus de 80 ans.

M. Smith enverra une boîte d'essai ainsi que son livre illustré sur le rhumatisme, absolument pour rien à tout lecteur de La Revue Populaire, parce qu'il désire que tout le monde profite de cette bonne fortune. L'adresse de M. Smith est comme suit : JOHN A. SMITH, 899, Laing Bldg., Windsor, Ont.

Volney en Amérique

C'EST au cours d'un voyage de Volney en Amérique que celui-ci rencontra madame Dupéron Baby, grand'mère de madame Philippe Aubert de Gaspé. Tous deux voyageaient dans le même bateau sur le lac Erié. Mais laissons parler M. de Gaspé :

“Je suis fâché de dire que cette sainte femme (Madame Dupéron Baby) ne goûta guère la société du philosophe français, car quoiqu'il n'eût pas publié les “Ruines” à cette époque, il n'en cherchait pas moins, par ses dérisions, à détruire la foi de ses compagnons de voyage. Il lançait, à tous propos, force sarcasmes contre la religion catholique et contre tous les cultes chrétiens.

“Il s'approcha de Madame Baby, occupée à une lecture spirituelle, et lui offrit, sans façon, un livre qu'il tira de sa poche en lui disant que cet ouvrage l'amuserait beaucoup plus que celui qu'elle lisait.

“—Je ne lis pas ce livre pour m'amuser, fit cette dame, mais je prie Dieu qu'il nous préserve de tous dangers pendant cette navigation souvent dangereuse.

“—Vous craignez, sans doute, la mort, répliqua Volney en ricanant, cette crainte est très naturelle à votre sexe.

“Il s'éleva pendant la nuit une furieuse tempête, une de ces tempêtes que les marins les plus intrépides redoutent plus sur nos lacs que sur l'océan même, les lames étant beaucoup plus courtes. Madame Baby se mit tranquillement à réciter son chapelet, tandis que le citoyen Volney montrait une frayeur que beaucoup de personnes partageaient, sans néanmoins en donner des signes aussi manifestes.

“Ce ne fut qu'après vingt-quatre heures que la tempête en se calmant répandit la joie parmi l'équipage et les passagers, ainsi que le calme dans l'âme du philosophe. Quand madame Baby vit Volney revenu de sa frayeur, elle lui dit :

“—Je suis surprise qu'un grand philosophe comme vous ait montré plus de crainte de la mort que la femme chrétienne dont vous vous êtes raillé ?

“Comme un philosophe est toujours en fonds de réplique, Volney lui dit avec emphase :

“Je ne crains point la mort pour moi personnellement, madame ; mais j'ai une grande mission à remplir : celle de répandre la lumière parmi les aveugles humains ! une fois cette tâche accomplie je serai prêt à entrer dans le néant.”



PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.
 Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.
SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Le Lait "Laurentia"

est le type du bon lait naturel, pur, crémeux, stérilisé, de conservation indéfinie, rendu parfaitement digestible et assimilable par l'homogénéisation qui lui conserve toute sa crème et rend l'écrémage impossible.

Le Meilleur, le plus sûr des Aliments pour enfants et adultes.

Pour les Bébés

Le Lait Maternisé Laurentia, recommandé par les Médecins parce qu'il se rapproche le plus du Lait Maternel. Livraison à domicile. Phones M. 3152.

LA CIE CANADIENNE DE PRODUITS AGRICOLES LIMITEE,
 21-23 rue St-Pierre - - - Montréal.

Tel. Bell Est 688

J. E. Bourcier

Manufacturier de Fourrures



(Je défie aucun)

219 rue Amherst

MONTREAL
 Près Ste-Catherine.



Souvenir d'Un Vieux Citoyen

UN vieux citoyen raconte qu'à l'âge de quinze ans, il s'est enfui du toit paternel, près de Québec, pour se joindre aux voyageurs de la Gatineau dont les récits l'avaient émerveillé. Il partit avec une équipe de voyageurs qui avaient descendu une cage de bois carré. Rendu à Montréal, il quitta ses compagnons, ayant à se plaindre de la nourriture qu'on lui avait donné sur le canot en montant le Saint-Laurent. Ce fut pour le gamin une chose facile de s'esquiver de ses compagnons. Il trouva un emploi de commissionnaire chez un épicier du bord de l'eau. Trois jours après, il recevait une volée de coups de canne sur le dos et un coup de pied un peu plus bas, pour avoir maladroitement renversé une cruche de melasse.

Ce ne doit pas être plus raide dans les chantiers qu'ici, se dit le jeune homme, en reprenant le chemin de la Gatineau avec une autre équipe de voyageurs. Il reprit l'aviron avec plus de vigueur et descendit sain et sauf au pied des chûtes Chaudières. Il avait hâte de respirer les essences de la grande forêt. Depuis son départ de Québec, il avait pris les allures des "hommes de chantier". Ses mains s'étaient endurcies au maniement de l'aviron, et le soleil avait bruni son visage d'adolescent. Il se munit d'une chemise de flanelle barrée crème et vert, un chapeau mou aux larges bords, et c'est avec une assurance parfaite qu'il se présenta devant le commis de M. Eddy, un anglais à l'air farouche.

— "Chu v'nu icite pour m'engager, dit-il au commis.

— "Que sais-tu faire?

— "Eh ben, j'abats, j'équarris, je descends les cages, j'saute les rapides en canot, j'nage comme une anguille, j'marche comme un juif errant, j'mène les jouaux...

— "Sais-tu faire la cuisine?

— "J'sais faire la poutine, les crêpes, les beans. J'boulange, j'coupe l'civet, j'cous les souliers de boeuf...

Notre jeune aventurier avait eu beau se donner des airs de vieux voyageur, et s'être servi du langage emprunté aux gars qui lui avaient parlé de la vie "idéale" dans les chantiers, le commis ne continuait pas moins à le reluquer des pieds à la tête, en clignant ses yeux malins en arrière d'une paire d'épaisses lunettes.

— "Sais-tu lire et écrire?

— "Oui, l'anglais et l'français.

— "All right, you know too much, répliqua le commis en faisant une grimace. Go and dont you come back to me again."

Le jeune canadien se retira tout penaud, en se disant que le commis était un triple idiot. Il traversa à Bytown où il obtint de l'emploi chez un autre industriel, mais il se garda bien cette fois de se vanter d'être un vieux loup de chantiers. Pendant quelques années, il fut employé à la comptabilité, puis il vint s'établir à Hull où il occupe une position enviable dans le monde commercial et social.



Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. **Institut Dentaire, Franco-Américain** (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

ABONNEZ - VOUS
— A —
LA REVUE DE LA MODE
Le Seul Journal de Mode en Français
POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux. Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

**LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.**

Coupon-Mode "Revue Populaire"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode..

Nom

Adresse

Le Samedi

(fondé en 1889)

Magazine hebdomadaire illustré Le véritable organe des familles.

40 Pages

Par numéro

40 Pages

Contient :

Des chroniques ou articles instructifs, des contes intéressants, des notes encyclopédiques, et un courrier des curiosités du plus haut intérêt. Chaque semaine il donne également un concours avec prix aux gagnants.

La partie gaie est largement représentée par les "Coups de piston" illustrés et une quantité de bons mots.

De belles et nombreuses gravures, d'un tirage soigné donnent un attrait particulier à ce magazine qui publie en outre, comme feuilleton, les oeuvres choisies des meilleurs auteurs. L'achat en librairie de ces seuls romans coûterait bien plus que le prix d'abonnement au **Samedi**.

Instruisez-vous en vous amusant.

Prix d'abonnement: Pour le Canada et les Etats-Unis: \$2.50 par année; \$1.25 pour six mois.

Coupon d'Abonnement:

Sous ce pli, veuillez trouver la somme de.....

pour.....mois d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom

Rue

Localité

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Propriétaires.
200 Bld. St-Laurent, Montréal.

Mesdames,

Voulez-vous unir **L'ELEGANCE**
au **CONFORT** ? Il n'y a qu'un
moyen ; c'est de porter les mer-
veilleux

Corsets- Ceintures

de A. CLAVERIE, de Paris

Etablis strictement sur mesure.

Magnifique brochure illustrée envoyée
gratuitement.

A. CLAVERIE,
970 rue St-Denis, Montréal.

Office et ateliers

COTE-DES-NEIGES, MONTREAL

Propriétaire de carrières de granit.

Jos. BRUNET

Fabricant et Importateur
Constructions de Granit
et tous genres de tra-
vaux de Cimetières

Estimations sur demande.
Gros et détail. Tel. Up, 1466

Atelier moderne défiant toute com-
pétition.

La PHARMACIE CHIC

Aux centre des beaux quartiers

Comme toujours, à pareille époque de l'an-
née, la **Pharmacie Moisan** offre à sa clientèle
le plus délicieux "cozy corner" où elle peut dég-
uster, dans un milieu chic, la plus pure, la
plus délicieuse crème à la glace.

L'été étant la saison photographique par ex-
cellence, la **Pharmacie Moisan** garde en stock,
plus que jamais, tout ce qui se rapporte à cette
spécialité: Camera, Kodaks, Accessoires. Les
meilleures marques, absolue variété et prix très
accessible à tous.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies
avec célérité et minutie, en n'usant que des
meilleurs ingrédients, la **Pharmacie Moisan** n'a
pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photo-
graphie.

Téléphonez si vous voulez que le messager de
l'établissement aille chercher chez vous les
ordonnances à remplir; il retournera avec les
médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle Saint-Laurent et Sherbrooke
Tel. Bell Est 4730.

W. Legault,

Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus
modernes.

Toutes réparations: celles des montres est
une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-
to-date et d'après les procédés et formules
basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

1061 Ste-Catherine Est, - Montréal

Une table bien servie

L'ambition de toute maîtresse de maison est d'offrir à ses hôtes un menu choisi—à quelques minutes d'avis. Voici des produits—prêts à servir—à cinq minutes d'avis, produits de choix et dont la qualité est toujours strictement maintenue:

Conserves de Légumes "**SOLEIL**"

Petits Pois "**SOLEIL**"

Flageolets "**SOLEIL**" Fonds d'Artichaut "**SOLEIL**"

Macédoines de Légumes "**SOLEIL**", et les Fameuses

Soupes "**SOLEIL**", au Cerfeuil, aux Pois,

Julienne et aux Tomates.

CHAMPIGNONS LECOURT, de A. & L. LEHUCHER, PARIS.

COGNAC PH. RICHARD, Ph. Richard, Cognac.

SCOTCH WHISKY MITCHELL, Mitchell Bros., Glasgow.

IRISH WHISKY MITCHELL, Mitchell & Co., Belfast.

WHISKY CANADIEN, J. P. Wiser & Sons, Prescott.

CHAMPAGNE,

PIPER-HEIDSIECK

Kunkelman &
Co., Reims.

VINS CLARETS ET SAUTERNES, VIGNEAU & CAMBOURS,
Bordeaux.

CLARET ESPAGNOL, Companhia Vinicola Del Norte, Espagne.

VINS DE BOURGOGNE, MORIN, PERE ET FILS, Beaune.

VINS DU RHIN, Frédérick Krote, Coblenz.

VINS DE PORT, F. Bartissol, Portugal.

VINS DE PORT, Réal Companhia Vinicola, Portugal.

VIN SHERRY "FAVORITO", DIEZ HERMANOS, Jérés de la
Frontera.

VIN DE MALAGA, GARRETT & Co., Malaga.

VIN BANYULS-BARTISSOL, Soc. des Vins Banyuls-Bartissol,
Banyuls-sur-Mer.

Votre fournisseur vous procurera tous ces produits.

LAPORTE, MARTIN & CIE, LIMITEE,

Distributeurs Généraux,

Montréal.